BATAILLES & BLINDÉS

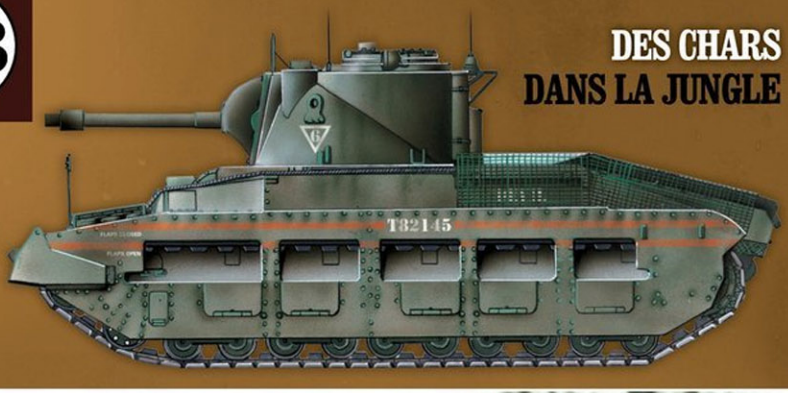
BATAILLES & BLINDÉS

+25 Profils couleurs

ISSN 1765–0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°43



DES CHARS DANS LA JUNGLE

COMME DES COQS EN PÂTE
Les premiers tankistes français

CAMPAGNE DE LORRAINE
Panzer-Brigaden vs Combat Commands

LES ÉVADÉS
L'incroyable destin de deux B1 bis

LA PANZER-LEHR EN NORMANDIE

M 01699 - 43 - F: 6,90 € - RD

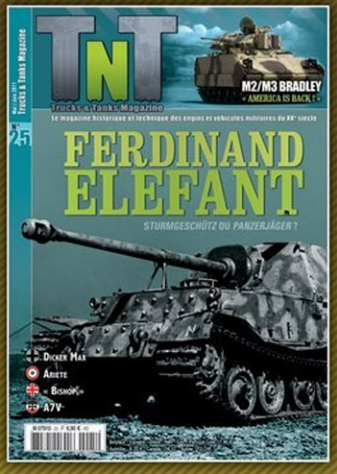
Batailles & Blindés n°43
Juin / Juillet 2011

Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

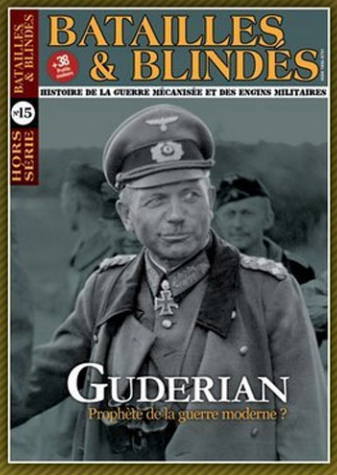
Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

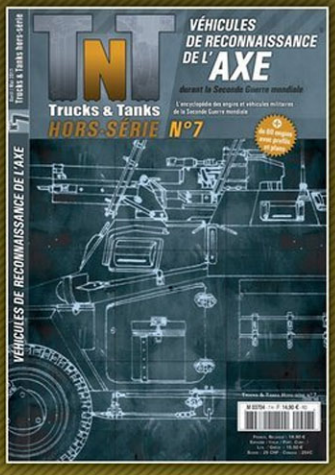
www.caraktere.com

NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE



NOS RÉCENTS HORS-SÉRIES





Renseignements : Caraktère - 3120, route d'Avignon - 13090 Aix-en-Provence - France - Tél : +33 (0)4 42 21 06 76
www.caraktere.com

EDITO

Quel point commun peut-il bien exister entre un équipage de Panther combattant dans le bocage normand et des tankistes américains ou australiens œuvrant au fin fond de la jungle de Papouasie – Nouvelle-Guinée ? *A priori*, rien ! Et pourtant, dans les deux cas, ces hommes et leurs machines sont engagés sur un terrain notoirement défavorable aux chars ; privés d'espace pour manœuvrer, disposant de capacités d'observation réduites, aisément attaquables par des « casseurs de chars » embusqués, les blindés n'évolueront sur ces terrains qu'en étant accompagnés par l'infanterie. Deux exemples de coopération interarmes que l'on retrouve dans l'étude d'Hugues Wenkin traitant des chars dans la jungle et celle de Pierre Petit dédiée à la *Panzer-Lehr-Division* en Normandie en 1944.

Dans un registre identique, c'est avec beaucoup de plaisir que j'ai programmé au sommaire de ce numéro un article sur le quotidien des premiers « charistes » français, ceux de l'Artillerie Spéciale forgée par le général Estienne. Riche en témoignages, ce texte permet de se faire une idée fidèle de la vie de ces hommes, souvent volontaires, pour rejoindre les « tanks ». Au fil de ces lignes, on prend la mesure de la détermination et du courage qu'il fallait à ces « Poilus sous armure »… Un engagement que ces pionniers payaient souvent de leur vie, qui plus est dans d'atroces souffrances.

Enfin, il n'aura pas échappé à certains d'entre vous que la publication de mon premier livre était désormais imminente ; consacré au parcours du général Patton, cet ouvrage sera disponible dès la fin du mois de mai auprès des éditions Plon-Perrin, ainsi qu'en librairie ou sur Internet. Ce livre, c'est un peu un rêve d'enfant qui se concrétise, mais c'est aussi des mois de travail incessant et des recherches passionnantes. J'espère simplement qu'il sera à la hauteur des attentes de ceux qui, parmi vous, se laisseront tenter par ce voyage dans le temps, aux côtés d'un véritable personnage de roman !

Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une agréable découverte de ce 43e numéro de Batailles & Blindés, ainsi qu'une bonne lecture.

Rendez-vous au cœur de l'été pour la suite !

Yannis Kadari

4 **Le Blindorama** — **Les Pays-Bas 1939-1945**

Comment construire une force blindée lorsque les gouvernements successifs ont imposé des coupes budgétaires drastiques aux armées ? C'est le constat que dresse l'état-major de l'Armée hollandaise au milieu des années 1930, alors que l'Allemagne, voisine, et le Japon, bien plus proche des Indes néerlandaises que ne l'est la métropole, affichent ouvertement leurs velléités expansionnistes. D'un bout à l'autre du monde, les Pays-Bas vont parvenir à se doter d'une modeste arme blindée appelée à combattre sur deux fronts.

8 **1814-1918 UNITÉ** — **Comme des coqs en pâte**
Le quotidien des « charistes » français de la Grande Guerre

Le général Estienne est indubitablement le « Père des chars français », car outre les appareils en eux-mêmes, les unités et les tactiques de combat, il est aussi à l'origine du recrutement et de l'entraînement des équipages formés de volontaires. C'est l'histoire de ces premiers « charistes » qui est racontée dans cet article, au travers de nombreux témoignages ; certains cocasses, d'autres dramatiques pour ne pas dire effroyables...

22 **1941-1945 PACIFIQUE** — **Des chars dans la jungle**
Un contre-sens tactique ?

Pendant la guerre du Pacifique, Japonais comme Alliés vont déployer des chars pour combattre dans la jungle. Si l'Armée impériale inaugure avec brio cette nouvelle méthode, notamment lors de la conquête de Singapour, les Australiens d'abord et les Américains ensuite vont passer maîtres en la matière, en imaginant un arsenal mécanisé de plus en plus spécialisé, ainsi que des tactiques originales.

36 **Chroniques Africaines** — **JUIN-JUILLET 1941**

44 **1944 LORRAINE** — ***Panzer-Brigaden* contre *Combat Commands***

Après la bataille de Normandie, la *Wehrmacht* et l'*US Army* se retrouvent en Lorraine, où chacune met en œuvre une doctrine propre, imposée, pour la première, par les lourdes pertes subies au cours des mois précédents, induite, pour la seconde, par une dynamique qui pousse le combat interarmes à sa forme la plus aboutie. Cette bataille de septembre 1944 confronte donc les *Panzer-Brigaden* spécifiquement levées par Hitler pour détruire les pointes blindées ennemies aux *Combat Commands* de Patton jouissant d'une puissance de feu inégalée.

62

LA « PANZER-LEHR » FACE AU DÉBARQUEMENT

Unité d'élite, composée d'instructeurs issus des écoles de *Panzer*, la *Panzer-Lehr-Division* est l'une des premières divisions blindées à s'opposer au débarquement allié. En dépit de la supériorité écrasante de l'ennemi, elle combat avec brio, enregistrant d'importants succès dans le bocage, où ses *Panzer-Grenadiere* mènent la vie dure aux *Tommies*...

78 **1940 ÉNIGME** — **Les évadés**
Ou l'incroyable destin de deux B1bis...

Voici l'épopée de deux chars B1bis, le destin de deux machines échappées le 20 juin 1940 des ateliers des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt, à Saint-Chamond, pour tenter de rallier le sud de la France afin d'y poursuivre le combat contre les Allemands...

Bataille & Blindés n°43
Juin - Juillet 2011
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 20 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 04 42 21 13 39
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska – B. Drenec

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie Riccobono - Le Muy (83)

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

1939 - 1945

Pays-Bas

Puissance militaire plus que respectable jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, les Pays-Bas, confiants dans la capacité de la Société des Nations à préserver la paix et confrontés aux remous de la crise économique de 1929, imposent à leurs forces armées de drastiques coupes budgétaires au début des années 1930.

Par **Yann Mahé**

LA MÉTROPOLE FACE À L'ALLEMAGNE

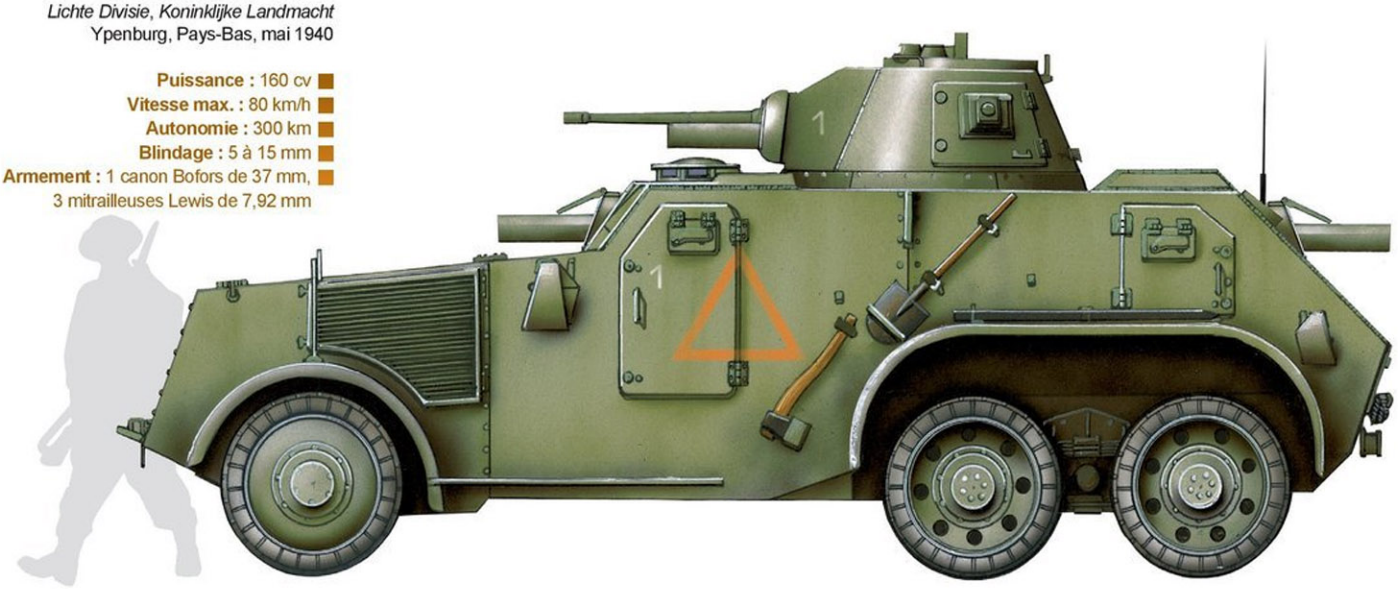
Le gouvernement royal de La Haye, prostré dans une salutaire politique de neutralité l'ayant préservé des horreurs de la Grande Guerre, justifie également ces restrictions par la capacité du pays à se tenir à l'écart des conflits, le dernier remontant à celui mené contre le sultanat d'Aceh de 1873 à 1903. Garante de la défense de l'Empire colonial, en particulier celle des Indes néerlandaises, la Marine royale reçoit la priorité dans l'attribution des crédits, au détriment de l'aviation et l'armée de Terre (*Koninklijke Landmacht*) qui ne se voient plus octroyer que des moyens franchement dérisoires. Tant et si bien que la seconde consacre le peu de crédits à sa disposition essentiellement à l'achat de pièces d'artillerie modernes et de mortiers. Cette périlleuse option des années 1920-30, que l'on peut réellement qualifier de politique de désarmement, se traduit aussi par la diminution du nombre de personnels professionnels et de cadres de l'armée, dont les effectifs sont maintenus à leur strict minimum, la durée du service militaire due par chaque jeune Néerlandais étant également réduite de 24 à 6 mois !

Le gouvernement hollandais décide de faire machine arrière suite à l'arrivée au pouvoir d'Hitler, le premier plan de réarmement de l'armée étant approuvé en 1936, après la remilitarisation de la Rhénanie. La politique agressive du voisin allemand suscite alors de vives inquiétudes à La Haye. Mais la tâche est immense. Les besoins pointés par le chef d'état-major, le général Reynders, sont innombrables : pièces d'artillerie, canons antichars, canons antiaériens, automitrailleuses, chars... tout manque ! L'état de délabrement de la *Koninklijke Landmacht* est tel que les unités sont encore armées de fusils datant de la fin du XIX[e] siècle ! Dans ces conditions, il n'y a pas grand-chose à espérer, même si les accroissements du budget de la défense national obtenus jusqu'en 1938 permettent l'acquisition de certains matériels blindés.

C'est en 1934 qu'une commission réclame pour la première fois l'introduction d'une automitrailleuse au sein de la *Koninklijke Landmacht*. Après une compétition entre plusieurs constructeurs européens, la Landsverk L-181 est désignée vainqueur, douze exemplaires étant livrés par la Suède l'année suivante. Bâtis sur châssis de camion Mercedes-Benz 6x4 et disposant d'un poste de conduite inversé, ces lourds engins sont armés d'un canon Bofors de 37 mm et trois mitrailleuses Lewis de 7,92 mm. Désignées sous le nom de M36, ces premières autoblindées hollandaises forment le *1e Eskadron Pantserwagens* (1[er] escadron blindé) de la *Lichte Divisie*, unité relevant de la Cavalerie. Très satisfaite de la tenue de la M36, l'Armée néerlandaise passe commande de 14 nouvelles Landsverk en 1937. Il s'agit cette fois d'une variante basée sur châssis Büssing-NAG, la Landsverk L-180, rebaptisée M38 par les Hollandais : 12 sont des véhicules conventionnels et servent à mettre sur pied le *2e Eskadron Pantserwagens* le 1[er] juin 1938, les deux dernières étant des versions de commandement armées d'un canon factice en tourelle et d'une seule mitrailleuse Lewis, affectées à raison d'une par escadron.

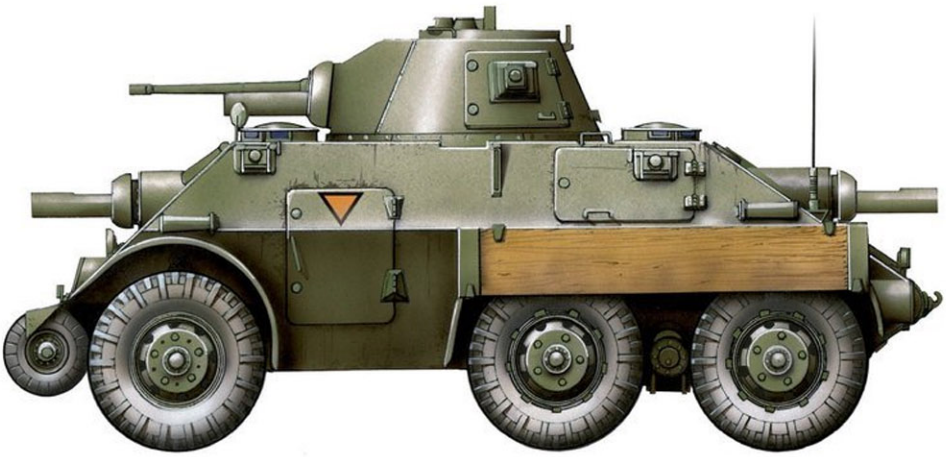
M38
2e Eskadron Pantserwagens
Lichte Divisie, Koninklijke Landmacht
Ypenburg, Pays-Bas, mai 1940

Puissance : 160 cv
Vitesse max. : 80 km/h
Autonomie : 300 km
Blindage : 5 à 15 mm
Armement : 1 canon Bofors de 37 mm, 3 mitrailleuses Lewis de 7,92 mm



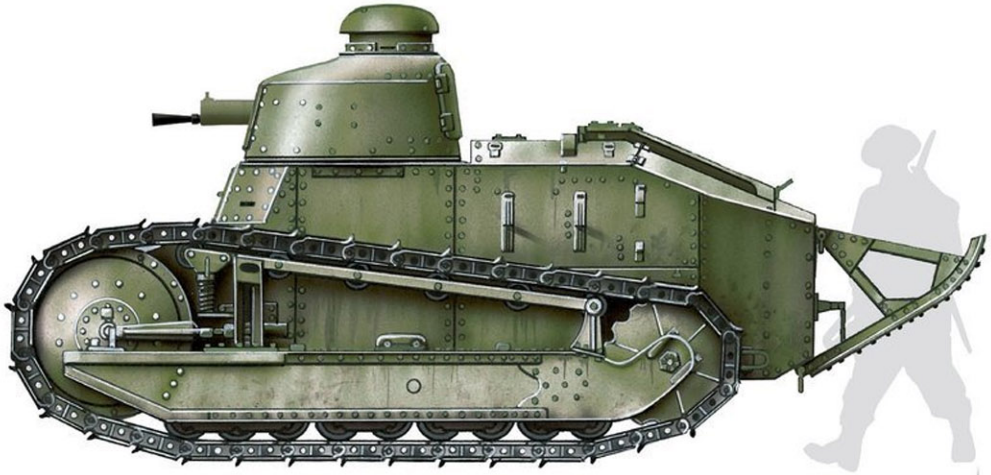
Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011



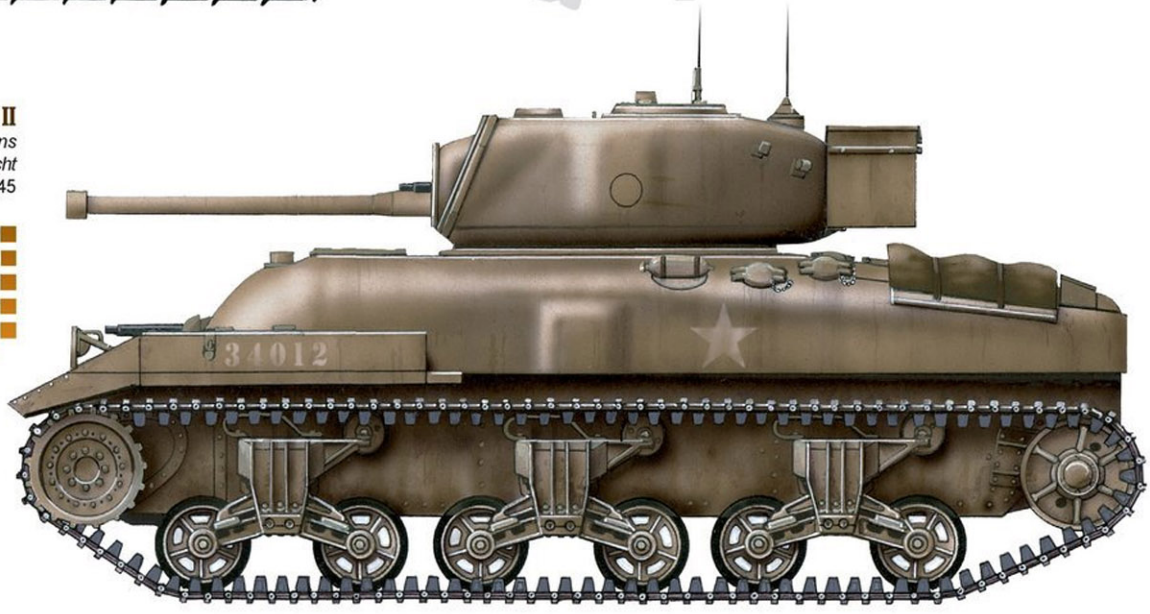
Pantrado DAF PT3 M39
3e Eskadron Pantserwagens
Lichte Divisie, Koninklijke Landmacht
La Haye, Pays-Bas, mai 1940

- **Puissance :** 95 cv
- **Vitesse max. :** 75 km/h
- **Autonomie :** 200 km
- **Blindage :** 10 mm
- **Armement :** 1 canon Bofors de 37 mm, 3 mitrailleuses Lewis de 7,92 mm



Renault FT
Engin d'essai
Koninklijke Landmacht
Pays-Bas, septembre 1939

- **Puissance :** 35 cv
- **Vitesse max. :** 7,5 km/h
- **Autonomie :** 65 km
- **Blindage :** 16 à 22 mm
- **Armement :** 1 mitrailleuse Schwarzlose M08/15 de 6,5 mm



Ram Mk. II
2e Bataljon Vechtwagens
Koninklijke Landmacht
Pays-Bas, mars 1945

- **Puissance :** 400 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Autonomie :** 232 km
- **Blindage :** 30 à 75 mm
- **Armement :** 1 canon QF de 57 mm, 3 mitrailleuses Browning de 7,62 mm

Cette seconde commande adressée à Stockholm a la particularité d'inclure la livraison de douze tourelles supplémentaires de L-180, non pour servir de pièces de rechange aux M38, mais pour être montées sur un véhicule construit localement : la formidable Pantrado DAF PT3, officiellement désignée M39. L'armée a en effet chargé le constructeur automobile national DAF (réputé pour ses camions et autobus) de concevoir une autoblindée pouvant accueillir la tourelle suédoise. En un temps record – huit mois –, la firme construit un prototype basé sur un châssis de camion commercial 6x4 devant lui permettre de s'affranchir des contraintes sur sol accidenté, capacités tout-terrain accrues par l'adoption de pneus anticrevaisons Michelin, mais surtout d'un remarquable système de suspension, dit « Trado », contraction des noms de ses deux concepteurs : les ingénieurs Piet van der Trappen et Hub van Doorne. Armée, comme les Landsverk, d'un tube Bofors de 37 mm et trois mitrailleuses Lewis, douée d'une vitesse maximale de 75 km/h, protégée par un blindage de 10 mm d'épaisseur, la DAF M39 est certainement l'une, sinon la meilleure automitrailleuse de la première moitié de la Seconde Guerre mondiale. Ses performances ne passent d'ailleurs pas inaperçues, puisque l'Armée britannique entame des négociations pour la faire construire à son compte ! Innovation curieuse : un développement prévoit le remplacement, en hiver, des deux roues arrière de la M39 par de grandes scies circulaires afin de briser la glace des nombreux canaux qui gèlent dans le pays en cette saison, un dispositif idéal pour semer un poursuivant après une reconnaissance en profondeur ! De même, une version plus moderne, la DAF M40 à six roues motrices, est à l'étude, mais l'invasion allemande de mai 1940 met fin à ces prometteurs programmes.

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

Staghound *Mk. I*
1st Netherlands Reconnaissance Squadron
« Prinses Irene » *Brigade*
Grave, Pays-Bas, septembre 1944

- **Puissance :** 2 x 97 cv
- **Vitesse max. :** 89 km/h
- **Autonomie :** 724 km
- **Blindage :** 9 à 44 mm
- **Armement :** 1 canon M6 de 37 mm, 2 mitrailleuses Browning de 7,62 mm

Les douze exemplaires commandés par l'armée sont livrés entre le 1er août et le 1er novembre 1939 et affectés au *3e Eskadron Pantserwagens* créé en septembre. Ils sont cependant loin d'être opérationnels, car aucun n'a reçu sa radio Phillips et certains sont dépourvus de leur armement ou de leurs pneus anticrevaisons. En outre, les équipages n'ont pas encore suivi leur formation sur les engins ! De fait, seulement trois DAF M39, cantonnées au dépôt de la Cavalerie, seront engagées contre les parachutistes allemands en mai 1940 ou dans des patrouilles effectuées dans La Haye afin de dissuader les agissements d'une éventuelle « cinquième colonne ». Les Landsverk se distingueront, elles, en gênant considérablement par leurs tirs l'atterrissage des Junkers Ju 52 allemands sur l'aérodrome d'Ypenburg.

Outre ces trois *Eskadron Pantserwagens*, la *Lichte Divisie* inclut une unité de reconnaissance, la *Verkenningsafdeling*, montée sur cinq antédiluviennes chenillettes britanniques Vickers Carden-Lloyd *Mk. IV (b)* armées d'une simple mitrailleuse Vickers et dénommées Poema, Jaguar, Luipaard, Lynx et Jaguar. Trois obsolètes automitrailleuses Morris à six roues, visiblement construites artisanalement en 1932 (baptisées *Buffel*, Bison et Wisent), figurent aussi dans les rangs de l'Armée néerlandaise, mais leur affectation est inconnue. En fait, la *Koninklijke Landmacht* compte, à la veille de l'agression de la *Wehrmacht*, un unique char de combat : un Renault FT armé d'une mitrailleuse autrichienne Schwarzlose M08/15 ! Et encore celui-ci sert-il seulement à des essais et des exercices… En février 1941, le gouvernement en exil à Londres lève, en faisant appel aux sujets néerlandais ayant réussi à s'enfuir au Royaume-Uni, une unité mécanisée : la brigade « Prinses Irene ». Débarquée en Normandie le 6 août 1944, la brigade du lieutenant-colonel de Ruyter van Stevenick participe à la libération du territoire national le mois suivant, ses équipages combattant à Grave, Tilburg, Hedel et Walcheren à bord de chenillettes Universal Carrier, d'autoblindées Daimler Dingo *Scout Cars*, Humber *Light Recce Car Mk. III*, AEC *Armoured Car Mk. III*, Staghound *Mk. I* et Staghound *Anti-Aicraft.* En 1945, le gouvernement canadien autorise l'Armée royale néerlandaise renaissante à prendre possession de tous les chars Ram de la *1st Canadian Army* présents sur le sol batave : ils permettent la constitution des 1er et 2e bataillons blindés (*1e* et *2e Bataljon Vechtwagens*) à raison de 53 engins chacun.

LA COLONIE DES INDES NÉERLANDAISES FACE AU JAPON

La principale colonie batave, les Indes néerlandaises, a ceci de stratégique qu'elle est la cinquième « nation » productrice de pétrole au monde. Sa défense est assurée par la *Koninklijk Nederlands Indisch Leger* (KNIL, pour Armée royale des Indes néerlandaises) dont le budget est totalement dissocié de celui de l'armée de la métropole, car relevant du gouvernement local. La KNIL, comme toute armée coloniale, est une troupe principalement dévolue au maintien de l'ordre. Seulement, l'attitude belliqueuse du Japon – dont la marine de guerre ne cache pas son intérêt pour les puits de pétrole de Java, Sumatra et Bornéo – contraint progressivement les autorités de Batavia à envisager le renforcement de ses moyens militaires dans l'archipel.

Jusqu'ici, la KNIL disposait de simples camions blindés *Overvalwagen* (« véhicules de raid »), des engins artisanaux construits au début des années 1930 par la firme Braat de Soerabaja sur châssis de fourgons Krupp et Braat. Ces véhicules servent alors au sein de *Stadswachten*, c'est-à-dire des détachements de protection des villes rompus à la contre-insurrection. En 1934, deux prototypes d'automitrailleuse à six roues Wilton-Fijenoord sont expédiés aux Indes néerlandaises, mais les essais sont si désastreux (elles s'avèrent trop lourdes pour les pistes locales et leur moteur souffre grandement de la chaleur) qu'elles sont renvoyées aux Pays-Bas. Or, tout ceci est encore bien insuffisant pour s'opposer à une éventuelle offensive japonaise, ce qui oblige Batavia à se tourner vers la Grande-Bretagne : en 1937, 73 chars biplaces Vickers *Light Tank Mk. IIIB* et deux chars amphibies Vickers *Light Tank M1931* sont commandés et livrés. Un contrat portant sur douze automitrailleuses Alvis-Straussler AC3D est simultanément signé. Les Alvis seront perçues en 1939 et formeront quatre escadrons motorisés mettant également en œuvre des White M3A1 *Scout Cars* et des Jeep, à raison respectivement de 3, 6 et 44 engins par escadron. Il est vrai que Batavia a également démarché les États-Unis, ayant obtenu du président Roosevelt 40 White *Scout Cars*, 300 Jeep Bantam GP Blitzbuggy (sur 700 commandées) et plusieurs centaines de motos Harley-Davidson. En juin 1939, Vickers est de nouveau sollicité pour la livraison de 45 Vickers *Light Command Tanks* armés d'un canon de 40 mm, 24 étant reçus à temps pour pouvoir être opposés à l'invasion nippone de décembre 1941.

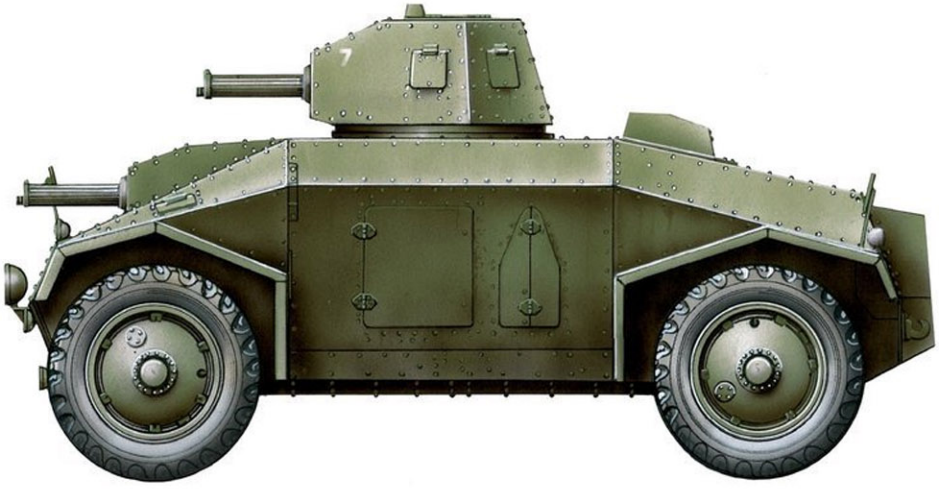
Néanmoins, les matériels achetés par la KNIL sont, pour partie, bloqués par la succession d'événements dramatiques se déroulant en Europe : déjà en 1938, les tracteurs légers ČKD Praga III achetés à la Tchécoslovaquie n'ont pu être touchés du fait du démantèlement du pays par Hitler. De même, l'invasion de la Belgique en mai 1940 empêche la livraison de la totalité des 80 Vickers *Utility Tractors* commandés (50 en octobre 1939, 30 en décembre) aux Ateliers de construction de Famillereux : seulement 20 sont alors arrivés aux Indes néerlandaises.

Privée de ses approvisionnements européens, coupée de la métropole vaincue, la KNIL doit s'en remettre aux États-Unis, plus précisément à la société Marmon-Herrington, auprès de laquelle elle ordonne plus de 600 chars : une première commande porte

sur 200 chars biplaces CTLS (2 mitrailleuses) et 120 chars triplaces CTMS (1 canon de 37 mm et 2 mitrailleuses) en octobre 1940 ; une seconde sur 34 CTLS, 74 CTMS supplémentaires et 200 chars quadriplaces MTLS (2 canons de 37 mm, 4 mitrailleuses) en mars-avril 1941. Les autorités de Batavia envisagent également d'acquérir 50 chars légers M3 Stuart. Malheureusement pour les Néerlandais, seuls 7 chars CTLS sont débarqués sur l'île de Java avant l'invasion japonaise. Une partie du reliquat sera tout de même perçu par les Hollandais continuant la lutte aux côtés des Alliés : 26 CTLS, 28 CTMS et 20 MTLS seront en effet dirigés vers les autres colonies bataves, la Guyane et les Antilles néerlandaises, où ils seront pris en compte par le *Korps Mariniers*, le corps des fusiliers-marins. Les autres chars Marmon-Herrington seront réquisitionnés par l'*US Marine Corps* et l'*US Army* ou vendus par la Maison-Blanche à des pays d'Amérique latine.

Lorsqu'en janvier-mars 1942, les Japonais déclenchent leur offensive contre les Indes néerlandaises, les Britanniques ressortent de leurs dépôts du Moyen-Orient 49 automitrailleuses sud-africaines Marmon-Herrington *Mk. III* – des engins de seconde main ayant déjà servi en Afrique du Nord – et les expédient de toute urgence à la KNIL. Pour défendre l'archipel face aux Nippons, les blindés néerlandais sont répartis en quatre escadrons (sur Alvis-Straussler et White M3A1 *Scout Cars*) et un bataillon de chars (sur Vickers *Light Tanks*) tous deux stationnés à Bandoeng. Les 7 CTLS, 16 *Overvalwagen* et 14 Vickers *Light Tanks* sont intégrés à la *Mobiele Eenheid*, créée à Java en décembre 1941. Les autres *Overvalwagen* ont été ferraillées et leurs armements installés en protection des aérodromes et des ports. Toutes les unités blindées de la KNIL seront balayées par l'offensive de l'Armée impériale japonaise au printemps 1942. ■

Overvalwagen
Stadswacht
Koninklijk Nederlands Indisch Leger
Koepang, Timor occidental, Indes néerlandaises, décembre 1941



Alvis-Straussler AC3D
1e Eskadron
Koninklijk Nederlands Indisch Leger
Meester Cornelis, Java, Indes néerlandaises, janvier 1942

- **Puissance :** 120 cv
- **Vitesse max. :** 96 km/h
- **Autonomie :** 640 km
- **Blindage :** 6 mm
- **Armement :** 2 mitrailleuses Vickers de 6,5 mm

Vickers *Light Tank Mk. IIIB*
Mobiele Eenheid
Koninklijk Nederlands Indisch Leger
Bandoeng, Java, Indes néerlandaises, mars 1942

- **Puissance :** 66 cv
- **Vitesse max. :** 48 km/h
- **Autonomie :** 279 km
- **Blindage :** 4 à 12 mm
- **Armement :** 1 mitrailleuse Vickers de 6,5 mm

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

COMME DES COQS EN PÂTE

LE QUOTIDIEN DES « CHARISTES » FRANÇAIS DE LA GRANDE GUERRE

Par **Hugues Wenkin**

Concevoir un nouvel engin militaire est une chose, mais former les combattants qui s'en serviront en est une autre ; le général Estienne s'attaque à cette tâche avec la même énergie que celle déployée pour doter l'Armée française de ses premiers chars d'assaut.

DE DRÔLES DE « CLIENTS » !

1 Soit par désignation, soit par un appel au volontariat.

2 Ou Artillerie d'Assaut.

Pour aider Estienne dans sa mission, le 24 octobre 1916, le général Joffre lui affecte deux aides de camp : le colonel Monhoven, en tant qu'adjoint tactique, et le commandant Doumenc, qui œuvrera sur les aspects techniques. Le même jour, le quartier général émet une instruction à destination des grandes unités de l'Armée pour que celles-ci fournissent[1] des cadres expérimentés à ce qu'on appelle alors l'Artillerie Spéciale[2] : les divisions d'infanterie proposeront un lieutenant ou un sous-lieutenant, tandis que les divisions de cavalerie se sépareront de cinq officiers, dont au moins un capitaine. Idéalement, tous devront avoir des connaissances sur les moteurs à explosion ou les mitrailleuses.

Les combattants choisissant de rejoindre l'Artillerie Spéciale ont des motivations disparates : le goût de la nouveauté ou de l'aventure, la volonté de quitter les tranchées boueuses ou un certain sens du devoir patriotique sont souvent de mise. Le cas des cavaliers est cependant particulier : transformés en fantassins piégés dans une effroyable guerre de position, ils seront nombreux à s'enrôler dans les chars pour retrouver l'allant et l'ivresse des combats. Enfin, il y a ceux qui n'ont guère le choix, car désignés d'office par leur hiérarchie, en raison de leur indiscipline… Au final, cette collection de personnages de toutes origines formera un ensemble hétérogène appelé à devenir une élite non conformiste et haute en couleur. Estienne, qui est un extraordinaire meneur d'hommes, met sur pied un système de commandement souple, permettant aux fortes personnalités de s'exprimer, tout en respectant les nécessités du service. Loin d'être absente, la discipline sert de cadre ; car le général sait ce qu'il veut : constituer une troupe d'élite. Aussi met-il l'accent sur la cohésion entre les officiers et leurs équipages, avec un entraînement donnant la priorité à la rapidité des déplacements et au sport. Les résultats ne tardent pas, et les « charistes » acquièrent la certitude d'appartenir à une spécialité qui apportera la victoire à la France ; leur dévotion pour leur mission a même quelque chose de mystique : « Chefs d'équipages et hommes, unis dans un même but, nous voulions réaliser au maximum les possibilités de notre nouvelle Arme, nous devenions de véritables apôtres. Cette sensation nous étreignait que, de nous, dépendait son avenir, son utilisation sur les champs de bataille.

◀ Charistes français posant devant un Saint-Chamond. ECPA-D

Nombreux étaient encore à cette époque ceux qui ne voulaient pas croire aux chars d'assaut ! Une même ardeur nous empoignait tous, nous étions les croyants à l'aurore d'une foi, mais loin d'admirer aveuglément nos appareils, nous avions à cœur d'en signaler les défectuosités, les faiblesses qui surgissaient durant les différentes expériences de marche, alors que nous nous efforcions de nous placer dans les circonstances de la guerre. »

SIX MOIS D'ENTRAÎNEMENT

L'entraînement des équipages passe par quatre stades successifs. Il faut tout d'abord « dégrossir » ces hommes nés « à la lueur de la bougie et dont l'enfance a été bercée par le pas des chevaux ». Ce « débourrage » se déroule dans le centre d'instruction de l'Artillerie Spéciale de Châlon, où les nouveaux venus apprennent à conduire des véhicules à moteur[3]. Pierre Lestringuez décrit l'ambiance de ces premiers pas : « Les volontaires de toutes armes affluaient, sans bien savoir au juste ce qu'on attendait d'eux. Désorientés les premiers jours, ils coopéraient bientôt d'eux-mêmes à l'organisation de l'instruction, les bonnes volontés s'employant à instruire les ignorants. Les routes environnant le fort étaient dangereusement sillonnées de voitures automobiles, de camions, de châssis maladroitement pilotés par des novices. Consciencieuses, les équipes de dépannage travaillaient de l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir à extraire des fossés les divers véhicules que leurs inexpérimentés conducteurs choisissaient assez fréquemment comme lieu de garage momentané. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ; l'omelette de l'Artillerie Spéciale ne sa cuisina pas sans fracasser de voitures, qu'on ne choisissait pas, bien entendu, parmi les plus neuves. »

La seconde étape a pour théâtre le fort du « Trou-d'Enfer » près de Marly-le-Roy, une bourgade située à l'ouest de Paris. C'est là que les futurs « charistes » reçoivent leurs premières leçons théoriques. La mécanique appliquée au moteur à explosion, science pragmatique par excellence, ne pose pas de difficulté à la plupart de ces hommes à l'esprit concret. En revanche, plus d'un vétéran se souvient de sa difficulté à maîtriser la loi de Laplace[4] et ses obscures conséquences magnétiques appliquées aux alternateurs et autres dynamos… Le problème s'accroît lorsque les Saint-Chamond sont annoncés : avec leurs groupes motopropulseurs pétroléo-électriques, ils exigent des connaissances plus approfondies encore de la science d'Ampère. La pénurie d'électriciens sera telle que le général Estienne demandera le secours du Génie et de la Marine, sans grands résultats cependant. L'instruction sur l'armement n'est pas oubliée et les leçons sont ponctuées par des séances de tirs à la mitrailleuse. Les exercices de conduite se multiplient et les aspirants chauffeurs se familiarisent avec le pilotage de Schneider dépourvus de blindage.

▲ Officier provenant d'une unité de Chasseurs posant près d'un Schneider CA1.
ECPA-D

◤ Page de gauche, en haut : Le heaume et les deux canons croisés portés sur son casque Adrian indiquent que cet homme appartient à une unité de l'Artillerie Spéciale.
ECPA-D

◀ Page de gauche, en bas : Schneider CA1 évoluant sur un terrain boueux. Avec ses capacités de franchissement réduites et sa mobilité médiocre, le char n'est guère satisfaisant.
ECPA-D

3 Ils passent ensuite sur des tracteurs chenillés Holt, des engins qui présentent de grandes similitudes avec leurs futures machines de combat.

4 Loi de l'électromagnétisme permettant de déterminer, dans un conducteur électrique, la direction d'une force. Pour un électricien travaillant sur un moteur, elle permet d'identifier le sens de rotation de sa machine en fonction de la polarité des branchements électriques et par là même, le sens de la marche du char.

5 Construction provisoire en bois et en métal destinée au cantonnement des soldats ou à servir d'entrepôt.

6 Mol est un terme ancien désignant une ligne d'horizon douce et sans tranchant.

7 Afin d'être certain que les équipages soient parfaitement prêts.

Vient ensuite le moment tant attendu : le centre de perception de Cercotte. Ce n'est toutefois qu'un lieu de passage où les unités de chars viennent toucher leur matériel avant de parachever leur instruction à Champlieu : il s'agit d'un gigantesque bivouac, comptant plus de 200 baraques Adrian[5] auxquelles on a adjoint des usines, des hangars, des ateliers, des magasins, des poudreries, des citernes, etc. Secret, le campement est relié au monde par l'intermédiaire d'une immense gare dotée de sept quais, où s'effectuent les arrivées et les départs des chars pour le combat. À Champlieu, la vie est rythmée par des manœuvres et des exercices qui se rapprochent de plus en plus des conditions réelles du champ de bataille ; Pierre Lestringuez décrit ces exercices répétés encore et encore, parfois jusqu'au dégoût : « Les manœuvres prenaient un caractère particulier et pittoresque. Imaginez dans le décor le plus lumineux, le plus verdoyant d'une lisière de forêt en haute futaie, sur un plateau qui domine un mol horizon[6], un champ de bataille en miniature, coupé de lignes de tranchées, parsemé de trous d'obus, tissé de réseaux de fils de fer. Une route le suit dans toute sa longueur, permettant aux spectateurs de suivre sans fatigue les péripéties du combat simulé. Précédant le grouillement ordonné des vagues d'assaut, les chars en colonne, puis en formation déployée s'avançaient à l'attaque des nids de mitrailleuses, suivant le tir de barrage roulant figuré par des fanions. Les spectateurs, tout en suivant la manœuvre, recevaient, de la bouche des officiers de l'Artillerie Spéciale chargés de les piloter, des explications complémentaires. »

Selon le général Estienne, il faut des mois d'apprentissage pour avoir le plaisir et l'honneur de combattre quelques dizaines de minutes ! De fait, cette conception des choses a un impact direct sur la durée de l'instruction des « charistes » qui, comparativement à leurs homologues britanniques, bénéficient d'une formation plus longue ; si longue d'ailleurs, qu'elle en est jugée excessive par d'aucuns. Il est vrai que depuis que les Britanniques ont engagé leurs tanks en septembre 1916, personne ne doute du fait que la *Kaiserheer* réagira, et nombreux sont les officiers français à s'inquiéter de la réponse tactique que les Allemands opposeront aux chars. Si bien qu'attendre jusqu'en avril 1917[7] pour lancer un premier assaut blindé peut sembler tardif. C'est oublier néanmoins que les nouveaux combattants sont nés à l'ère de la traction chevaline et qu'il faut du temps pour leur inculquer les principes du moteur à explosion.

Pour remplacer les pertes consécutives à l'engagement de Berry-au-Bac – baptême du feu des « charistes » –, des équipages moins bien formés monteront en ligne à la Malmaison, trois semaines plus tard. Dans son rapport, le général Estienne soulignera à la suite de cet engagement que : « beaucoup de conducteurs, insuffisamment exercés, conduisent brutalement et causent, de ce fait, des avaries au matériel. En outre, n'étant pas confirmés dans l'habitude de conduire les chars sur un terrain bouleversé, volets fermés, ils ont mis leurs chars en panne, soit pour n'avoir pas aperçu les obstacles à la marche, soit pour n'avoir pas apprécié leur importance. Enfin, plusieurs chars en marche arrière ont été mis en panne ou ont déraillé sur des tranchées ou des trous d'obus, par l'imprudence des conducteurs n'ayant pas pensé à placer un homme à l'arrière du char pour signaler les obstacles en temps utile ». Il ajoute : « Il est à noter que les pertes du groupe AS 1, mieux instruit que les deux autres, ont été très inférieures aux pertes éprouvées par ces derniers et que les résultats obtenus ont été en outre notablement supérieurs. » Comment, en lisant ces lignes, ne pas penser à l'adage de Guderian vingt ans plus tard : « La sueur épargne le sang » ?

DES HOMMES EXIGEANTS

Du fait du manque de cadres, les promotions au grade d'officier subalterne sont rapides pour les hommes valeureux. Comparativement à l'Infanterie, l'Artillerie Spéciale demande relativement peu de troupes. Un sous-lieutenant a deux chars sous ses ordres ; en termes d'effectif, cela représente deux maréchaux-des-logis, deux brigadiers et dix soldats, dont deux mécaniciens. Les compétences de l'officier doivent être multiples, car il doit pouvoir suppléer n'importe lequel de ses hommes. Mitrailleur et canonnier accompli, il doit pouvoir apprécier l'écart possible entre la cible et le point d'impact du premier tir ou diagnostiquer les causes de l'enrayage d'une mitrailleuse. Sans parler de l'importance de ses connaissances mécaniques. Mais ses aptitudes ne s'arrêtent pas au seul fonctionnement de son matériel, et sa mission implique la maîtrise des tactiques de l'infanterie d'accompagnement, à laquelle il doit s'adapter continuellement en comprenant ses manœuvres.

À Champlieu, le rôle de l'officier revêt une tout autre dimension que dans les tranchées : les membres d'équipage se savent entièrement dépendants de l'homme qui les mène au combat. Et dans les premiers engins français, cette expression est à prendre au sens propre, car c'est précisément leur commandant qui pilote le char. Selon Binet-Valmer, faire corps avec son équipage est essentiel : « Dès que le char manœuvre, son chef devient vraiment le cerveau de cette matière à la fois brutale et sensible. Et l'intensité des bruits, les heurts et les cahots créent même, à l'exercice, une atmosphère si chargée de tumulte, que la voix humaine ne s'y entend pas. Nous ne pouvons plus commander. Il faut que l'équipage ait mieux que de la confiance. Notre âme doit lui être familière, l'idéal serait d'établir entre nous une harmonie telle que les hommes pussent exécuter notre pensée, sans qu'il nous fût besoin de la formuler. »

Et de fait, les « charistes » sont exigeants vis-à-vis de leurs chefs, qui ressentent cette pression morale ; ils se doivent d'être meilleurs que leurs subalternes, comme l'explique Charles-Maurice Chenu : « Je n'ai jusqu'à Champlieu, connu de mon galon qu'une agréable ivresse : celle d'un bel uniforme qui me valait – ô ma première stupeur – d'être salué par les gendarmes où, réflexe de simple soldat, j'allais m'ingénier à les éviter. Maintenant, j'ai d'autres devoirs. Les camarades d'hier sont devenus « mes hommes ». L'expression est brutale, mais il y a dans ce possessif toute la noblesse de la responsabilité. La fonction demande d'autres qualités. Les mêmes soldats qui aimaient hier ma simplicité la prendraient aujourd'hui pour de la faiblesse. Ils n'attendent plus de moi la cordialité : que j'en fasse mon deuil. Mais l'autorité. Je les entends penser : ''*Tu as du galon, c'est que tu es plus malin que les autres. Montre-nous voir un peu ça…*'' Ce qu'ils attendent de moi, c'est que je ne me trompe pas. C'est-à-dire qu'aucun ordre ne soit suivi de contrordre ; qu'ils soient bien nourris ; que je ne soupçonne pas l'un de la faute de l'autre ; que je prenne le bon cheminement pour la marche d'approche – et que ce cheminement ne soit pas encombré. Qu'il n'y ait pas de trous d'obus pour les arrêter et que, bien entendu, nous n'ayons pas de pertes. »

Pour permettre aux promus de faire corps avec leurs équipages, ils logent avec eux pendant l'écolage. Il règne ainsi au sein de l'Artillerie Spéciale une cohésion entre les officiers et les sans-grade, qui ne se rencontre guère dans les autres branches de l'Armée.

▲ Fantassin versé dans les chars. Pour constituer les effectifs de l'Artillerie Spéciale, chaque grande Arme de l'Armée sera tenue de fournir des contingents de cadres et de militaires du rang. ECPA-D

▶ Parmi les traditions nées avec l'Artillerie Spéciale, il en est une toujours vivace au sein des équipages des régiments de chars de combat : le port du béret. ECPA-D

▲ Un « rhinocéros » ; l'engin connaîtra son baptême du feu le 16 avril 1917, à Berry-au-Bac, sur le Chemin des Dames. Il y fera montre de piètres performances, sans compter que son blindage latéral trop faible et ses réservoirs internes le rendent dangereux pour ses équipages.
ECPA-D

RHINOCÉROS ET ÉLÉPHANTS

Avant l'arrivée des appareils Renault, les « Poilus en armure » partent au combat sur des Schneider et des Saint-Chamond. Ces deux premiers modèles de chars français pèchent par des imperfections importantes qui entraîneront de lourdes pertes. Le Schneider, construit par l'ingénieur Brillié selon les indications du général Estienne, se présente sous la forme d'un blockhaus rectangulaire muni d'une proue acérée, pensée pour se frayer un passage à travers les barbelés. Son principal défaut réside dans sa forte propension à s'enflammer lorsqu'il est touché par des projectiles ; afin de parer au problème, deux réservoirs supplémentaires de 80 litres chacun sont ajoutés à l'arrière, la nourrice située à l'avant ne contenant plus que le carburant nécessaire à la marche d'approche. En outre, les embrayages s'usent rapidement et finissent par patiner : la température des organes mécaniques a alors tendance à s'élever brutalement, au point qu'après quelques heures de marche, les leviers de direction deviennent brûlants. Le franchissement des tranchées éboulées est fastidieux et nécessite l'intervention de sapeurs d'accompagnement, ce qui ne va pas sans poser de problèmes au combat. La protection de l'équipage est assurée par un blindage en acier traité de 11 mm, renforcé à l'avant et sur une partie des côtés par un surblindage de 8 mm. Le pilote est assis à l'avant droit, coincé entre le moteur et le canon. La vue sur l'extérieur se fait par l'intermédiaire de trois fentes de vision. Un tube de 75 mm raccourci à seulement un mètre de longueur tire l'obus normal, mais avec une gargousse spéciale. Le projectile est animé d'une faible vitesse initiale, à peine 200 m/s, aussi sa portée efficace n'est-elle que de 500 mètres ; au-delà, la précision devient exécrable. Les flancs sont armés de deux mitrailleuses Hotchkiss ; l'une et l'autre sont servies par deux hommes : un tireur et un pourvoyeur. Ces derniers ont également une autre mission : l'un d'eux assiste le canonnier, tandis que l'autre est le mécanicien de bord. Les six hommes s'entassent dans une « boîte en fer » fort encombrée[8].

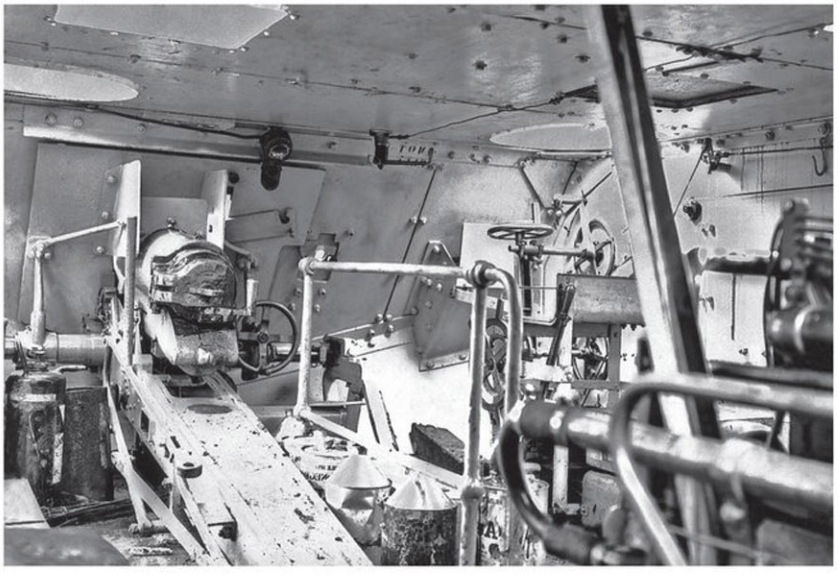
8 Le char fait 6 m de long et 2,5 m de large.

Binet-Valmer donne une vision très vivante de l'ambiance à l'intérieur de la machine : « Dans le tank, une coque d'acier nous enveloppe, et déjà l'obscurité donne à l'imaginaire la vision de ce que sera le combat. La place est mesurée. Assis entre le moteur et le canon de 75, le bras gauche, que brûlent les cylindres, tenant la manette des gaz, la main droite devant suffire à la direction et au changement de vitesse, l'officier seul voit la route à suivre. Devant son front, un volet obstrue la fenêtre du blindage. À droite, à gauche, deux fentes étroites lui permettent de s'orienter. Au-dessus de sa tête, le réservoir d'eau le menace, déversant son trop plein sur les épaules ébouillantées. Que le moteur tourne mal, il y prête l'oreille, il se penche vers le mécanicien accroupi de l'autre côté des cylindres. S'il veut utiliser son canon, il se renverse pour indiquer le but à son second qui est assis derrière lui, les genoux écartés. De même, pour déclencher le feu des mitrailleuses, il fera transmettre l'ordre par le sous-officier ; et les deux mitrailleurs serrés l'un contre l'autre au centre de la voiture plient l'échine, quand le sixième occupant de cette cage, le pourvoyeur, passe un obus au canonnier. La chaleur est intense, l'air empesté par l'huile qui rejaillit, par l'essence qui s'évapore, par les émanations de la poudre. »

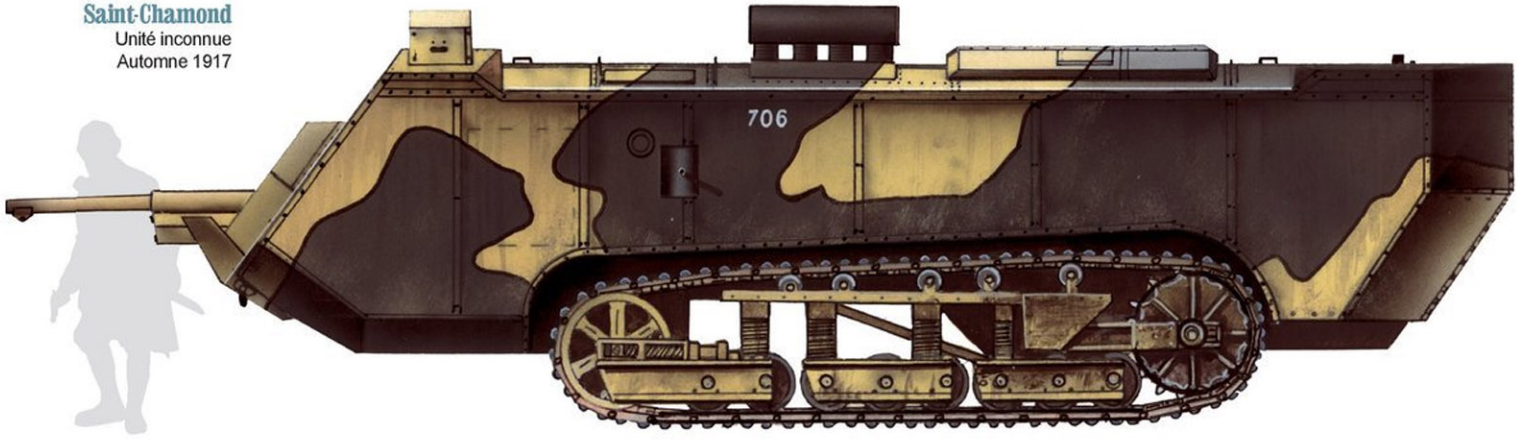
Avec son canon court de 75 mm et sa forme ramassée, l'appareil gagnera rapidement l'affectueux surnom de « rhinocéros ». Le Saint-Chamond, équipé d'un tube long donnant sur le glacis, sera quant à lui baptisé « éléphant » par ses équipages.

Le char Saint-Chamond est le deuxième engin utilisé au combat par l'Armée française. Son équipage comprend un chef de char placé à l'avant. Il est secondé par un sous-chef, jouant le rôle de pointeur. La caisse abrite également quatre mitrailleurs, un mécanicien, un chef de pièce et un servant pour la bouche à feu. L'habitacle est séparé en deux par l'imposant groupe motopropulseur, mais les postes de combat sont reliés par d'étroits couloirs courant le long des flancs.

▼ Vue intérieure d'un « éléphant ». Le canon de 75 mm du Saint-Chamond est bien visible sur cette étude.
ECPA-D

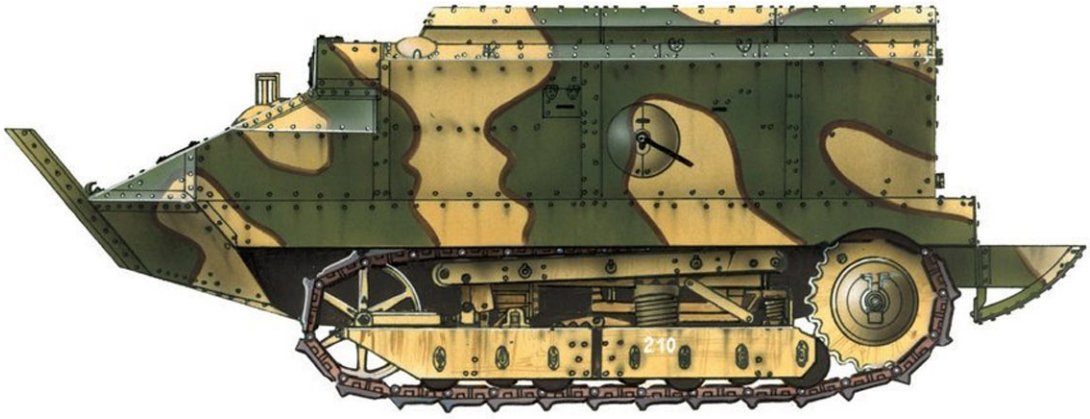


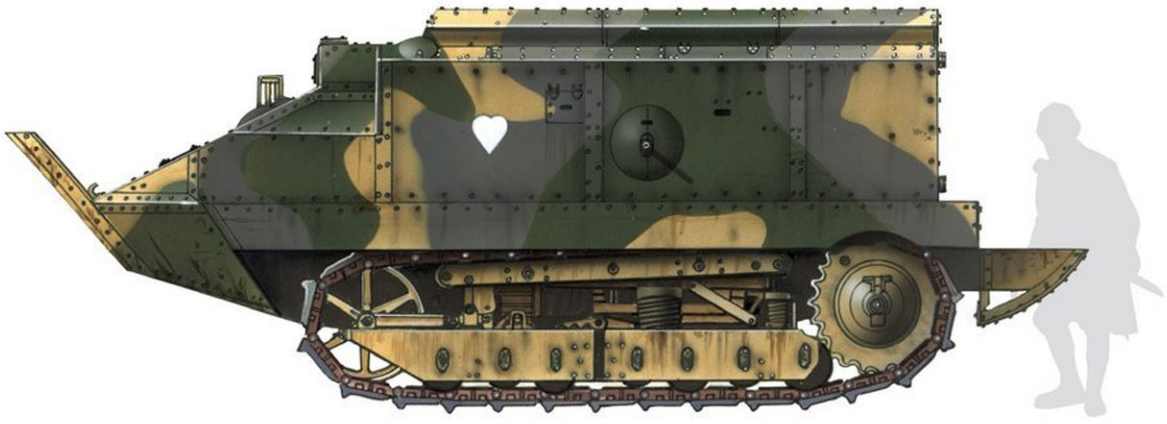
Saint-Chamond
Unité inconnue
Automne 1917



Saint-Chamond
AS 8
Automne 1917

Schneider CA1
Unité inconnue
Hiver 1917-18





Schneider CA1
Unité inconnue
Hiver 1917-18

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

Le combattant placé à l'arrière peut prendre les commandes lors des manœuvres de recul ; luxe suprême, il dispose même d'un téléphone pour communiquer avec le chef de char !
La principale particularité du Saint-Chamond réside toutefois dans sa chaîne cinétique composée d'un moteur entraînant une dynamo. Cette dernière produit l'électricité nécessaire à l'alimentation de deux moteurs électriques, à raison d'un par chenille. Pour virer, il suffit de moduler l'intensité du courant dans l'un d'entre eux : le train de roulement concerné ralentit, et la machine pivote. Pour ce faire, le pilote se contente simplement de tourner des manivelles en liaison avec les rhéostats montés sur les moteurs ; ici, point de leviers sur lesquels s'arc-bouter !
Malheureusement, les avantages du Saint-Chamond s'arrêtent là… Insuffisant, le blindage initial de 9 mm devra être doublé par un autre de 8 mm. Ainsi alourdi, doté de chenilles étroites, reposant sur des trains de roulement pas assez longs et emportant dans son nez proéminent un canon de 75, le char ne brillera guère par sa mobilité. Un vétéran décrira l'appareil tel quel : « Les Saint-Chamond, considérables, énormes torpilleurs sur toutes petites chenilles, et qui avaient toutes les possibilités sauf une malheureusement – du moins à cette époque – celle de se mouvoir. » Dès leur arrivée à Cercotte, les premiers engins s'enlisent lamentablement lors d'un essai sur terrain humide. De par leur morphologie, allonger leur train de roulement est impossible. Pour remédier au problème, un premier bricolage scabreux est tenté : l'élargissement des chenilles en les faisant déborder vers l'extérieur. Une disposition asymétrique qui engendre une mauvaise répartition des pressions au sol, occasionnant de nombreux déchenillages. Finalement, les concepteurs se résignent à modifier le plancher du char pour permettre d'accueillir des patins plus larges des deux côtés. Malgré ces transformations coûteuses, n'améliorant que peu sa mobilité, le Saint-Chamond restera un vilain petit canard peu apprécié de ses équipages, qui ne goûtent que très modérément sa fragilité mécanique. Dans son rapport consécutif au premier engagement de ces engins à la Malmaison et au Moulin de Laffaux, les 5 et 6 mai 1917, le général Estienne met l'accent sur la fiabilité déficiente des appareils : « L'insuffisance de largeur et de résistance des chenilles a causé de nombreuses pannes. Le 5 mai, le groupe AS 31, fort de seize chars, n'a pu en engager que neuf, deux étaient restés en panne, deux s'étaient embourbés dans une prairie et trois sont restés en panne aux positions d'attente. Sur les neuf chars ayant pris le départ, cinq seulement ont pu prendre une part active aux opérations, les quatre autres s'étant mis en panne peu après le départ. » L'officier souligne aussi la fragilité du carter d'huile qui se détache sous l'influence des trépidations de la machine et la faiblesse d'autres organes mécaniques…

▲ Schneider manœuvrant en terrain gras ; ces machines n'étaient guère à l'aise sur des terrains détrempés, car la boue ramenée par les brins supérieurs de leurs chenilles se glissait dans leurs tunnels de chenilles très étroits ainsi que dans leurs trains de roulement. Cela avait comme principal effet de les ralentir.
ECPA-D

▼ Saint-Chamond de production « intermédiaire » reconnaissable, entre autres, à ses tourelleaux cylindriques disposés à l'avant.
ECPA-D

L'ARRIVÉE DES RENAULT

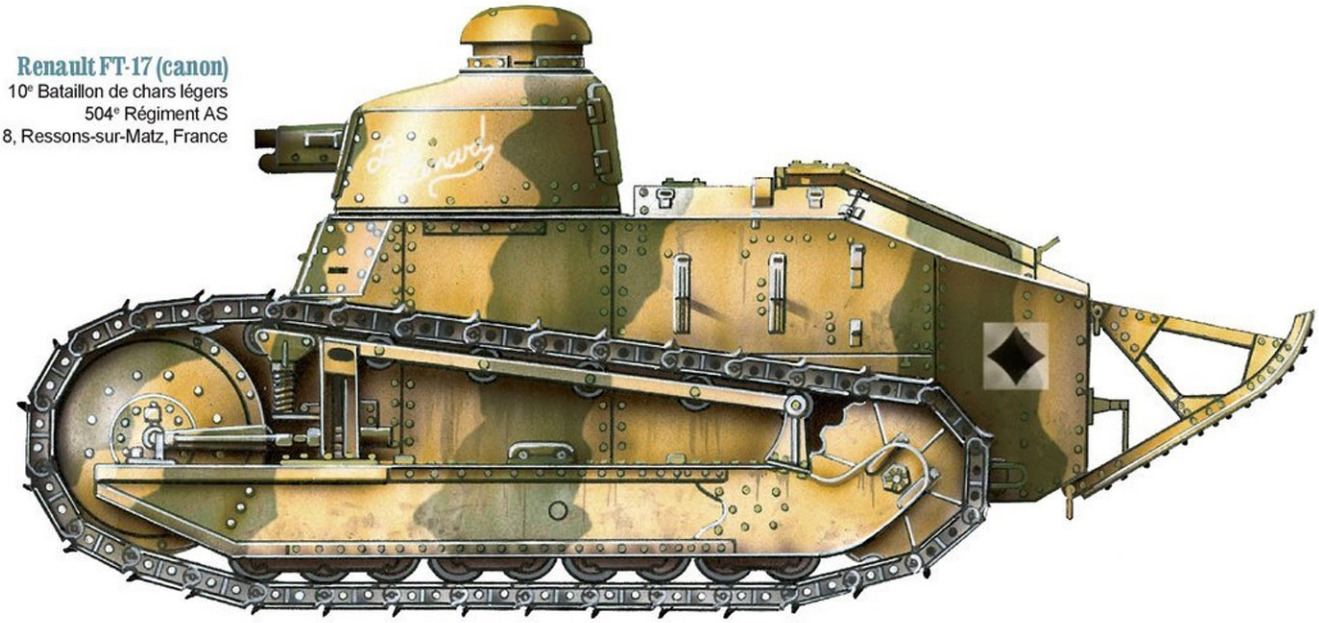
L'appareil de Louis Renault introduit une véritable révolution dans l'organisation interne des chars, et dès son arrivée en unité, il bénéficie d'un a priori très favorable ; l'aspirant Fourrier écrit à son sujet : « Le nouveau char – gracieux, élégant et souple – avait tout de suite conquis les pilotes de Champlieu. Il a un faux air d'avion auquel on aurait changé ses ailes de libellule en chenilles afin de l'utiliser sur terre. »

Il est vrai que la machine tranche avec les matériels précédents. Ainsi, en lieu et place d'un équipage pléthorique, l'habitacle n'est occupé que par deux hommes, dont le chef de char qui ne pilote plus mais se charge de l'armement placé en tourelle. « Dans le char léger, se souvient Pierre Lestringuez, les deux occupants sont placés l'un derrière l'autre ; le conducteur, assis aux pieds de son chef de char, ne doit s'occuper que du maniement de ses leviers et de ses pédales. Il appartient au chef de char de le diriger au moyen de pressions sur les épaules vers les objectifs de la section. Certes, le conducteur ne fait pas œuvre de simple automate, il doit, sans s'écarter de l'itinéraire qui lui est donné, choisir son chemin, éviter les trous, rechercher les points de passage favorables, accélérer ou ralentir suivant la nature du terrain ; en un mot, demeurer l'intelligent exécutant de la volonté de son guide. Très rarement, il devra conduire passivement sans voir ; cependant, lorsque l'appareil est pris à partie par le feu violent des mitrailleuses ennemies, il devient nécessaire, pour éviter les éclaboussures de balles projetées par les fentes de visée, d'obturer toutes les ouvertures. Le chef de char ne dispose alors plus que de sa lunette de tir pour jeter un regard sur le champ de bataille. Il dirige le mécanicien uniquement à l'aide de pressions de la main sur ses épaules ; il ne faut pas songer à se faire entendre dans le fracas du char. Qu'on se représente ces deux hommes : l'un, debout, appuyé sur la sangle qui lui sert de soutien, courbé, l'œil collé à l'oculaire tressautant de sa lunette, perdant constamment la vue du terrain qui danse devant lui, guidant à travers les trous d'obus son conducteur aveugle, et cela, dans le vrombissement du moteur que couvre par instants le crépitement furieux des balles dont l'essaim lumineux tourbillonne, claque et gicle, éblouissant et frénétique, à l'assaut des blindages. »

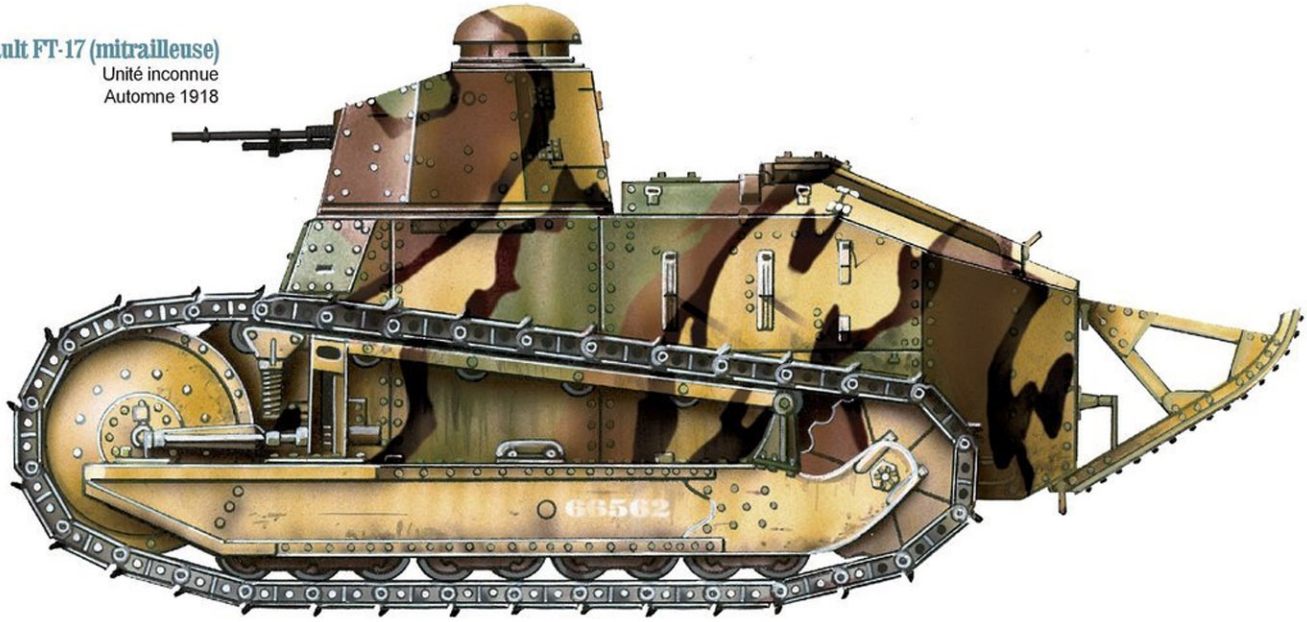
Au regard de ses prédécesseurs, le char Renault a des avantages importants. Le bloc-moteur est séparé de l'habitacle et se retrouve à l'arrière. Il est coupé du poste de combat par le réservoir et une plaque blindée. La chaleur sera donc moins intense que dans les Schneider et les Saint-Chamond où le moteur se trouve en position centrale. Il en va de même pour les vapeurs d'essence et le gaz des échappements. Le centre de gravité de l'engin est situé à l'arrière, *grosso modo* au centre de l'espace moteur. L'avant, plus léger, aura donc tendance à se « cabrer » facilement pour gravir les coupures franches. Une queue de franchissement permet d'éviter au véhicule de se retourner. Le démarrage se fait à l'aide d'une manivelle dont la prise de force se situe à l'arrière, en deçà de la queue. Il est nécessaire de l'abaisser pour avoir accès à l'axe permettant la mise en marche du groupe de puissance. De l'avis même des utilisateurs, il faut un sacré coup de poignet pour le faire prendre. Aussi, pour faciliter l'opération, les pilotes auront tendance à injecter des matières volatiles dans les carburateurs. Pratique d'alchimiste qui ne sera pas sans provoquer des désagréments… Le pilotage est relativement aisé, les trois pédales sont identiques à celles d'une voiture : embrayage, frein et accélérateur. Un levier de vitesse se trouve à gauche. Les changements de direction se font par débrayage et freinage différentiel à l'aide d'un des deux leviers.

▼ L'appareil de Louis Renault représente une véritable révolution dans l'univers des « tanks » de la Grande Guerre, et ses nombreuses qualités en feront la « monture » idéale pour les équipages de l'Artillerie Spéciale. On notera ici les libertés prises par ces mécaniciens avec les règles uniformologiques : une manière comme une autre d'affirmer voire de revendiquer son appartenance à une « troupe spéciale ». ECPA-D

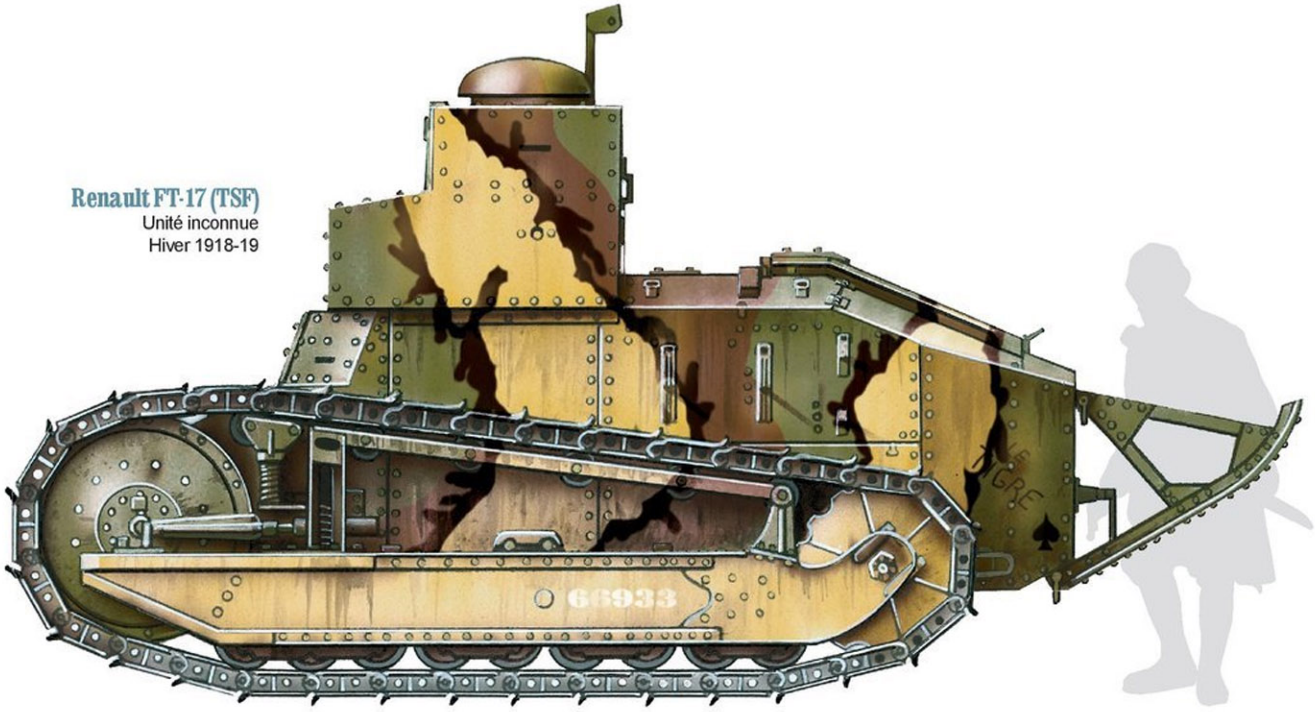
Renault FT-17 (canon)
10e Bataillon de chars légers
504e Régiment AS
Août 1918, Ressons-sur-Matz, France



Renault FT-17 (mitrailleuse)
Unité inconnue
Automne 1918



Renault FT-17 (TSF)
Unité inconnue
Hiver 1918-19



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

La tourelle, qui pivote sur 360°, autorise donc le tir dans toutes les directions. Le réservoir est placé à un endroit peu vulnérable et la petite taille du char en fait une cible plus difficile à détruire. Agile, l'engin est capable de se faufiler dans les sous-bois[9]. Ainsi, par bien des aspects, l'appareil Renault peut être considéré comme le premier char moderne de l'Histoire.

DANS L'ENFER DE LA BATAILLE

La montée en ligne des engins de l'Artillerie Spéciale obéit à un rituel bien établi. Après plusieurs mois de préparation, survient l'annonce du prochain engagement. Les vétérans décrivent alors un sentiment de joie mêlé d'appréhensions à l'idée de se retrouver sur le champ de bataille, qu'ils ont pour la majorité d'entre eux quitté six mois plus tôt. La mission est expliquée avant le départ ; les cartes et les plans directeurs sont étudiés attentivement. Il y a ensuite l'embarquement des engins sur les plates-formes ferroviaires. L'arrivée se fait à proximité immédiate du front. Les engins se dirigent ensuite vers leur position d'attente *via* des chemins dérobés aux vues de l'adversaire et camouflés, pour éviter les repérages par la voie des airs. La chasse survole la zone pour éloigner les avions et les *Drakken*[10]. Arrivés sur leur position d'attente, les officiers partent reconnaître le terrain, étudier les voies d'accès, observer les lignes ennemies et identifier leurs objectifs. Les contacts sont pris avec les sapeurs et les fantassins afin de coordonner l'assaut.

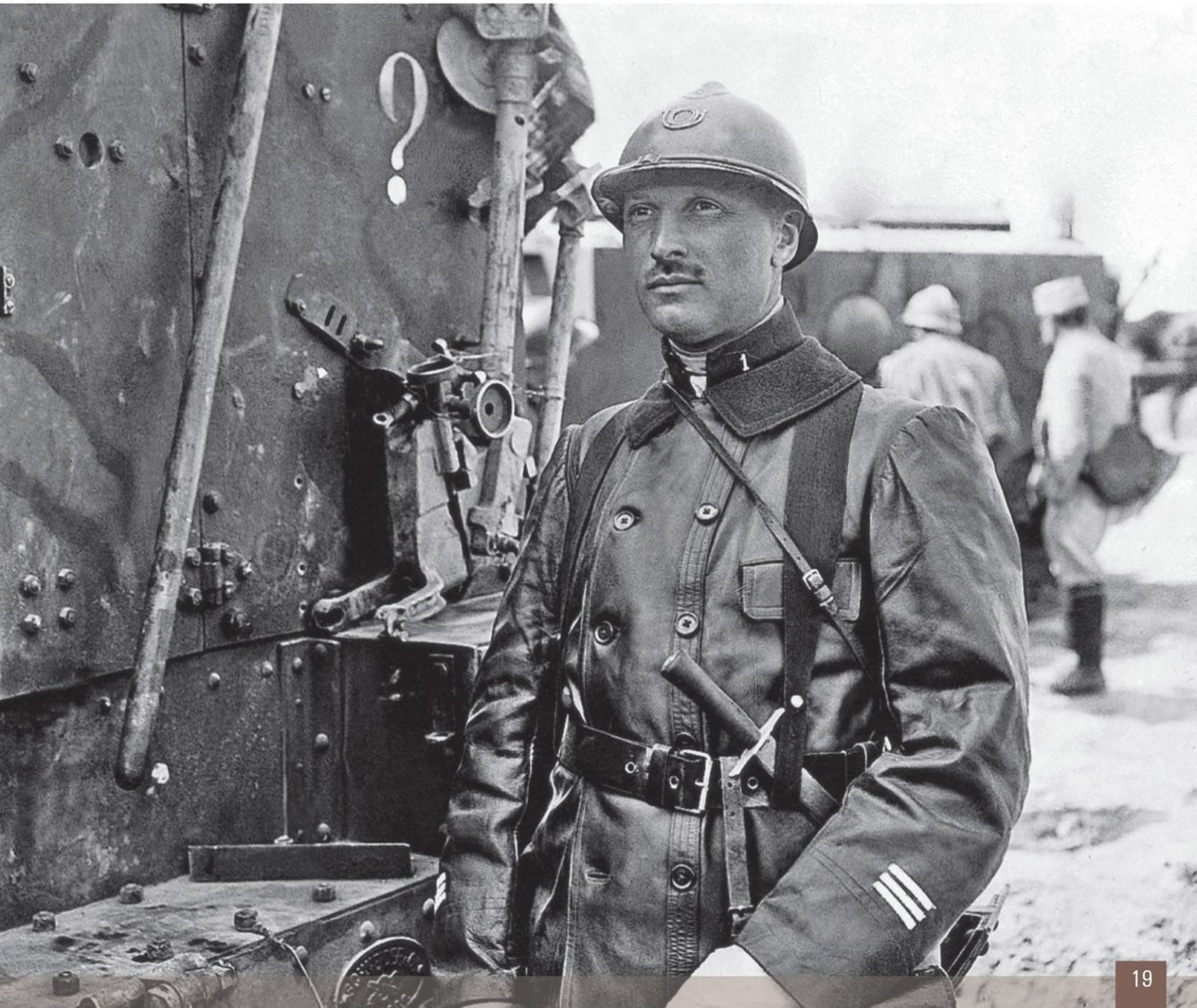
Après avoir attendu avec anxiété l'heure fatidique, les chars se mettent enfin en route. Le cheminement vers les premières lignes se fait en colonne. Le trajet paraît interminable, et déjà les hommes doutent de pouvoir arriver indemnes au point de déploiement, tant la colonne s'étire et semble vulnérable à l'artillerie adverse. Au fur et à mesure que la ligne de front se rapproche, les blessés sont évacués vers les arrières. À bord des engins, l'inquiétude monte d'un cran quand les fantassins se voûtent contre les véhicules ; c'est en effet le signal d'un barrage d'artillerie adverse qui se rapproche. Si les « charistes » sont relativement protégés des éclats, ils vivent dans la frayeur de recevoir un coup direct qui les ferait disparaître en un éclair. Et voici la ligne de front et le *no man's land* : les sapeurs, chargés de faciliter le franchissement des boyaux, tombent comme à l'abattoir sous les coups des mitrailleuses et des canons allemands. Viennent ensuite les premières pertes de camarades, brûlés vifs dans des chars transformés en brasiers.

9 Le premier engagement aura d'ailleurs lieu dans la forêt de Retz, le 31 mai 1918.

10 Ballons dirigeables allemands d'observation.

11 Terme de vieux français signifiant fouetter, gifler, rouer de coups.

▼ Capitaine de l'Artillerie Spéciale (provenant d'un bataillon de chasseurs à pied). Veste de cuir, poignard, etc. : même l'équipement et les effets vestimentaires concourent à faire de ces troupes nouvelles des unités d'élite dotées d'un puissant esprit de corps.
ECPA-D



Charles-Maurice Chenu participe à l'assaut de Berry-au-Bac aux commandes de son Schneider baptisé « Captain Cap » ; il décrit son baptême du feu de tankiste : « La bataille ? Devant nous, un bled qui paraît immense, qui s'élève doucement vers l'horizon lointain, vers un petit bois qui nous sert de repère. Là-dessus pas un homme. Bon nombre de chars, déjà, sont hors de combat. Et nous nous sentons bien peu de chose, bien seuls, sans infanterie à nos côtés. Cent mètres d'intervalle séparent les chars qui se sont déployés. Nous avançons, les yeux aux fentes de visée, inquiets de l'inaction d'en face, des embûches inconnues qui se préparent pour nous. Si décimée déjà est notre infanterie que la dernière ligne conquise, derrière nous, est à peine occupée. Je n'y ai pas vu de mitrailleuses. Il ne faut pas, dès lors, envisager de recul… Clac, clac, clac, clac… C'est venu comme grêle, sans prévenir. Une mitrailleuse ennemie nous crible de balles qui sonnent sur le blindage. Et en même temps, il vole dans le char des choses confuses qui nous frappent, qui nous fouaillent[11]. Nous nous regardons, stupéfaits. J'aperçois deux figures en sang et quelqu'un me crie : ''*Vous êtes blessé, mon lieutenant…*'' Je passe la main sur ma figure, je la retire rouge. Marche arrière. Il faut se rendre compte de ce qui nous arrive. Une fureur déjà gronde en nous contre ces marchands de ferraille qui nous ont entassés là-dedans, derrière ces faux blindages que traversent les balles. Dix mètres en arrière : la mitrailleuse s'est tue. Nous sommes défilés. Je bondis dehors. L'avant du char est criblé de balles, mais l'honneur des constructeurs est sauf. Aucune d'elles n'a pénétré. Seulement plusieurs ont atteint les fentes de visée, y arrachant toutes ces limailles qui nous ont frappés. Allons, ce ne sera rien. J'essuie ma figure. Mon mouchoir est noir d'huile, plus que rouge de sang. Il n'y a qu'à continuer, mais confiants, cette fois, sûrs de nos blindages, heureux de l'expérience sincère que nous venons de faire. Continuer ? Mais comme nous repartons, Leseutre me frappe l'épaule, et tout bas, étouffant dans sa voix l'émotion qui l'a fait blêmir : ''*Mon lieutenant, regardez…*'' Ah ! Les choses qu'on n'oubliera pas ! Les spectacles à jamais gravés dans les yeux, malgré tant d'horreurs qui déjà s'y sont burinées ! Le char de gauche, d'un coup, est devenu brasier. Devant lui, fume encore l'obus qui vient de l'incendier. Et deux torches s'échappent, deux torches qui courent, éperdues, follement, vers l'arrière, deux torches qui se tordent, qui se roulent sur la terre… ''*Oblique à droite… Oblique à droite !*'' Il ne faut pas que les hommes voient ça, par la fente de visée du mitrailleur de gauche. Il ne faut pas, moi non plus, que je continue de voir !

Leseutre est livide ; je sens que je suis vert. ''*Oblique à droite*.'' À quoi bon ? Il y a trop de fentes de visée dans ce char. Ou trop de brasiers qui s'allument. Un char flambe à droite, un autre derrière. Et sur notre gauche, il semble qu'une main allume notre ligne de fer comme une rampe électrique. Incendies, explosions. D'un seul coup, les chars sont enveloppés de flammes, et aussitôt, dans un crépitement terrible, tout se déchire, se projette au ciel : soixante obus qui sautent à bord, les uns après les autres et des milliers de balles ! »

De retour de ce premier engagement, durant lequel ils ont vu périr dans les flammes leurs frères d'armes, les équipages français sont en état de choc. Les blindages qui devaient les protéger pour bousculer les tranchées allemandes se transforment en brasiers mortels. Dès le 17 avril, le bruit court au camp de Champlieu que tous les chars ont brûlé dans le *no man's land* et que nul n'en reviendra. Les équipages formés, qui jusqu'au matin fatidique enviaient les premiers à monter en ligne, sont déstabilisés. Ils se serrent les uns contre les autres devant le bar de l'unité pour avoir des nouvelles. En réalité, sur les 132 chars, 57 ont été détruits et 34 hommes tués, dont neuf officiers et sept sous-officiers. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, ils représentent 4 % des effectifs engagés ; en comparaison avec les pertes des unités d'infanterie, ce taux d'attrition peut être qualifié de minime. Et beaucoup des morts annoncés reviendront de leur premier engagement.

Binet-Valmer relate l'action de Berry-au-Bac telle qu'elle lui a été contée par les survivants à leur retour : « Le capitaine Bossut entraîne quarante tanks à l'assaut, un obus de plein fouet défonce son char. Bossut en sort en flammes. Il brûle. Il se roule sur l'herbe. Il meurt. Mais son fanatisme emporte ses seconds, et ils vont, délaissés par l'infanterie qui s'arrête, solitaire, enfants perdus sur la terre où nul homme ne peut vivre, à la conquête de la tranchée allemande. Ils s'en emparent. Un des trois tanks qui restaient est détruit. L'officier blessé se présente à l'entrée d'un abri, et, revolver au poing, lui seul fait prisonniers les soldats qui s'y trouvent. Il s'évanouit au moment où deux camarades le rejoignent. Tout à coup, un agent de liaison se précipite : l'infanterie allemande approche, on ne peut lui résister, la retraite s'impose.

11 Terme de vieux français signifiant fouetter, gifler, rouer de coups.

◀ Saint-Chamond progressant dans les rues d'un village en ruines, sur les arrières du front. Bien que plus réussi que le Schneider, le Saint-Chamond n'en reste pas moins un engin insatisfaisant, notamment du fait de ses difficultés à se mouvoir en tout-terrain : déséquilibré par un nez trop lourd (et en porte-à-faux) et handicapé par un train de roulement trop court, l'appareil jouit d'une mobilité médiocre. ECPA-D

▼ Char Schneider CA1 réduit à l'état d'épave... L'appareil a vraisemblablement été victime d'une explosion interne consécutive à un incendie. Il faut dire qu'avec son faible blindage, ses problèmes endémiques de ventilation et ses réservoirs d'essence mal protégés, le CA1 était une véritable « bombe ambulante » ; des risques permanents qui n'empêcheront pas ses équipages de vaillamment s'élancer à l'assaut des lignes ennemies. Archives Caraktère

Et les officiers français disent adieu poliment à leurs prisonniers d'un moment… » On le voit, par le bouche à oreille, le combat devient une épopée épique mise en scène dans un univers cataclysmique. C'en est au point que le général Estienne s'en émeut et rappelle plus de mesure et de décence ; il en va de l'avenir de l'Arme naissante et de la mémoire du sacrifice des disparus.

UNE PLACE ENVIABLE ?

Les témoignages des anciens révèlent qu'ils étaient conscients d'appartenir à une troupe d'élite : ils relatent fièrement leurs exploits, sans pour autant passer sous silence leurs peurs et les scènes d'épouvante auxquelles ils ont assisté. Aussi pénible qu'ait été leur vie sous les cuirasses surchauffées par les moteurs, aucun n'envie les fantassins.

Deux choses tranchent entre les équipages britanniques et français : le temps de la formation, qui est considérablement plus long, et la diversité des engins utilisés. En effet, le *Mark IV* d'Amiens ressemble comme deux gouttes d'eau au *Mark I* utilisé à Flers, et seules quelques menues modifications sont venues rendre le véhicule plus efficace. Les Français, eux, ont disposé de trois modèles de chars très différents, tant par leur chaîne cinétique, leur armement que leur morphologie. Ils ont terminé le conflit avec un engin relativement confortable, fiable et moins vulnérable. Assurément, au regard de la situation de leurs frères d'armes britanniques, ils ont fini par être « comme des coqs en pâte ». ■

Bibliographie

Lestringuez (P.), *Sous l'armure*, La renaissance du livre, 1919, 250 p.
Ortholan (H.), *La guerre des chars 1916-1918*, Bernard Giovanangeli Éditeur, 2007, 222 p.
Binet-Valmer, *Mémoire d'un engagé volontaire*, Flammarion, 1918, 256 p.
Chenu (C-M.), *Du képi rouge aux chars d'assaut*, Albin Michel, 1932, 316 p.

DES CHARS DANS LA JUNGLE

UN CONTRE-SENS TACTIQUE ?

Pendant la guerre du Pacifique, Japonais comme Alliés vont déployer des chars pour combattre dans la jungle. Si l'Armée impériale inaugure avec brio cette nouvelle méthode, les Australiens d'abord et les Américains ensuite vont passer maîtres en la matière, en imaginant un arsenal mécanisé de plus en plus spécialisé, ainsi que des tactiques originales.

Par **Hugues Wenkin**

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est bon de rappeler quelques particularités concernant la guerre mécanisée dans un tel milieu. En lieu et place d'encerclements rapides ou de pénétrations en profondeur dans le territoire ennemi, les chars servent principalement d'engins d'appui feu à l'infanterie durant les combats rapprochés. Lorsqu'ils font mouvement pour entrer en contact avec l'adversaire, les fantassins avancent en tête, les blindés les suivant. Généralement, quand le terrain le permet, les tankistes opèrent depuis le sommet des collines afin de disposer d'une vue plongeante sur le champ de bataille. Les équipages doivent toutefois être prêts à se porter rapidement sur l'avant, pour épauler les fantassins ou réduire une position défensive faite de béton ou de rondins de bois.
La jungle a de grandes similitudes avec un milieu urbanisé : en effet, à l'instar des habitations, une épaisse végétation enchâsse les combattants dans un espace confiné, et les troupes jouissent d'un champ de vision fort limité. Aussi, il est facile pour un « casseur de char » isolé de s'approcher d'un véhicule pour tenter de le détruire. Les techniques de lutte antichar japonaises sont basées sur ce type d'action. Bien qu'il faille une bonne dose d'abnégation et de courage pour y parvenir, l'esprit de sacrifice qui anime les soldats nippons est propice à l'emploi de telles méthodes. Un fantassin kamikaze, équipé d'une lance en bambou prolongée d'une mine à charge creuse, est souvent utilisé dans ce type de mission. Pour assurer la survie d'un char et de son équipage, il est impératif qu'une coordination étroite existe entre l'infanterie et les blindés, toutes les directions devant être couvertes. De même, lors des décrochages, les chars reculent toujours les premiers, laissant le soin à l'infanterie de rompre le contact.
Les Australiens mettent au point une tactique bien adaptée à ce théâtre d'opérations : lors de la progression, le groupe de combat type est constitué de trois chars roulant en colonne sur la piste. Le premier est dirigé par le chef d'escadron et est équipé d'un canon de 3 pouces *Close Support*. Il est suivi par un second engin armé d'un canon standard. Entre ce deuxième engin et le troisième[1], une section d'infanterie opérant à pied est intercalée.

▲ M3 photographié à Guadalcanal en 1943. US Nara

◀ Vue impressionnante d'un Sherman évoluant au cœur de la jungle ; en observant ce cliché, on mesure la difficulté qui était celle des équipages à combattre sur un tel terrain ! Comme en zone urbaine, faute de disposer de bonnes capacités d'observation, les tankistes devaient pouvoir compter sur les fantassins qui, plus que jamais, étaient « leurs yeux et leurs oreilles ». US Nara

1 Qui peut être armé d'un canon standard, d'un obusier ou d'un lance-flammes.

2 Mitrailleuse montée notamment sur les chars Matilda.

L'officier commandant les fantassins est chargé de coordonner les actions des chars avec celles de ses hommes à l'aide d'un talkie-walkie. Rappelons que la vue dans ce type de milieu est généralement limitée à une vingtaine de mètres et qu'une excellente collaboration au sein du groupe est donc absolument nécessaire. Les combats se déroulent à bout portant et les canons des chars tirent en général des obus hautement explosifs. Voici le témoignage de David Dexter, soldat australien engagé dans le Pacifique : « Le premier char est incapable de voir le nid de mitrailleuses à cause de la luxuriance de la végétation. Mais après que la jungle a été nettoyée par l'obusier de 3 pouces et le canon de 2 livres, le troisième char met hors de combat les pièces ennemies. La plupart des chars tirent à l'aveuglette. Le commandant de l'infanterie donne des ordres du style : « *ratisse avec la Besa*[2] » entre tel arbre et tel autre obstacle. L'attaque continue par une série de petits bons en avant, tandis que les tanks tirent rapidement des deux côtés de la route sur les défenses ennemies, principalement des petits bunkers et des trous individuels de combat, tous bien protégés et situés en profondeur le long des pistes. »

EMPLOI DÉFENSIF DU CHAR

La défense se prête admirablement bien à l'utilisation des chars dans le Pacifique. Il faut ici distinguer la vision nippone du problème de celle des Alliés.

Les Japonais ne disposent pas d'une industrie capable de suivre l'évolution des engins blindés adverses. Si bien que les usines du Pays du Soleil levant, à part quelques tentatives marginales, continuent de produire des engins légers. Ceux-ci deviennent rapidement inefficaces contre les moyens antichars ennemis. Aussi, au niveau de la défensive, les chars vont plutôt être utilisés comme des blockhaus semi-enterrés, avec une protection complémentaire faite de rondins de bois ou de tout autre matériau trouvé sur place.

Les Alliés, eux, vont tirer parti au maximum de la protection et de la mobilité de leurs engins en les déployant en tant que réserve mobile au sein d'un périmètre défensif. Laissons la parole au colonel américain Amorelli du *754th Tank Battalion* qui décrit les modes de coopération défensive avec l'infanterie en Nouvelle-Guinée : « Nous avons reçu nos nouveaux chars Sherman en janvier 1944. Une fois de plus, ce fut l'urgence pour préparer les véhicules au combat, apprendre aux équipages les nouvelles techniques de tir et utiliser cet équipement plus complexe. Beaucoup d'efforts ont été consentis pour fortifier les périmètres de défense des têtes de pont autour des plages de débarquement. Dans le même temps, la logistique étendait ses efforts pour mettre en place les dépôts et un semblant de réseau routier. Le dispositif défensif a été renforcé par des unités d'infanterie. Les champs de mines existants ont été élargis tandis que de nouveaux étaient posés. Le réseau de barbelés a également été amélioré. Une patrouille de reconnaissance a alors mis la main sur des documents annonçant un assaut contre les positions alliées le 3 mars. Pendant cette période, notre bataillon a été placé en alerte constante. Entre les 9 et 31 mars, des éléments de notre unité ont continuellement été envoyés au combat. La 6e division japonaise a ouvert son attaque par un bombardement d'artillerie contre notre périmètre, en visant la première ligne de défense tenue par l'infanterie, le champ d'aviation et notre campement. Heureusement, notre baptême du feu n'a pas eu d'effets sensibles sur notre potentiel offensif. La plupart des obus ont éclaté au sommet des arbres, entre 25 et 30 m, si bien que les blessures ont été superficielles.

Le 11 mars, l'assaut principal a été lancé avec une écrasante supériorité numérique dans le secteur de la *37th Division* et contre le *129th Infantry Regiment*. Des attaques de diversion ont été déclenchées simultanément contre d'autres éléments de la division. Le coin défendu par le *129th* était à peu près plat, avec quelques ravines profondes et des crêtes courant dans les positions. Cette zone se trouvait à faible distance de la piste Numa Numa offrant à l'ennemi un excellent chemin d'approche. Les Japonais ont été capables de réaliser deux percées dans les réseaux de barbelés. Toutefois, ils n'ont pas pu les exploiter du fait du feu conjugué de l'infanterie et de l'artillerie. Après avoir endigué leur progression, le *129th* a contre-attaqué avec l'appui du premier peloton de notre compagnie C. Les Japonais ont pu se réfugier dans des ravins et il était difficile de pointer nos tubes sur eux. Pendant l'engagement, deux fortifications de campagne ont été reprises et les chars se sont retirés pour réattaquer à 13h15. Ils ont finalement arrêté le combat, après avoir épuisé toutes les munitions et le carburant. L'attaque a été suspendue jusqu'à ce que le second peloton remplace le premier. Le combat a repris à 17h30, l'équipe combinée chars-fantassins s'est employée à détruire tous les blockhaus tenus par les soldats ennemis et à restaurer la ligne de défense originelle. Notre mois d'entraînement à Guadalcanal a été payant. Les tanks ont mené l'assaut en deux vagues successives comprenant trois chars moyens couverts par deux légers. Les fantassins étaient intercalés entre ces deux vagues afin de fournir un appui rapproché, qui à leur tour leur rendaient la pareille en tirant des obus explosifs. »

◀ Outre quelques M2 (à Guadalcanal) et des M3 Stuart, les Américains déploieront aussi des M3 Lee, avant que ceux-ci ne soient remplacés par des M4 Sherman. US Nara

▼ *Marines* à l'entraînement avec un Sherman M4A1 sur Guadalcanal. Après sa conquête, la grande île sera employée comme base arrière, afin d'entraîner les troupes à la guerre dans la jungle. US Nara

▲ Chars légers américains M5A1 progressant dans la jungle des Philippines aux côtés de fantassins. De toute évidence, le secteur a été traité par l'artillerie ou bien l'aviation, comme le montrent les débris de palmiers qui tapissent le sol... US Nara

▼ Comme les Américains ou les Australiens, les Britanniques vont employer leurs chars en appui de l'infanterie. Ici, un Sherman gagnant sa zone de rassemblement en Birmanie. Bruxelles Tank Museum

L'IMPORTANCE DE LA RADIO

Tactiquement parlant, la végétation gêne considérablement la coordination des engins entre eux ; en effet, là comme ailleurs, ce sont encore les yeux du chef de char qui permettent de se faire le plus rapidement possible une idée de la position d'un engin par rapport à celle de ses subordonnés. Dans un tel contexte, la radio est le moyen le plus efficace.

Le document suivant, mieux qu'une longue explication, illustrera à merveille notre propos et permettra au lecteur de se faire une idée de l'impact de l'usage des communications radio. Il s'agit de la retranscription des échanges entre les engins d'une compagnie de chars de l'*US Marine Corps*, lors d'un engagement dans les îles Marshall. Ils démontrent la difficulté de prendre position et de se diriger dans la jungle. Ils nous éclairent aussi sur les dangers qu'il y a à se battre contre un ennemi fanatisé et qui ne se montre guère impressionné par des chars…

Le tableau ci-dessous présente les protagonistes de ce combat :

Nom (surnom)	Affectation	Indicatif radio
Captain Jenning (Bob)	Chef compagnie B	Blackie 1
Lieutenant Seasholtz	Adjoint commandant compagnie B	Blackie 5
Lieutenant Krimbing (Jerry)	Chef du peloton 1	Jerry
Lieutenant Horn (Horn)	Chef du peloton 3	Buzzard 1
Sergeant Esko	Chef du peloton 2	Bingo 1
Sergeant Oliver (Ace)	Adjoint chef du peloton 2	Bingo 5
Corporal Rottger (Rutger)	Chef de char	
Private McCurry (Mckerr)	Chef de char	
Corporal McArthur (Mac)	Chef de char	

Seasholtz commence par contacter les différents chefs de peloton afin de les mettre en mouvement :
- Jerry, ici Blackie 5, avance ton peloton vers le haut à droite.
- Buzzard 1, ici Blackie 5, avance ton peloton sur la gauche.
- Bingo 1, ici Blackie 5, avance de front à mes côtés.

Le commandant de compagnie assigne une mission à Seasholtz :
- Blackie 5, ici Blackie 1. L'infanterie me signale qu'il y a des Japs dans un blockhaus en béton. Avance sur la droite ! C'est ça ! C'est là d'après ce qu'ils m'ont dit ! On ne peut rien faire avec des obus contre cela, ils ricochent. Utilise le lance-flammes à travers la fente.

Seasholtz modifie ses instructions au deuxième peloton :
- Bingo 1, appuie-moi sur la droite.

Bingo 1 répond :
- On va le faire tant que c'est possible !

Seasholtz donne ses ordres aux trois pelotons :
- Quand on arrivera à la plage, on repartira vers le nord et on se réalignera.

Le *Sergeant* Oliver au *Corporal* Rottger :
- Rutger, ici Ace. Reste près de moi partout où je vais. Bon Dieu, mon lance-flammes ne marche pas, j'ai percuté un arbre. Le canon aussi a été plié quand on est passé à travers.

Seasholtz à Krimbing :
- Jerry, prends la tête jusqu'à la plage. Nous devrons redémarrer sur la gauche pour être de nouveau parallèle à Bingo 1.

Bingo 1, le chef du second peloton à l'un de ses chars :
- Jerry, je suis cerné, il y a des fossés de tous les côtés !

Jerry répond :
- Recule et porte-toi sur la gauche ! Je te suis.

Bingo 1 répond :
- Ok ! Hé ! Tu vois les traçantes proches de moi ? Elles sont trop rapprochées pour que je puisse les avoir. Tape-leur un coup de 75 mm, cela devrait les calmer. Recule ton char et abaisse ton mantelet au maximum dans le trou.

Jerry répond :
- Bingo 1 continue de couvrir le char devant toi. Il y a des Japs dessus, le temps qu'on charge un cannister.

Blackie 1 (chef de compagnie) à tous les chars :
- À tous les véhicules, il y a un bunker sur la droite. Il y a des hommes à nous dedans. Je répète : ce sont des *Marines* ! Faites très attention !

Buzzard 1 cherche un de ses chars :
- Mckerr, ici Buzzard 1, que faites-vous de bon à l'arrière ?

Il n'y a pas de réponse !

McArthur à son chef de peloton :
- Jerry, ici Mac, quelqu'un a été bloqué pendant la progression. Nous sommes dans un endroit infernal !

Bingo 5 à l'un de ses chars :
- Bingo 3, ici Ace, coupe sur ta gauche, je suis à droite un peu plus haut, c'est par ici que ça crache des pruneaux.

Un char à Blackie 5 :
- Quel est le problème ? Veux-tu que je vienne par ce chemin ou que je reste sur place ?

Blackie 5 répond :
- Reste sur place et attends les ordres. Je ne sais pas où est l'infanterie.

Buzzard 1 à Bingo 1 :
- Bingo 1, ici Horn, je vais rester aussi loin que possible sur la gauche au-dessus de la route. Fais de même sur la droite.

Bingo 1 à son second :
- Ace, ici Bingo 1, est-ce que ce sont nos soldats devant toi ?

Buzzard 2 à son chef :
- Buzzard, ici Buzzard 2, est-ce que ce sont nos soldats devant nous à 100 mètres ?

Buzzard 1 répond :
- Affirmatif, je les reconnais. Regarde le buisson sur la droite, il est très épais.

Le commandant de compagnie au chef du 1er peloton :
- Jerry, ici Blackie 1, j'ai cinq Japs sur mon char. Je retourne à la plage pour larguer ces bâtards.

Jerry le soutient :
- Blackie 1, ici Jerry, tourne de mon côté de la route. Il y a quatre boîtes en bois contenant des explosifs. Ne tire pas dessus et conduis aussi vite que tu peux. Je vais essayer d'avoir tous ces Japs d'un coup.

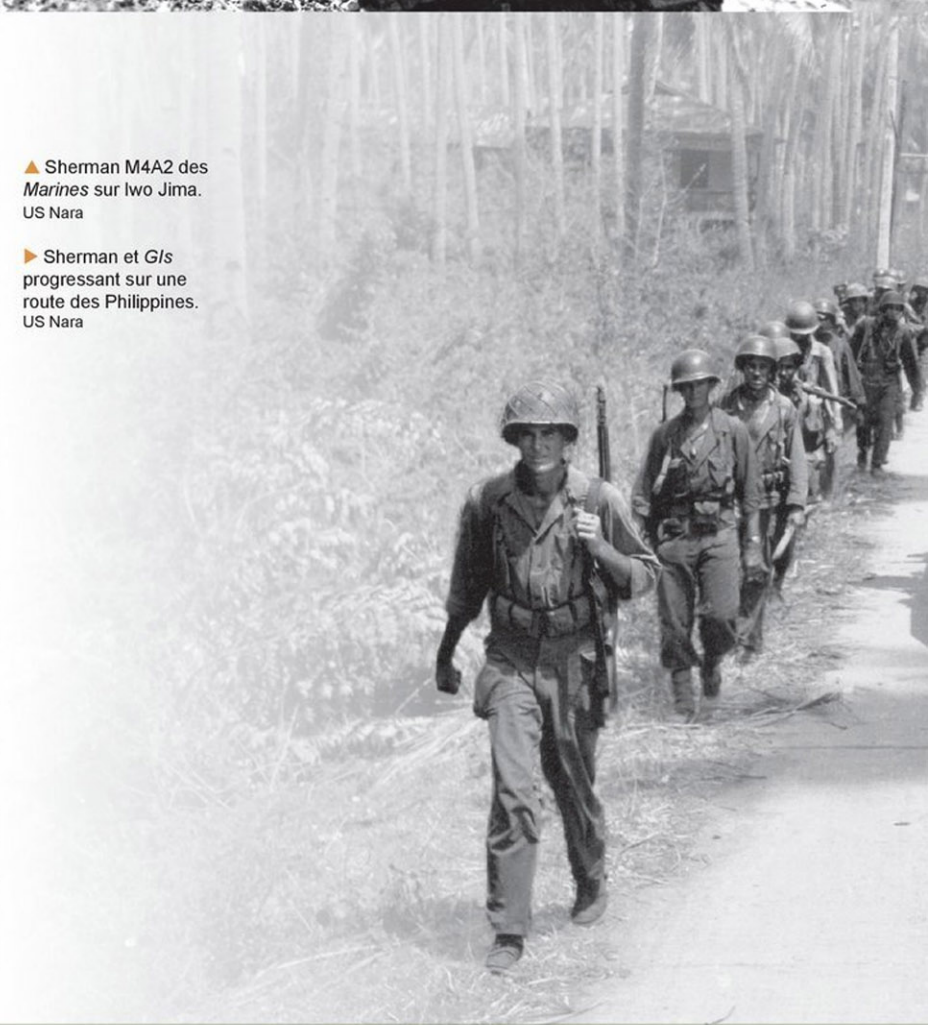
Comme on peut le voir, les engins ont les pires difficultés à se maintenir en position. Au fur et à mesure de l'engagement, plus personne ne sait où sont les amis des ennemis. Les chars sont attaqués par des équipes kamikazes. Il y a fort à parier que sans moyen de transmission, les pertes lors de cet engagement auraient été bien plus lourdes.

DES TOURELLES DANS LES LIANES

Après avoir jeté les bases tactiques de la lutte mécanisée dans ce milieu particulier, voyons comment les différents belligérants y ont fait évoluer leur doctrine mécanisée.
Les Japonais sont les premiers à avoir aligné des chars dans un théâtre d'opérations aussi inattendu que la jungle. C'est d'ailleurs de cette manière qu'ils pourront prendre à revers Singapour lors de leur campagne-éclair.
Très tôt après le déclenchement des hostilités avec le Japon, les forces australiennes déploient également des unités blindées, essentiellement composées de M3 Grant et M3 Stuart. Ces derniers entrent en action en Birmanie, en décembre 1942, et malgré le faible niveau d'entraînement de leurs équipages, ils démontrent très vite un potentiel intéressant pour « déloger les Japs de leurs terriers de lapin. » Aussi, l'état-major australien décide-t-il d'augmenter les effectifs de la *4th Armoured Brigade*, en y intégrant des chars d'infanterie Matilda II ; une machine qui, de par sa faible vitesse et son épaisse cuirasse, est alors considérée comme idéale pour conduire des missions d'appui en zone forestière tropicale.
Les Japonais répliquent en développant des techniques antichars essentiellement basées sur l'attaque des engins par des fantassins isolés ; ceux-ci utilisent des mines couplées à des bombes d'aviation ou encore des explosifs enterrés et commandés à distance. L'Armée nippone en est réduite à de tels expédients, car elle ne dispose pour ainsi dire d'aucune arme antichar capable de détruire un char moyen tel que fabriqué par les arsenaux alliés en 1943.

▲ Sherman M4A2 des *Marines* sur Iwo Jima.
US Nara

▶ Sherman et *GIs* progressant sur une route des Philippines.
US Nara



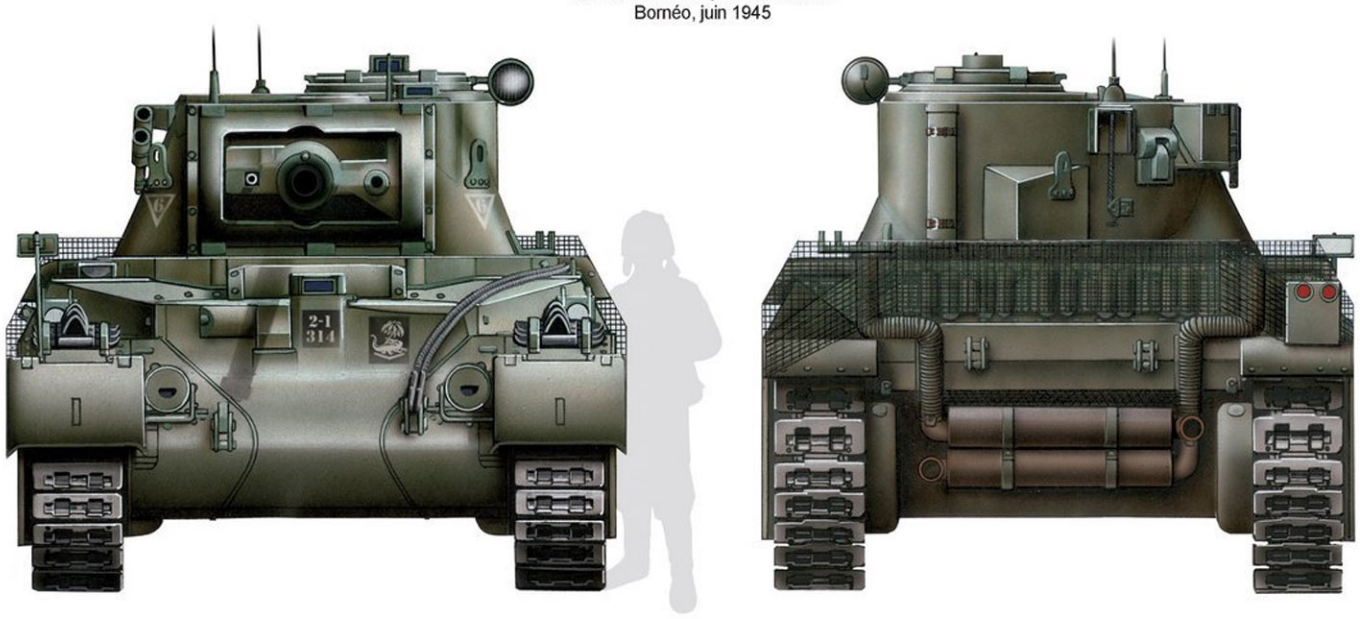
Faute de mieux, les Japonais vont aussi employer leurs canons de 75 mm, bien qu'ils soient totalement inadaptés. Ce récit décrit un engagement mettant en scène ce canon face à un Matilda : « Des abattis au travers de la piste obligent le char à s'arrêter et à chercher un passage dans les alentours. Le canonnier Dick Allen regarde dans la direction d'un buisson de lys, quand un canon de 75 mm se découvre à 20 mètres en faisant osciller le feuillage. Le canon tire immédiatement, ratant le char. Sans s'en inquiéter, Dick lui envoie un obus de deux livres, détruisant le canon et tuant les trois servants. Derrière la position de la pièce d'artillerie, il y a une compagnie ennemie enterrée dans des bunkers bien protégés. La troupe fait chanter ses Besa et les Japonais s'évaporent prudemment… »

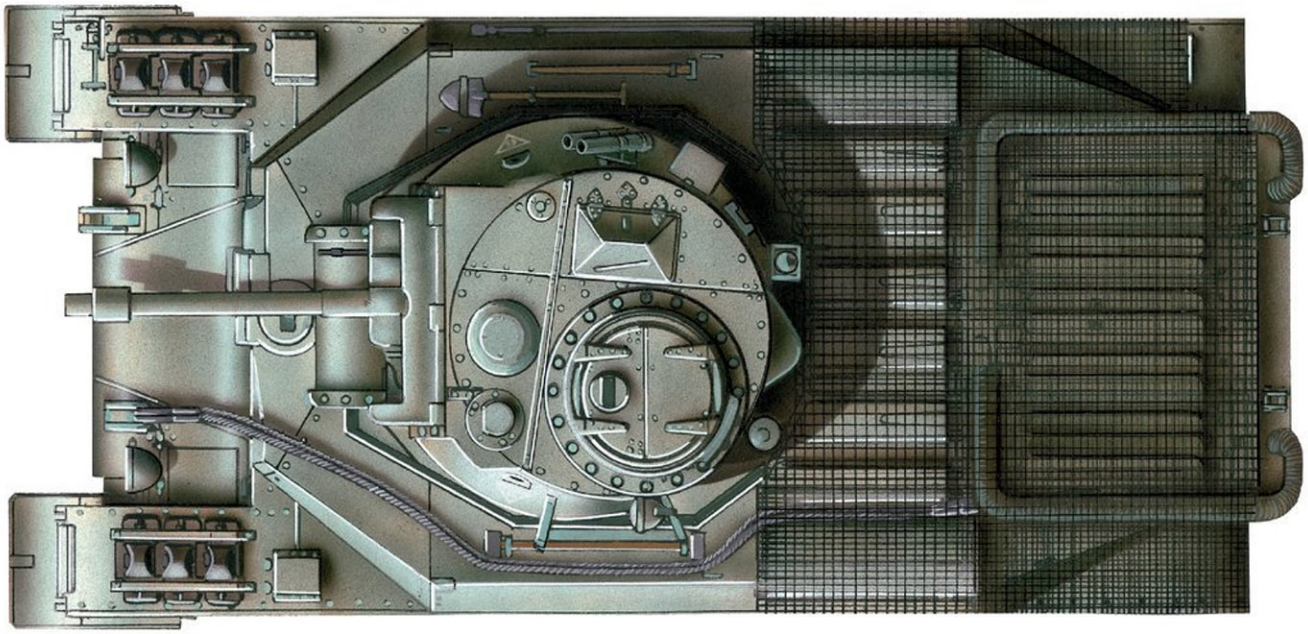
L'expérience et les techniques antichars de l'adversaire, qui utilise de plus en plus de kamikazes équipés de mines magnétiques, obligent les tankistes à modifier considérablement leurs véhicules pour les immuniser contre ces casseurs de char redoutablement efficaces. Le soldat japonais est en effet caractérisé par sa rusticité et sa pugnacité. Il est élevé dans le respect d'un code martial inspiré des antiques samouraïs : le Bushido. Son honneur implique qu'il est prêt à faire le don de sa personne à l'Empereur. Une des armes privilégiées des Japonais, dans le combat rapproché antichar, est la charge creuse magnétique. Fixée sur une longue tige de bambou, celle-ci reste collée au blindage de sa victime grâce à un puissant aimant. Mais le combattant nippon n'hésite pas à se faire sauter avec cette charge ou avec une mine antichar. Une règle kamikaze n'affirme-t-elle pas à l'époque : « Un homme pour dix hommes, un homme pour un char, un avion pour un vaisseau » ?

L'invasion d'Iwo Jima, en février 1945, est l'illustration parfaite de cette mentalité basée sur l'abnégation. Sur les 26 000 défenseurs présents sur l'île le 19 février, il n'y aura que 1 000 prisonniers. Les Américains enregistreront les pertes de 6 800 tués et 18 000 blessés pour deux mois de combats… Pour faire face à ce fanatisme, les équipages alliés feront feu de tout bois pour renforcer le blindage de leurs engins ; des protections écrans, réalisées en quadrillages d'acier ou en plaques de désensablement sont fixées sur les panneaux de ventilation, à l'arrière des Matilda, tandis que l'anneau de tourelle est protégé par un bouclier blindé fixé sur le châssis. Un téléphone est installé à l'arrière du char pour permettre la communication entre les fantassins et l'équipage. Pour traverser les marais, les chars sont également modifiés pour augmenter leur capacité de passage de gués.

De leur côté, les Américains utilisent les célèbres Sherman. Ce sont des engins standards, identiques à ceux employés en Europe. Toutefois, les conditions particulières des combats dans cette partie du globe amènent également les *Tankers* à renforcer la protection rapprochée de leurs engins. Ils utilisent des patins de chenilles soudés autour des tourelles ou bien des madriers fixés sur les flancs et les trains de roulement de leurs blindés. Certains équipages vont même jusqu'à couler du béton entre le blindage et les pièces en bois, afin d'augmenter l'épaisseur de la protection et rendre inopérant l'effet des charges creuses. D'autres soudent autour des parties les plus vulnérables (épiscopes, viseurs, trappes d'accès, ventilateurs, etc.) des clous de grande taille afin d'empêcher la pose de charges explosives contre ces points faibles. Enfin, d'une manière plus classique, ils utilisent des sacs de sable pour protéger le haut des réservoirs et la plage arrière du char. Toutes ces modifications entraînent évidemment un surpoids préjudiciable à la mobilité des machines, déjà fortement entamée par le milieu si particulier dans lequel elles opèrent.

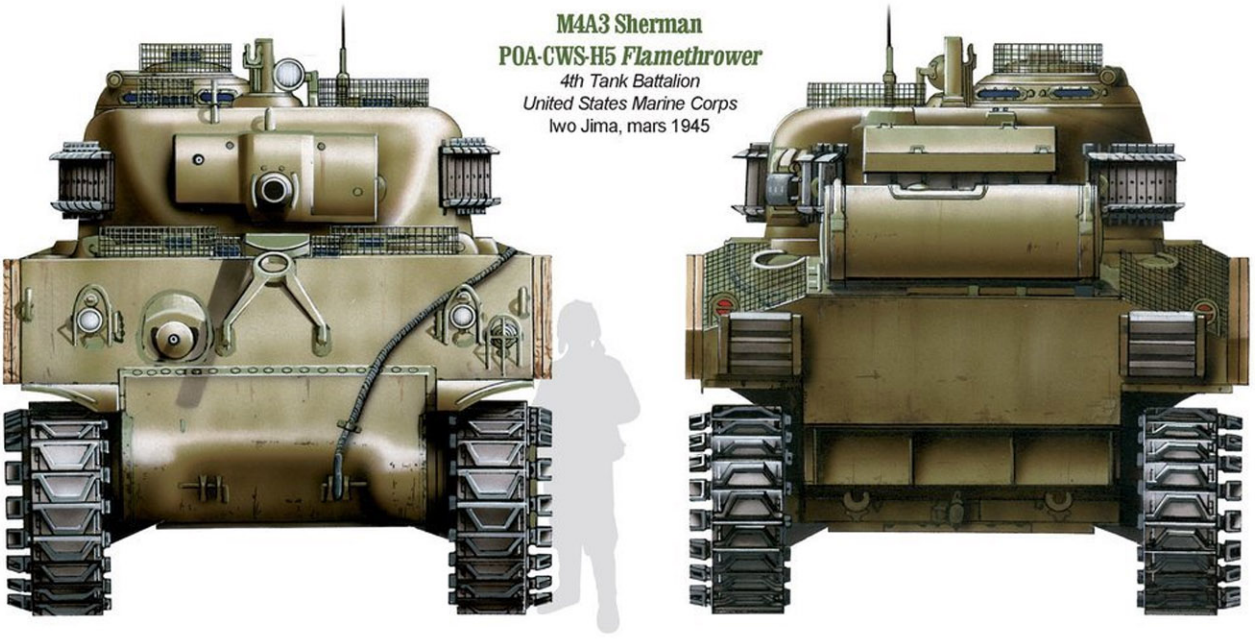
Matilda « Frog »
4th Troop, A Squadron,
1st Australian Army Tank Battalion
Bornéo, juin 1945

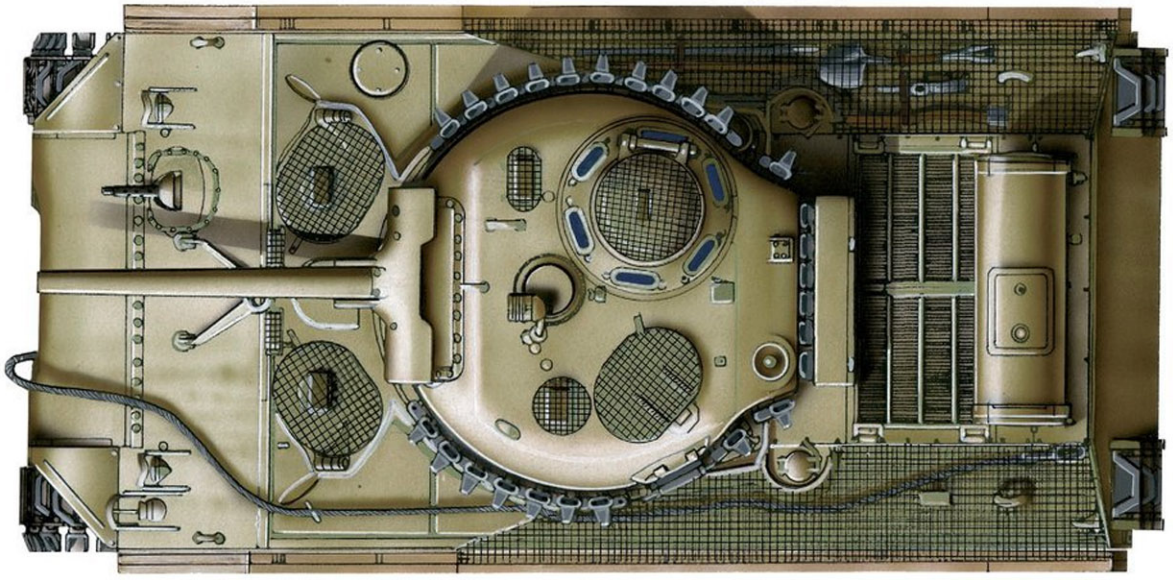




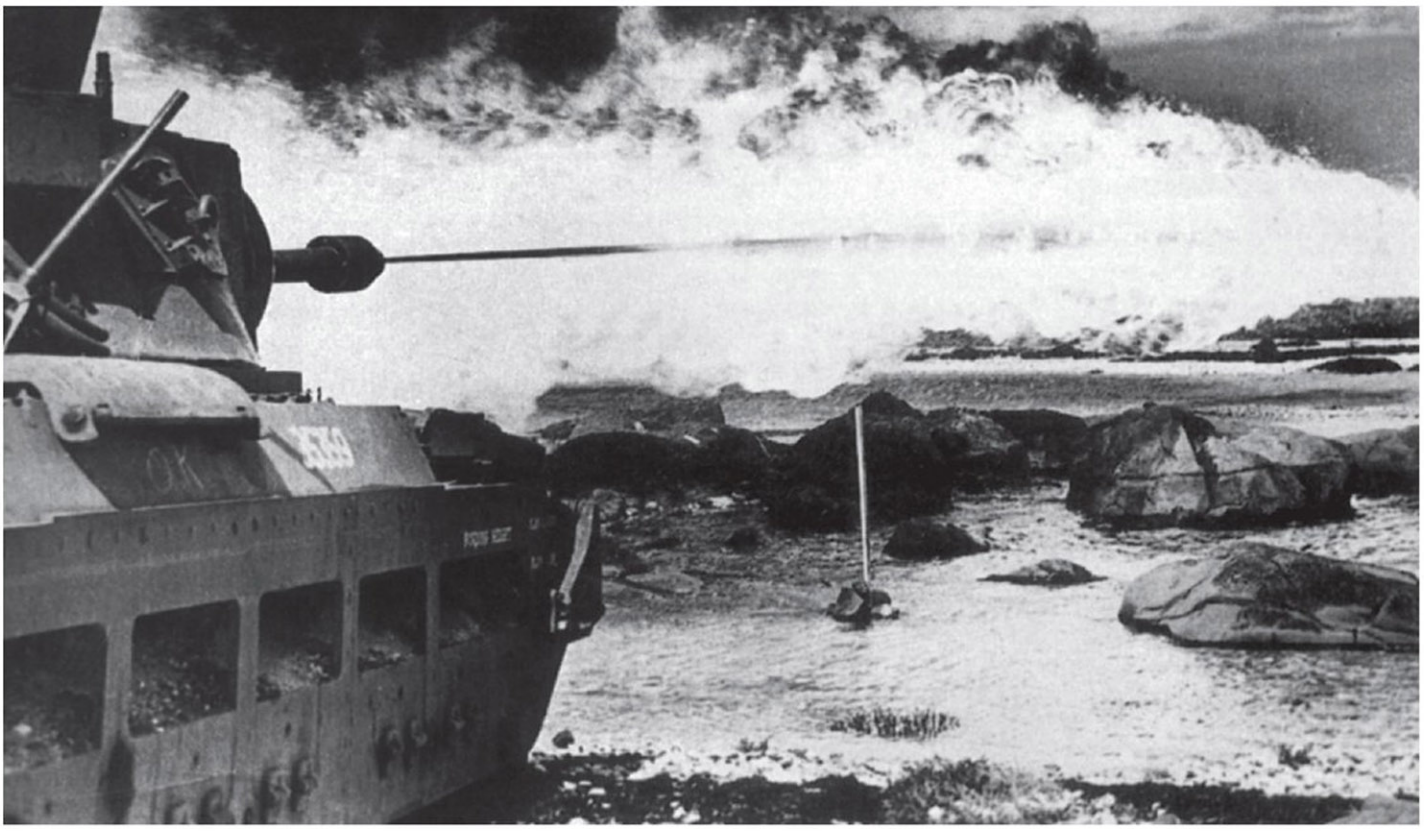
© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

M4A3 Sherman
POA-CWS-H5 *Flamethrower*
4th Tank Battalion
United States Marine Corps
Iwo Jima, mars 1945





© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011



LA SPÉCIALISATION

Les Australiens vont plus loin encore et adaptent leurs véhicules à leur propre usage dans la jungle. À l'instar de la ménagerie du général Hobart, ils imaginent un parc de véhicules modifiés afin de les adapter à la guerre dans la jungle.

Il y a tout d'abord le Matilda Frog spécialement développé pour détruire les bunkers dans le Sud-Ouest pacifique. Il s'agit d'un char dont le canon a été remplacé par un lance-flammes. La demande d'un tel engin date de décembre 1942, mais de gros problèmes de développement n'ont rendu possible sa mise en œuvre qu'à partir de 1945, aussi ne servira-t-il que dans les derniers jours du conflit. Extérieurement, il est parfaitement identique à la version *Close Support*, si ce n'est un contrepoids fixé à l'extrémité du tube. La mitrailleuse coaxiale est conservée, même si elle est difficile à entretenir à cause de l'encombrement induit par l'autre arme. Un réservoir de 360 litres de liquide inflammable est monté dans le panier de tourelle. Situé à l'avant et à droite,

il y occupe la majeure partie de l'espace disponible et dépasse même un peu au-dessus de l'anneau de rotation. Un autre réservoir de 180 litres est installé à l'arrière. Le liquide inflammable est transféré vers l'arme par une pompe électrique. Un réservoir d'air comprimé donne l'énergie nécessaire pour projeter le fuel enflammé. La rotation de la tourelle se fait de manière classique, tandis que le pointage en site s'opère par l'intermédiaire d'un engrenage spécial commandé depuis une poignée située dans le toit de la tourelle. La visée s'effectue à l'aide d'une mire optique. La portée maximale est de 130 mètres, mais dans les faits, les engagements se font à une vingtaine de mètres. Les Frog travaillent en coopération avec les autres Matilda ; la tactique la plus répandue étant que les chars équipés de canon engagent le bunker par les flancs, tandis que les lance-flammes avancent de front.

◀ « Frog » faisant usage de son lance-flammes, quelque part dans le Pacifique.
Australian War Memorial

▼ Malgré de sérieux défauts, comme une cadence de tir assez faible, le « Frog » est bien souvent l'arme absolue face à la détermination des Japonais retranchés dans leurs bunkers. En outre, son épaisse cuirasse le met à l'abri de la majorité des moyens antichars nippons.
Australian War Memorial

japonais. Afin de pouvoir les déplacer facilement, des Matilda ont été modifiés pour en transporter sept sur leur plage arrière. Cet engin porte le nom de code Projector. Les bombes pèsent près de 30 kilos dont 18 d'explosifs ! Montées sur un pignon rotatif, leur mise à feu se fait électriquement à l'aide d'un commutateur. La portée maximale est de 300 mètres. En opérations, le Projector prend position, tourelle à 12h. À l'aide d'un viseur fixé sur le toit de celle-ci, le chef de char aligne la cible. Le pilote actionne la valve de contrôle pour élever ou abaisser le support lance-bombes. Il dispose de l'indication de l'élévation pour laquelle un système de sécurité est prévu : la bombe ne peut être tirée qu'entre un angle maximal et minimal. Après le premier tir, la portée est corrigée soit en modifiant l'inclinaison de la rampe de lancement ou en faisant avancer ou reculer le char. Au moment du lancement de la cinquième roquette, le chef de char doit mettre

Le Matilda Dozer est un autre engin spécial. Une lame, contrôlée par le chauffeur, est montée à l'avant du char pour nettoyer les obstacles pendant les combats.
Les Australiens, décidément très créatifs, ont également récupéré des torpilles Hedgehog, un type de grenades anti-sous-marines. Comme elles peuvent projeter de grosses quantités d'explosifs à courte distance, elles sont parfaites pour détruire les bunkers

◀ Un « Frog » accompagne une colonne de soldats australiens sur Bornéo. Dépassé au titre de char de combat, le Matilda retrouve une seconde jeunesse grâce à la greffe d'un lance-flammes en lieu et place de son canon de 40 mm.
Australian War Memorial

sa tourelle à 1h afin d'épargner son antenne radio. Le système Hedgehog permet d'engager des objectifs avec un effet souffle puissant. Toutefois, cet ingénieux système d'arme est arrivé trop tard pour être utilisé au combat. Une *Troop* de six Matilda a bien été formée au sein de la *4th Armoured Brigade* et a été envoyée à Bougainville, mais ses engins n'ont pas pu intervenir avant la capitulation du Japon.

CONCLUSION

Aussi surprenant que cela puisse paraître, les chars peuvent se révéler très efficaces dans la jungle. Ils doivent cependant être employés d'une manière favorisant la cohésion et la coordination de leurs actions ; les petits groupes mixtes composés de blindés et d'infanterie constituent la meilleure solution. L'utilisation de formations plus vastes, comme une compagnie, devient rapidement problématique, surtout en l'absence de fantassins appuyant les blindés.
Les spécificités du combat de jungle contre un ennemi fanatisé impliquent non seulement une adaptation de la progression, mais aussi une refonte des engins vers une spécialisation accrue. En effet, les engagements entre chars sont pratiquement inexistants, et de ce fait les engins en reviennent au rôle pour lequel ils ont été conçus à l'origine : à savoir l'accompagnement et l'appui de l'infanterie. Pour ce faire, un armement dédié à l'attaque des bunkers est plus utile qu'un canon à haute vitesse initiale. ■

▲ Sherman progressant à l'abri d'un barrage d'artillerie. Le terrain est dégagé, mais le danger demeure important, du fait des mines.
US Nara

◥ Décembre 1943 : une colonne de Sherman M4A1 débarque à cap Gloucester, en Nouvelle-Bretagne. Plus que les soldats ennemis, les tankistes américains auront fort à faire avec le terrain, les températures élevées, un taux d'hydrométrie record et des nuées de moustiques porteurs de maladies !
US Nara

◢ Sherman engagé dans les derniers combats de Peleliu en novembre 1944. Pour se protéger des « casseurs de chars » japonais, les tankistes ont disposé des patins de chenilles sur le glacis de leur machine, ainsi que sur les flancs de tourelle.
US Nara

▼ Le tandem char-infanterie en action. Nous sommes sur Bougainville, l'une des îles les plus étendues de l'archipel des Salomon (Papouasie-Nouvelle-Guinée). D'effroyables combats s'y dérouleront de mars 1942 jusqu'en novembre 1943.
US Nara

10-3

Chroniques Africaines

Par **Xavier Tracol**

JUIN-JUILLET 1941

La guerre en Afrique du Nord change de visage avec l'arrivée de l'*Afrika-Korps* en février 1941. 70 ans après, nous revenons sur ce théâtre d'opérations pour détailler chaque bimestre d'une guerre décidément pas comme les autres.

Début juin, les forces italo-allemandes encerclent toujours la forteresse de Tobrouk et sont positionnées sur la frontière égyptienne. Ne pouvant espérer de renforts alors que toute la *Wehrmacht* s'apprête à envahir l'URSS, Rommel doit se tenir sur la défensive. Comme il lui est impossible de créer une ligne continue de défense en plein désert, il fait disposer ses unités, en particulier sa *15. Panzer-Division*, autour de 4 *Stützpunkte*, des points d'appui fortifiés : la passe d'Halfaya est ainsi tenue par le 104e régiment d'infanterie motorisé (500 hommes), un bataillon de fantassins italiens et une batterie de *Flak* légère (400 hommes). L'artillerie est particulièrement présente : 8 pièces de 88 mm et 8 canons italiens de 100/17. En allant vers le sud, on trouve encore la base de Qalala (un groupe d'infanterie italo-allemand et une batterie d'artillerie) puis les points N° 208 et N° 206. Derrière cette première ligne, 3 points d'arrêt sont établis à Capuzzo, Musaid et sur les hauteurs de Sollum. Bardia est elle aussi bien défendue, et la 5e division légère en réserve doit pouvoir intervenir à tout moment.

Côté britannique, depuis avril, la priorité est de secourir Tobrouk, et ce n'est pas l'échec de l'opération « Brevity » qui change fondamentalement la donne : le rapport négatif de Paulus sur l'*Afrika-Korps* a été intercepté par *Ultra* et Churchill pousse à la reprise de l'offensive contre des forces qu'il sous-estime grandement. Wavell renforce sa principale ligne de front avec les véhicules reçus en mai. L'arrivée à Alexandrie du convoi « Tiger » a en effet permis de rééquiper la *7th Armoured Division*, une unité au repos en Égypte depuis février : 43 avions de chasse Hawker Hurricane et 238 chars (21 tanks légers Mk VIC, 82 *Cruiser* dont 50 *Crusader*, et 135 Matilda II) sont ainsi débarqués.

▲ Les combats à la frontière égypto-libyenne ont lieu sur un vaste plateau désertique, ce qui ne facilite pas l'emploi de blindés légers tels que ce *Panzer II*. Trop faiblement protégé, il ne convient pas aux assauts sur les positions britanniques… Avec une toile de tente, l'équipage se protège tant bien que mal d'un autre ennemi implacable : le soleil. - AMC E009178

Déterrer la hache de guerre

Pour Wavell, la situation est délicate. La perte de la Crète permet à l'Axe de multiplier ses raids aériens en Méditerranée contre les navires du « Tobruk Ferry Service », ce qui s'ajoute aux bombardements quotidiens

dont sont victimes les 23 000 hommes de la garnison : une suspension temporaire de tout mouvement naval (sauf pour les destroyers) est décidée. Il faut donc attaquer le plus rapidement possible avant de perdre l'initiative au sol. L'objectif est de mettre la main sur la zone allant de Sollum à Derna, pour desserrer l'étreinte autour de Tobrouk et réinstaller des bases de la *RAF* le long du littoral. La présence d'avions britanniques gênera alors considérablement le ravitaillement de Rommel.

Or, sur ordre de Churchill, les Britanniques lancent le 8 juin une opération militaire pour contrôler la Syrie et le Liban, alors sous l'autorité de Vichy (opération « Exporter »). Cela divertit quelque 29 000 hommes d'Afrique du Nord au moment où ils y seraient bien utiles ! Wavell dispose pourtant début juin d'une force d'attaque encore jamais égalée en Égypte avec la 11e brigade d'infanterie indienne, la 7e division blindée (plus exactement 2 de ses 3 brigades : la 4e brigade mécanisée et la 7e brigade blindée, ainsi que le groupe de soutien divisionnaire) et la 22e brigade de la Garde. Le plan en trois parties du *XIII Corps* est le suivant : percer en force en direction de Capuzzo et Sidi Aziz, à l'ouest du plateau libyen qui surplombe l'Égypte ; de là, sécuriser la zone autour de Tobrouk puis capturer Derna et Mekili pour s'assurer une ouverture favorable en Cyrénaïque. Wavell répartit ses forces en 3 colonnes indépendantes : la *Coast Force* (des troupes indiennes et écossaises avec 19 Matilda II du *4th RTR (Royal Tank Regiment)* doit s'emparer de Sollum et d'Halfaya, tandis que l'*Escarpment Force* (la *22nd Guards Brigade* et les Maltida II de la *4th Armoured Brigade*) doit contourner la falaise et nettoyer le point d'appui N° 206 puis pousser jusqu'à Capuzzo. Enfin, plus au sud, le *7th Armoured Brigade Group* (équipé des *Cruiser* et *Crusader* des *2nd* et *6th RTR*) a pour mission de déborder les forces ennemies, de s'en prendre à leurs dépôts et d'éliminer la réserve blindée allemande.

Sur le papier, la situation est favorable à Wavell, mais ce dernier reconnaît volontiers que ses blindés ne sont pas équivalents aux *Panzer* : « *Nos chars d'infanterie sont vraiment trop lents pour une bataille dans le désert et ils ont subi des dégâts considérables dus au feu des puissants canons antichars de l'ennemi. Nos* Cruiser *n'ont que peu d'avantage en puissance ou en vitesse sur les chars moyens allemands. Les pannes sont encore trop nombreuses.* » Comme le racontera le *Major General* Sir Michael O'Moore Creagh, commandant la *7th Armoured Division*, « *toute l'opération a été planifiée dans la plus grande urgence. Dans les faits, plusieurs de nos nouveaux chars ont ainsi dû régler leur canon sur la ligne de départ !* » L'appui aérien est aussi trop peu important ; la *RAF* choisit alors de concentrer ses moyens pour bombarder uniquement les colonnes motorisées de ravitaillement sur l'arrière de l'ennemi avant l'offensive, mais les résultats seront décevants.

suite p.40

Un ferry pour Tobrouk

Lors de l'encerclement de Tobrouk en avril, le général Wavell avait demandé à l'Australien Leslie Morshead de résister 8 semaines avec ses hommes ; il devra tenir 5 mois. Pendant cette période, le seul lien avec l'extérieur se fait par mer : la *Royal Navy* et la Marine australienne organisent en continu un système de ravitaillement bien rodé : le « Tobruk Ferry Service ». Ici, pas question de vastes convois de navires marchands, le cabotage interdisant un tel déploiement à proximité immédiate des unités navales italiennes et des patrouilles aériennes de la *Luftwaffe*. Ce sont donc des canonnières et des destroyers qui font les allers-retours pour approvisionner les 28 000 hommes encerclés.

Une mission typique voit une paire de destroyers quitter Alexandrie tôt le matin, après avoir été chargés à ras bord durant la nuit. Ils naviguent toute la journée et arrivent à Tobrouk vers minuit. Ils sont déchargés et reçoivent en échange des blessés à évacuer. Ils partent alors pour Marsa-Matrouth terminus de la ligne ferroviaire rejoignant la capitale égyptienne en passant par El-Alamein. Là, ils les débarquent et prennent à la place un autre chargement de munitions, nourriture ou équipement divers. Ils attendent à nouveau la nuit pour le convoyer à Tobrouk avant de regagner Alexandrie. Ces missions sont particulièrement dangereuses et 2 destroyers, 3 sloops et une vingtaine d'autres petites embarcations seront coulés par l'aviation ou la Marine ennemie entre avril et novembre 1941. Sombrant le 30 juin, le destroyer *HMAS Waterhen* est le premier bâtiment perdu par les Australiens pendant la guerre.

Hans Joachim Marseille

Juin 1941 n'est pas un « bon mois » pour l'as allemand. Tout commence pourtant plutôt bien, puisque le 1er juin il est promu *Unterleutnant*. Mais le 14, son Bf 109 E tropicalisé doit atterrir d'urgence suite à un ennui mécanique. Le 16, il est touché par la DCA de Tobrouk et doit rejoindre « à l'aveugle » et aux instruments son aérodrome. Le 17, enfin, il descend 2 Hurricane au-dessus d'Halfaya, ses 12e et 13e victoires. Il n'en abattra plus d'autres jusqu'à la fin août…

17 juillet Un pétrolier torpillé dans le port de Tripoli.

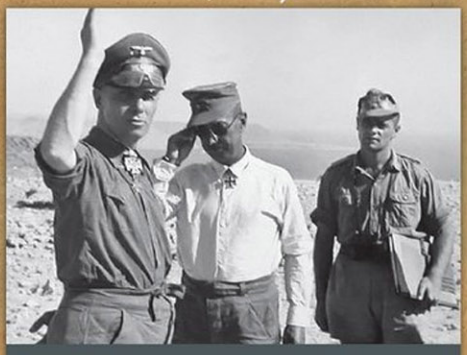
TRIPOLI

LIBYE

HMAS Waterhen

Cet ancien destroyer britannique de la classe *W* de 1918 est transféré à la *Royal Australian Navy* en 1933. À partir de 1939, il sert en Méditerranée, en particulier pour ravitailler Tobrouk. Le 29 juin 1941, lors d'une mission de ce genre, il est attaqué au large de Sollum par une vingtaine de Ju 87 allemands et italiens. Sévèrement touché, il est remorqué par le *HMS Defender*, mais chavire et coule le lendemain. C'est le premier navire perdu par la Marine australienne durant le conflit.

SYRTE

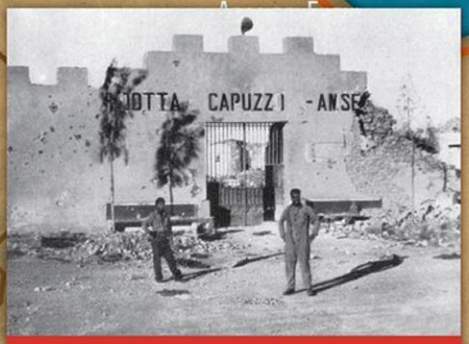


Wilhelm Georg Bach

Vétéran de la Première Guerre mondiale, Wilhelm Georg Bach est remobilisé en 1939 alors qu'il est devenu entre-temps pasteur luthérien. Il est envoyé en Afrique pour commander le 1er bataillon de l'*Infanterie-Regiment 14* (*5. leichte Division*) malgré l'avis négatif de Rommel. Il changera pourtant vite d'opinion après que l'*Hauptmann* capture la passe d'Halfaya fin avril puis résiste avec ses 4 000 hommes aux assauts de 20 000 Britanniques pendant 3 jours en juin. Le *Major* Bach sera décoré pour cela de la Croix de Chevalier de la Croix de Fer. Officier atypique, très proche de ses soldats, il est reconnaissable à ses tenues ridicules et ses éternelles lunettes.

Général Ettore Bastico

Vétéran de la Première Guerre mondiale, créateur de la 1re division de « Chemises noires » et gouverneur du Dodécanèse en 1940, le général Bastico remplace le 19 juillet 1941 Gariboldi comme commandant en chef des troupes de l'Axe en Afrique du Nord. Sur le papier, il est donc le supérieur de l'incontrôlable Erwin Rommel, avec qui les rapports seront très tendus. Ce dernier le surnommera d'ailleurs « Bombastico ».



Fort Capuzzo

Édifié pendant la colonisation italienne sur la frontière avec l'Égypte entre les localités de Musaid et Sollum, le fort Capuzzo passe aux mains britanniques en juin 1940, puis est repris par les « Chemises noires » en novembre. Wavell le recapture en décembre durant l'opération « Compas », mais le perd à nouveau le 12 avril 1941 face à Rommel. Entre les 15 et 16 mai, la position change plusieurs fois de locataires, mais finit par revenir aux troupes de l'Axe. Elles en sont chassées aux premières heures de « Battleaxe », un mois plus tard, par le *7th Royal Tank Regiment* qui résistera à toutes les contre-attaques de la *15. Panzer-Division*.

JUIN-JUILLET 1941

Marsa-Matrouth

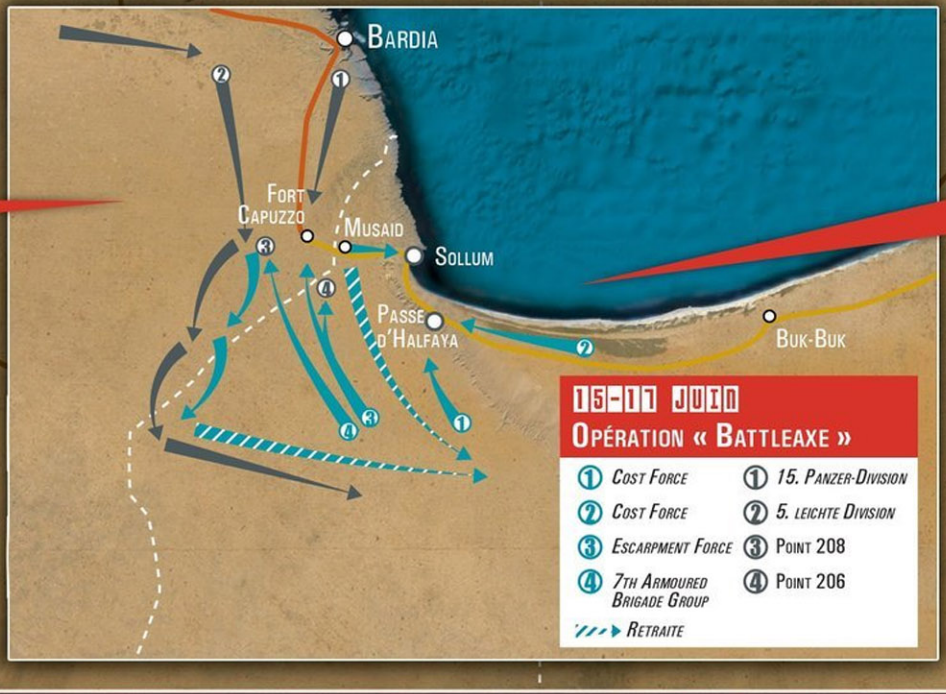
Port déjà connu durant l'Antiquité, il est fortifié par les Britanniques avant-guerre. Il devient un point clef de leur défense face à la brève invasion italienne de 1940, puis une base logistique pour les offensives « Compas », « Brevity » et « Battleaxe ». Situé à 240 km d'Alexandrie et à 220 km de Sollum, Marsa-Matrouth est en effet idéal pour concentrer troupes et approvisionnements, d'autant qu'il est relié à la capitale égyptienne par l'unique voie ferrée du pays passant par El-Alamein. De là part aussi par mer le ravitaillement pour Tobrouk.

02-21 JUIN En 5 missions, 3 sous-marins italiens transportent 268 tonnes de ravitaillement à Bardia.

24 JUIN Le cuirassé *Warspite* est endommagé lors d'un raid aérien sur Alexandrie.

29 JUILLET Le sous-marin *Thrasher* atteint Alexandrie avec 78 soldats qui étaient bloqués en Crète depuis la reddition de l'île.

Cyrène
Derna
Barca
Mechili
Tobrouk
Benghazi
Bardia
Sidi Barrani
Marsa-Matrouth
Alexandrie
Msus
Beda Fomm
Sollum
Aghedabia
El-Alamein
CYRÉNAÏQUE
Mersa el Brega
Jarabub
Dépression de Qattara
14 JUILLET Raid de Ju 88 sur Suez
LE CAIRE
Suez
ÉGYPTE
Fayoum
Jalo
Siwa



15-17 JUIN
Opération « Battleaxe »

① *Cost Force*	① *15. Panzer-Division*
② *Cost Force*	② *5. leichte Division*
③ *Escarpment Force*	③ Point 208
④ *7th Armoured Brigade Group*	④ Point 206
///▶ Retraite	

La passe d'Halfaya

Le plateau libyen s'arrête brutalement à la frontière égyptienne et forme en bordure de mer sur plusieurs kilomètres un escarpement de 200 m de haut, infranchissable sauf par deux routes sinueuses : l'une à Sollum, l'autre à Halfaya. Cette passe, véritable goulot d'étranglement mais aussi voie stratégique de communication, est capturée par Rommel le 27 avril, réoccupée quelques jours par les Britanniques lors de l'offensive « Brevity » puis reprise et fortifiée par le *DAK* qui en comprend enfin toute la valeur. Durant « Battleaxe », les occupants de la passe sont isolés mais résistent à quatre assauts jusqu'à leur dégagement le 17 juin.

▲ Les combats à la frontière égypto-libyenne ont lieu sur un vaste plateau désertique, ce qui ne facilite pas l'emploi de blindés légers tels que ce *Panzer II*. Trop faiblement protégé, il ne convient pas aux assauts sur les positions britanniques… Avec une toile de tente, l'équipage se protège tant bien que mal d'un autre ennemi implacable : le soleil.
AMC E009178

Le plan britannique se base sur l'hypothèse, que l'on croit confirmée mais qui est fausse, que les 2/3 des chars ennemis sont positionnés autour de Tobrouk. En fait, le service de renseignements de Rommel a intercepté des communications radio confirmant le lancement imminent de l'offensive. Il a donc mis ses troupes en état d'alerte, fait bombarder la ville encerclée pour empêcher une sortie de la garnison et a placé la 5e division légère près de Sollum. Malgré tout, Rommel doit composer avec un important handicap : « *Malheureusement, nos réserves de carburant étaient terriblement basses, et c'est avec une certaine anxiété que nous envisagions l'attaque britannique à venir, car nous savions que nos mouvements seraient dictés par la jauge à essence plus que par les nécessités tactiques* » comme il le raconte *a posteriori* dans ses carnets. Il prévoit donc d'épuiser ses adversaires contre ses *Stützpunkte* avant de déclencher sa contre-attaque blindée.

Opération « Battleaxe »

À 6 heures, le 15 juin, le 2e bataillon des *Cameron Highlanders* et 13 Matilda attaquent la position d'Halfaya par le haut, tandis que la 11e brigade indienne passe à l'assaut par la bande côtière, appuyée par 6 Matilda du *4th RTR*. La manœuvre est mal coordonnée, les chars se présentant devant l'ennemi avant les fantassins. Pendant plus de trois heures, les combats font rage : les canons de « 88 » et les mines antichars immobilisent ou détruisent tous les tanks, laissant l'infanterie écossaise et indienne sans appui blindé. Prises sous d'intenses tirs ennemis, les troupes sont clouées sur place. Pire, suite à une contre-attaque allemande, les Écossais doivent se replier avec de lourdes pertes.
Au centre du dispositif, la journée a mieux commencé pour le *7th RTR*. À 9h30, les blindés britanniques attaquent en force : Capuzzo tombe rapidement, mais le point N° 206 résiste avec acharnement jusqu'à midi. Au même moment, sur la crête d'Hafid, le point N° 208 déclenche ses tirs de « 88 » à courte portée sur la 7e brigade blindée qui l'attaque frontalement à plusieurs reprises : les pertes en chars *Cruiser* sont terribles (41 de ses 90 tanks) et la position n'est pas emportée. En milieu de journée, les Britanniques ont engagé quasiment toutes leurs forces et en ont déjà perdu une part importante (74 % des moyens du *2nd RTR* par exemple). *A contrario*, les Allemands ont seulement une quinzaine de chars hors service, autant de canons détruits et une quarantaine de camions perdus. Rommel ordonne alors à sa *15. Panzer-Division* de contre-attaquer en direction de Capuzzo, tandis que les *Panzer* de la 5e division légère doivent faire de même autour du point N° 208. Lorsque la nuit tombe, les Britanniques tiennent toujours le fort italien, mais ont été repoussés d'Hafid jusqu'à Sidi Omar. Le lendemain, les combats reprennent de plus belle et, dans l'après-midi, la *5. leichte Division* perce au nord-est de Sidi-Omar pour contourner le flanc gauche britannique. Les positions allemandes de Sollum et d'Halfaya tiennent toujours, mais la *15. Panzer-Division* butte encore devant Capuzzo. À midi, Rommel suspend l'assaut sur le fort et demande à ce que la division blindée aille appuyer la *5. leichte Division* plus à l'ouest. L'artillerie britannique empêche cependant toute jonction des

▼ Le cimetière des éléphants ! L'opération « Battleaxe » confirme la nette supériorité tactique du *DAK* et la fin du règne de la « Queen of the battlefield », le char d'infanterie Matilda II. Dans l'éternelle lutte entre l'arme et la cuirasse, le canon de « 88 » a remporté une manche décisive…
Archives Caraktère

unités allemandes, alors que le *Panzer-Regiment 5* est en train de remonter dans le dos des forces ennemies. L'oasis de Sidi-Suleiman est atteinte le lendemain 17 juin à 6 heures, tandis que Wavell ordonne un repli général devant les fortes pertes des jours précédents : Musaid et Capuzzo repassent aux mains du *DAK* qui arrive en fin de journée à desserrer l'étau autour de la passe d'Halfaya. La bataille est gagnée. Rommel peut féliciter ses hommes, car la victoire est nette et les pertes faibles : les *Panzer-Regimenter 5* et *8* (les fers de lance du *DAK*) n'ont perdu que 12 chars, dont certains sont récupérables. Par contre, les Anglo-saxons sont amers : 37 des 90 *Cruiser* et 64 des 100 Matilda engagés sont détruits ! Si les pertes en effectifs tournent autour d'un millier d'hommes pour les deux camps, la *Luftwaffe* déplore le manque de 12 appareils, la *RAF* le triple. Wavell fait profil bas en s'adressant à Churchill : « *Je suis désolé pour l'échec de* Battleaxe *et la perte de tant de* [chars], *surtout depuis que j'ai appris* […] *que vous en manquiez beaucoup en Angleterre.* […] *J'aurais dû vous prévenir que la* 7th AD *avait besoin de plus d'entraînement avant la bataille. Je pense que j'aurai dû reporter* Exporter […], *j'ai été poussé par le besoin apparent d'une action immédiate.* »

Reprises en main

L'échec de l'opération « Battleaxe » est durement ressenti par la garnison de Tobrouk, qui voit son siège continuer et donc le moment de sa relève encore repoussé. Entre juin et juillet, la garnison passe de 28 000 à 22 000 hommes ; 6 000 tués, blessés et autres « bouches inutiles » quittent en effet la forteresse. C'est l'époque la plus difficile pour les assiégés, dont le moral chute : les stocks d'obus et d'essence sont au plus bas, les bombardements ennemis de plus en plus fréquents et les navires en approche très souvent attaqués. La défaite a aussi fait fondre drastiquement les réserves britanniques : si Rommel décide d'attaquer l'Égypte, Wavell ne pourra pas s'y opposer !

Face à l'état des pertes et à ce revirement de situation, des têtes doivent tomber : Churchill exige que Wavell échange son poste avec le général Auchinleck, commandant en chef de l'armée britannique en Inde. Le lieutenant général Beresford-Peirse, chef du *XIII Corps*, est muté en Afrique-Orientale, une zone venant d'être pacifiée, et remplacé par un officier qui y a justement fait ses preuves, le *Lieutenant-General* Godwin-Austen.

De son côté, Rommel doit se rendre à l'évidence : ses moyens logistiques et l'état de ses troupes ne lui permettent pas d'envahir l'Égypte. Une nouvelle pause s'impose donc, pendant laquelle il va de nouveau purger le *DAK* des éléments qui ont critiqué ses choix stratégiques, les chefs des *Panzer-Regiment 5*, *5. leichte Division* ou *Panzerjäger-Abteilung 33* sont ainsi remplacés. Le seul qui s'avère indéboulonnable est le général Fröhlich, chef du *Fliegerführer* « Afrika », avec lequel Rommel ne s'entend pas. En juillet, le *DAK* est renforcé par de nouvelles troupes italiennes, les divisions *Trento*, *Bologna*, *Savona*, *Trieste*, et *Pavia* et voit son organisation interne chamboulée : ses deux grandes unités deviennent des divisions blindées homogènes (la *5. leichte Division* devenant la *21. Panzer-Division*). Toutes les unités de l'Axe sont rassemblées le 31 juillet au sein d'une *Panzergruppe* « Afrika », la composante allemande (le *DAK*) devenant pour l'occasion le *Panzer-Korps* « Afrika », nom qu'il ne gardera que 15 jours…

La victoire de Rommel fait grande impression en Allemagne et Hitler octroie à son protégé, le 1er juillet, le grade de *General der Panzertruppen*, faute de pouvoir lui accorder un grade supérieur : l'*OKH* a refusé qu'il devienne directement *Generaloberst*… Qu'importe, puisque c'est en juin 1941 quelque part entre Sollum et Tobrouk, que Rommel est définitivement devenu le légendaire « Renard du Désert », adulé par ses hommes et craint par ses ennemis. ■

▲ Ce Crusader II a conservé sa mitrailleuse sous tourelle indépendante, chose qui sera progressivement supprimée lors de la production. Inspecté par des hommes du *DAK*, l'engin semble avoir été abandonné par les Britanniques à cause d'une panne mécanique : un câble de remorquage est visible au premier plan. Archives Caraktère

Lorsque le général Wavell lance l'opération « Battleaxe », il dispose de 190 chars, dont une centaine d'exemplaires du char d'infanterie Matilda II, surnommé « Queen of the battlefield » en raison de son blindage imperméable aux projectiles de *3,7cm* allemands. Le reste se compose de *Cruiser Tanks,* dont 50 sont de « modernes » *Crusader I*. Tous sont armés du canon de *2-Pdr* (40 mm) susceptible de transpercer 38 mm d'acier à 500 m. Pour sa part, Rommel aligne 178 blindés, dont 95 sont des *Panzer III* et *IV*, seuls capables d'affronter les machines anglaises ; et encore, leurs canons de *5cm* et *7,5cm* ont toutes les difficultés à percer la cuirasse épaisse de 78 mm des Matilda II. Pourtant, la partie n'est pas jouée, car les Allemands ont un joker : des canons de *8,8cm Flak*. Dans un premier temps, la

Matilda II et *Crusader I* : des chars inadaptés

vélocité des *Cruiser* et « l'invulnérabilité » des Matilda permettent une progression satisfaisante. Hélas, les chars d'infanterie, trop peu mobiles, succombent sous les coups de « 88 ». Par ailleurs, les *Cruiser Tanks* ne sont pas plus rapides que les *Panzer*, ces derniers se montrant en outre bien plus adaptés au climat désertique par leur fiabilité. Il est vrai que le *Crusader I* est perclus de tares. Ainsi, le refroidissement du moteur est désastreux et la pompe à eau ne bénéficie que d'une durée de vie limitée, tout comme les fragiles chenilles. Montés sur les garde-boue arrière, les filtres à air aspirent sable et poussières, réduisant encore l'endurance mécanique ; de ce fait, il affiche un taux de disponibilité désastreux. Pour finir, les tactiques britanniques font primer l'engagement par « paquets » de chars, ce qui va faciliter leur encadrement et leur destruction par les tireurs adverses.

Le relief plat et désertique du champ de bataille favorise clairement la défense italo-allemande durant les offensives britanniques de l'été 1941. Alors que les silhouettes des Matilda II et leurs fanions se détachent sur l'horizon, les canons antichars de *8,8cm* sont beaucoup plus discrets : pour atténuer la hauteur des pièces, les Allemands les enterrent pour ne laisser dépasser que la bouche à feu, ou les camouflent derrière des remparts de sacs de sable. Les assauts britanniques iront se briser contre de telles défenses, chaque « 88 » détruisant parfois des dizaines de tanks !
Archives Caraktère

Retrouvez les images vidéo des combats autour de Tobrouk, Bardia et Sollum dans les films d'actualité britanniques de l'époque sur notre site Internet : www.batailles-blindes.com

La fin de règne du Matilda II

PANZER-BRIGADEN CONTRE COMBAT COMMANDS

DEUX DOCTRINES À L'ÉPREUVE DU FEU

LORRAINE, SEPTEMBRE 1944

Le 25 juillet 1944, après cinquante jours de combats éprouvants dans le bocage normand, l'opération « Cobra » permet enfin aux forces américaines de rompre le front allemand et de déboucher en terrain ouvert. Engagée dans la brèche créée par la *1st US Army*, la *3rd US Army* du *Lieutenant General* George S. Patton Jr. s'y engouffre et enveloppe par le sud les forces des *7. Armee* et *5. Panzer-Armee* dans la poche de Falaise. Simultanément, Patton envoie ses forces en exploitation sur les arrières adverses, en Bretagne d'abord, où Brest est encerclé par la *6th Armored Division*, puis vers l'est dès la poche de Falaise refermée.

Par **Benoist Bihan**, chercheur à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (Irsem)

Lorsque le 19 août, la Seine est atteinte par la *79th Infantry Division*, puis franchie – et alors que la 2e division blindée (2e DB) de Leclerc libère Paris –, le dernier obstacle d'importance avant le Rhin est dépassé. La fin du mois d'août se passe, pour les hommes de Patton, à poursuivre une *Wehrmacht* en pleine déroute et dont la retraite ne semble jamais devoir s'interrompre. Au début du mois de septembre, néanmoins, l'avance alliée va ralentir brutalement, en raison de difficultés logistiques croissantes dues à l'éloignement des plages de Normandie d'où provient toujours la majeure partie du ravitaillement allié. Tandis qu'au nord, les Britanniques stabilisent leur front le long du canal Meuse-Escaut, l'avance de Patton s'arrête une fois atteinte la rive occidentale de la Moselle, devant les villes de Metz et Nancy. Ce alors qu'Eisenhower, abandonnant temporairement sa stratégie dite du front large, consistant à faire avancer simultanément l'ensemble de ses forces sur toute la largeur du front allié afin d'exercer une pression égale sur l'ensemble du front allemand, décide d'accorder à Montgomery la priorité en matière de ravitaillement, pour que celui-ci puisse lancer l'opération « Market-Garden », mais surtout conquérir le port d'Anvers puis en nettoyer l'estuaire de ses défenseurs. L'axe d'effort de la *3rd US Army* devient secondaire, tandis que la géographie fait de l'itinéraire Nancy-Sarre la voie la plus directe vers l'Allemagne, la plaine lorraine se prêtant bien mieux à une offensive mécanisée que les polders en partie inondés des Pays-Bas.

▲ Le « patron » légendaire de la *3rd US Army*, le général George S. Patton, que seuls ses tout aussi célèbres pistolets à crosse de nacre suffiraient à identifier, à bord de son véhicule de commandement lors de la campagne de Lorraine.
US Nara

Patton, cependant, n'est pas homme à se laisser arrêter par ces difficultés logistiques ; récupérant le maximum de carburant et de munitions, y compris en détournant des convois de ravitaillement destinés à la *1st US Army* opérant sur son aile gauche, il entend poursuivre son avance et se prépare à franchir la Moselle, n'escomptant de l'ennemi (que ses renseignements et son analyse personnelle de la situation jugent en pleine débâcle) qu'une résistance limitée.

Ses estimations, toutefois, sont très optimistes. Loin d'être en déroute, les forces allemandes cessent, à l'approche des frontières du *Reich* – qui en 1944 englobent le Nord de la Lorraine –, de retraiter et se reconstituent en profitant de renforts venus des fronts Est et italien, et surtout de la pause forcée que le manque de carburant impose à l'avance alliée. Ce « miracle à l'Ouest » va permettre aux Allemands d'achever d'exfiltrer du sud de la France les *1.* et *19. Armeen* menacées jusque-là de voir leur repli coupé par l'avance combinée de Patton et des forces débarquées en Provence (qui forment avec la *3rd US Army* les deux bras d'une tenaille destinée à les encercler), de recréer sur la Moselle un front plus solide, et inciter Hitler à lancer une contre-attaque destinée à reprendre l'initiative à l'Ouest.

Pour cela, l'état-major de la *5. Panzer-Armee*, reconstitué, est chargé d'assembler en Lorraine des éléments blindés aptes à repousser ce que les Allemands perçoivent comme l'offensive la plus dangereuse des Alliés : celle de la *3rd US Army*. En attendant, des renforts venus d'Italie, en particulier les *3.* et *15. Panzer-Grenadier-Divisionen*, deux unités expérimentées mais diminuées par plusieurs mois de combats continus, vont s'efforcer de freiner le général californien. Aussi, alors qu'il pense n'avoir face à lui que des troupes défaites, Patton va piétiner du 5 au 11 septembre avant d'enfin franchir la Moselle, rencontrant une résistance déterminée, pour encercler puis investir Nancy.

▲ Un Sherman de la *6th US Armored Division*, embourbé dans un fossé lorrain, est sorti de ce mauvais pas par un de ses semblables, baptisé « Voodoo » par son équipage. US Nara

Toutefois pour la *3rd US Army* et son chef, le temps de la poursuite est bel et bien terminé. Celle-ci va, dans un contexte relativement fluide, se transformer dans les plaines à l'est de l'ancienne capitale des ducs de Lorraine en un vaste engagement de rencontre, une première depuis le débarquement en Normandie, et qui restera la seule occurrence de ce genre dans la campagne pour la libération de l'Europe occidentale. Placée sous les ordres du « Panzer Baron », le *General der Panzertruppen* Hasso von Manteuffel, ancien commandant de la division « Großdeutschland », la *5. Panzer-Armee* va se mesurer aux forces de Patton dans les plus importantes confrontations de blindés entre Américains et Allemands depuis les combats autour de la passe de Kasserine, en Tunisie, entre février et mars 1943.

Choc de deux forces mécanisées commandées par certains des meilleurs spécialistes des blindés de part et d'autre, la bataille de Lorraine au mois de septembre 1944 constitue surtout l'affrontement de deux doctrines. Dans un contexte où les armées des deux camps s'équilibrent relativement bien, ce sont en effet les méthodes de combat, bien davantage que tout autre facteur, qui vont déterminer le vainqueur. Doctrine interarmes américaine contre doctrine blindée allemande, la Lorraine est le moment où la supériorité tactique change de camp, la *Panzerwaffe* perdant l'avantage face à une *US Army* parvenue à maturité.

LA *3RD US ARMY* EN LORRAINE, OU LA MATURITÉ DE LA DOCTRINE INTERARMES AMÉRICAINE

Les forces de la *3rd US Army* qui s'approchent de la Lorraine, à la fin d'août 1944, symbolisent la maturation de la doctrine tactique de l'*US Army* depuis l'entrée en guerre des États-Unis. Qu'il s'agisse des divisions d'infanterie ou des divisions blindées, les forces de Patton sont des unités solides, dont l'organisation va leur permettre de faire face et de triompher des Allemands tant en défensive qu'en offensive.

Dans les deux cas, les divisions américaines font reposer leur mode de combat sur l'intégration étroite des différentes armes qu'elles engerbent, et la pratique permanente d'une action aéroterrestre intégrant étroitement – sauf lorsque la météo l'interdit, ce qui sera plusieurs fois le cas en Lorraine – moyens terrestres et appareils de l'*US Army Air Force*.

Les *Infantry Divisions*, qui constituent l'essentiel des unités de Patton, sont, contrairement à ce que leur nom peut laisser envisager, des unités entièrement motorisées, grâce à la mise à disposition d'un nombre considérable de véhicules automobiles, qu'il s'agisse de camions de différents tonnages ou de Jeep. Organisées selon un modèle ternaire classique (trois régiments à trois bataillons à trois compagnies d'infanterie et une d'appui), les divisions d'infanterie américaines bénéficient de deux atouts majeurs : une puissante artillerie divisionnaire (trois bataillons d'obusiers de 105 mm, soit 36 pièces, et un bataillon à 12 obusiers de 155 mm) et le renfort presque systématique d'au moins un, et souvent deux bataillons blindés, généralement l'un de chars (53 chars moyens M4 et 17 chars légers M5A1) et l'autre de *Tank Destroyers* (36 chasseurs de chars M10, M18 ou M36). En théorie unité d'infanterie, l'*Infantry Division* est de ce fait en règle générale mieux dotée en blindés que la plupart des *Panzer-Divisionen* allemandes.

En vue de l'engagement, les *Infantry Divisions* opèrent le plus souvent en trois *Regimental Combat Teams (RCT)*, unités interarmes agglomérant, autour d'un régiment d'infanterie, une batterie d'artillerie, au moins une compagnie de chars, une autre de *Tank Destroyers (TD)*, ou alternativement de canons antichars tractés, ainsi que des moyens d'appui du Génie. Semi-permanents, les *RCT* voient leur composition

▼ Une section de Sherman, flanquée par des fantassins déployés en tirailleurs, progresse prudemment à l'orée d'un bosquet lorrain. Les chars ont leur tourelle orientée vers ce couvert d'où pourrait surgir un danger potentiel... US Nara

▼ M18 Hellcat en action en Lorraine. Ce *Tank Destroyer* connaît alors son premier engagement d'ampleur et s'en tire avec brio ! À Arracourt, le 19 septembre, les M18 du *704th Tank Destroyer Battalion* (*4th Armored Division*) se taillent la part du lion dans l'attribution des victoires, en détruisant quinze Panther pour la perte de seulement trois des leurs !
US Nara

fonction des missions qui leur sont confiées, mais l'association sur une base régulière des mêmes unités crée entre celles-ci des liens solides, qui font des trois *Combat Teams* d'une *Infantry Division* des groupements interarmes efficaces et polyvalents, aptes à mener des missions tant offensives que défensives contre tous types d'adversaires. En Lorraine, les divisions d'infanterie de la *3rd US Army* sont chacune soutenues par un bataillon de chars, de même que par un bataillon de *Tank Destroyers* ; une partie de ces derniers, comme celui qui affrontera la *Panzer-Brigade 106* à Mairy le 8 septembre, sont équipés de pièces tractées de 90 mm ; toutefois, certaines divisions bénéficient d'un appui blindé encore plus conséquent. Ainsi, la *79th Infantry Division* (*XV Corps*) qui, en Lorraine au début de septembre, opère en flanc-garde Sud de la *3rd US Army* compte pas moins de deux bataillons de *TD* sur M10 et un bataillon de chars en soutien, soit un total théorique de 53 chars moyens, 17 légers et 72 chasseurs de chars… Une force bien supérieure à celle que peut mettre en œuvre n'importe laquelle des unités blindées allemandes présentes en Europe occidentale à la même époque !

Moins nombreuses, mais déterminantes en juillet-août dans la percée du front allemand en Normandie et la poursuite l'ayant suivie, les *Armored Divisions* sont des unités organisées selon un modèle où l'intégration interarmes est encore plus poussée que dans celles d'infanterie. Là où les *Regimental Combat Teams* fonctionnent en effet par agrégation autour d'une infanterie dominante de moyens interarmes supplémentaires, les *Combat Commands* (*A, B,* et *Reserve*) qui en sont l'équivalent dans les *Armored Divisions* sont des unités de circonstance, dont seul l'état-major est permanent, et qui se voient en théorie attribuer, en fonction de chaque mission, les moyens qui leur sont nécessaires.

Dans la pratique, les deux divisions blindées présentes en Lorraine au début de septembre 1944 – la *4th Armored Division* du *Major General* Wood et la 2e division blindée du général Leclerc (calquée sur le modèle américain) – sont organisées de manière similaire, en trois *Combat Commands* (appelés « groupements tactiques » à la 2e DB) équilibrés, chacun doté d'un bataillon de chars moyens (53 M4, 17 chars légers M5A1) et d'un bataillon d'infanterie mécanisée monté sur *Half-Tracks*, de même que d'un bataillon d'obusiers de 105 mm automoteurs M7 et divers appuis. Chaque division blindée, en outre, se voit généralement attribuer un bataillon de *Tank Destroyers* automoteurs ; en Lorraine, la *4th Armored Division* dispose ainsi d'un bataillon à 36 M18 Hellcat, tandis que la 2e DB comprend le régiment blindé des fusiliers-marins (RBFM) équipé du M10. Bien que pouvant être employées groupées, les divisions blindées américaines – conçues non pour le combat de chars *stricto sensu*, contrairement à leurs adversaires allemands de plus en plus façonnés par l'expérience du front de l'Est, mais pour la manœuvre mobile, et particulièrement l'exploitation et la poursuite – déploient généralement leurs *Combat Commands* de manière semi-autonome, l'attribution à ceux-ci des unités de la division tendant à devenir permanente. Cette organisation est par ailleurs déclinée au niveau inférieur, les bataillons échangeant des compagnies pour se constituer en *Task Forces* combinant jusqu'au plus petit échelon chars, fantassins, *Tank Destroyers* et moyens d'appui.

▲ Le char M4A2 Sherman « Lutzen », de la 2e compagnie du 501e régiment de chars de combat de la 2e DB, photographié dans un hameau lorrain. La division de Leclerc joue les premiers rôles lors de la bataille de Dompaire, le 13 septembre.
Archives Caraktère

Puissantes et équilibrées, les unités américaines bénéficient de trois atouts complémentaires pour mener le type de combat fluide qu'elles vont rencontrer en Lorraine. Le premier de ces atouts est la qualité des personnels, en particulier dans les deux divisions blindées – *4th Armored* et 2e DB – qui, avec la *6th Armored* qui rejoindra la Lorraine fin septembre, seront considérées après-guerre comme les trois meilleures unités blindées alliées par leurs anciens adversaires allemands. Aguerries par les batailles de l'été, après avoir profité d'un long entraînement aux États-Unis et en Grande-Bretagne (et, pour l'essentiel des chefs d'unités de la 2e DB, d'une expérience du combat remontant à 1942, voire 1940 pour certains), les divisions mécanisées de Patton n'ont cependant pas subi une attrition trop forte, et se trouvent donc au meilleur de leur forme.

Le deuxième atout est la qualité du renseignement allié. Combinant reconnaissances aériennes (par des appareils de l'*USAAF* ou avions de liaison légers à disposition des commandants de corps et d'armée), emploi de nombreuses patrouilles de cavalerie mécanisée issues des unités de reconnaissance divisionnaires mais surtout des *Cavalry Groups* (véritables brigades de cavalerie mécanisée légère à disposition de Patton), et renseignements fournis par une population française amicale, les Alliés bénéficient en 1944 d'un renseignement tactique (et, grâce à *ULTRA*, stratégique) de très bonne qualité, et incomparablement supérieur à celui de leurs adversaires, qui de plus négligeront sans cesse jusqu'au simple éclairage de leur progression.

Le dernier atout est logistique. Là où les *Panzer V* Panther allemands, pour redoutables qu'ils soient, ont une piètre fiabilité mécanique limitant leur autonomie à quelques centaines de kilomètres et multipliant les pertes sur panne, les M4 américains présents en Lorraine sont les mêmes engins que ceux qui ont débarqué en Normandie et mené l'opération « Cobra » et la poursuite l'ayant suivie. Cette fiabilité mécanique, quelques avantages techniques[1] et la quasi-absence de combats de chars entre la contre-offensive de Mortain, fin juillet, et le franchissement de la Moselle, vont donner aux unités américaines l'avantage de manœuvrer avec un nombre de blindés très proche de leur dotation théorique, à l'inverse de leurs adversaires allemands dont les *Panzer-Divisionen* sont épuisées et les nouvelles *Panzer-Brigaden* à la merci des mécaniques fragiles de leurs Panther. La qualité de la logistique américaine – les divisions de l'*US Army* disposent d'une logistique divisionnaire abondante, et d'une logistique d'armée considérable et remarquable d'organisation – va jouer sur le résultat des engagements de manière non négligeable, en créant les conditions de la supériorité matérielle.

Formations puissantes, durables grâce à une logistique performante et auxquelles la qualité de leurs personnels va conférer une grande souplesse d'emploi sur le terrain, les divisions de la *3rd US Army* que Patton va lancer sur les plaines lorraines sont l'outil d'une doctrine de combat mature, fondée sur deux socles qui vont s'avérer déterminants dans leur succès : la reconnaissance du caractère non linéaire de la tactique contemporaine, c'est-à-dire que l'ensemble des moyens engagés conjointement est plus grand que la simple somme de ses parties, limitant d'autant l'importance de la supériorité technologique des matériels, et l'importance de la logistique comme méta-fonction incluant non seulement le soutien mais aussi la conception de matériels fiables, durables et aisément remplacés, dans la capacité à assurer la supériorité des forces tout autant au niveau stratégique que tactique.

En comparaison, la doctrine de la *Wehrmacht* en 1944 souffre d'une vision dépassée du combat moderne et des conséquences de la posture défensive de l'Allemagne ; cohérente, elle n'est cependant plus en mesure de donner au *III. Reich* la victoire à laquelle Hitler veut encore croire.

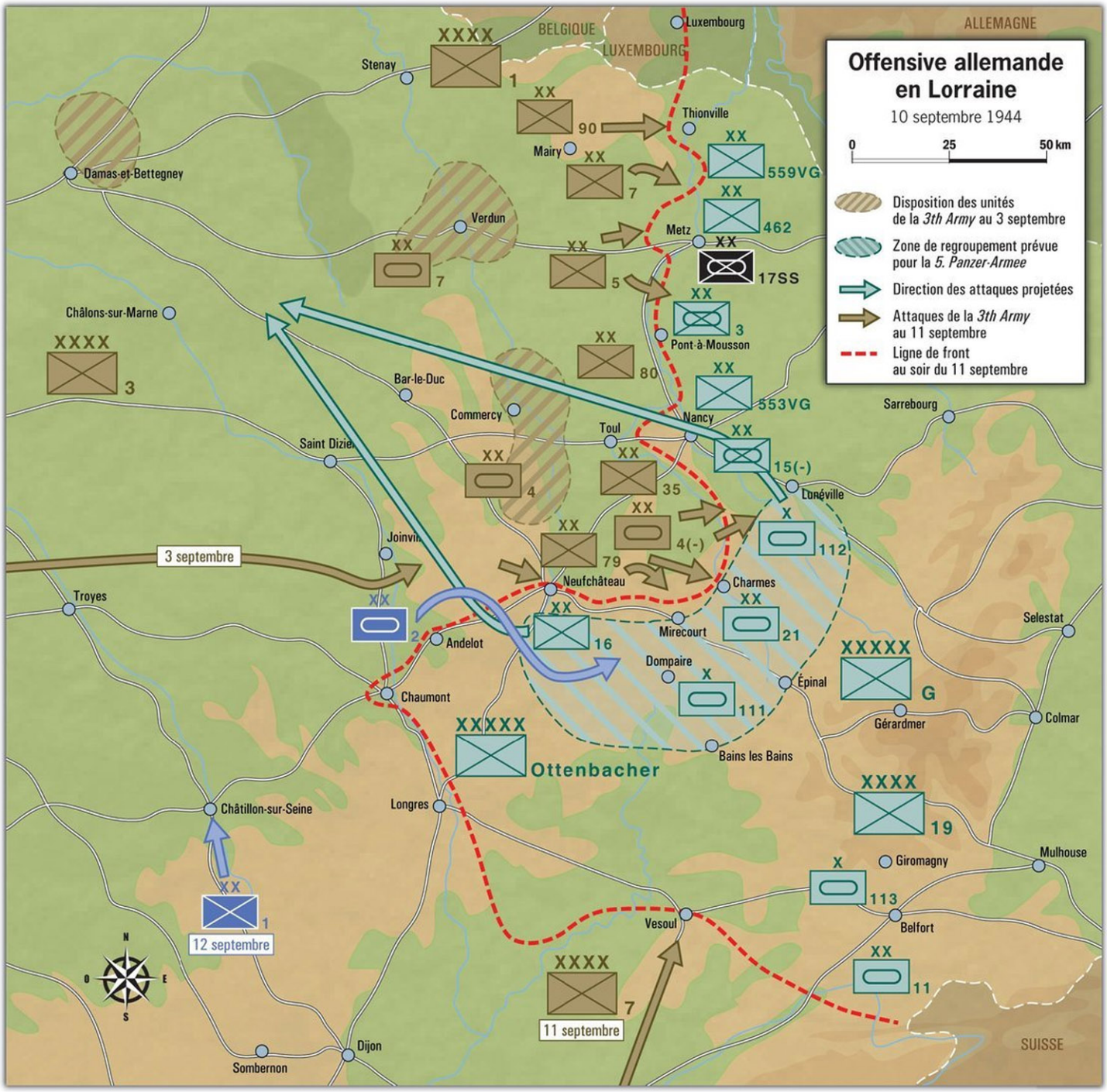
▲ L'atelier de la *6th US Armored Division* s'est installé dans plusieurs hangars de l'aéroport de Nancy. Ici, un M4A1 Sherman en sort après avoir subi une réparation ou une révision. La logistique de l'*US Army* est une machine bien huilée en cet automne 1944. US Nara

1 Comme une tourelle à rotation électrique, donnant un avantage certain en combat rapproché.

▼ Une colonne américaine montée sur *Half-Tracks* fait une halte dans un village lorrain, en septembre 1944. Il s'agit en l'occurrence d'un *Cavalry Group* de la *3rd Army* de Patton. US Nara

LE TOURNANT DÉFENSIF DE LA DOCTRINE BLINDÉE ALLEMANDE

Lorsque a lieu le débarquement en Normandie, la doctrine de la *Panzerwaffe* a significativement évolué par rapport au début de la guerre. À partir de l'invasion de l'URSS en juin 1941, ce sont les spécificités du front de l'Est qui définissent les évolutions en matière d'organisation et d'équipement de l'Arme blindée allemande.



À partir de l'échec de l'offensive contre le saillant de Koursk (opération « Zitadelle », 4 juillet – 23 août 1943), l'Armée allemande passe définitivement sur la défensive stratégique. Dans ce contexte, les unités blindées changent de fonction. De fer de lance des offensives, les *Panzer-Divisionen* deviennent les « brigades de pompiers » du front, chargées d'enrayer les avancées soviétiques et de rétablir une défense solide et continue. Dans une Armée allemande en pleine « démodernisation », en particulier dans les divisions d'infanterie dont le parc automobile disparaît progressivement au profit d'un retour à la traction animale, la *Panzerwaffe* demeure la seule composante raisonnablement moderne de la *Heer*, capable par sa mobilité d'opposer mieux qu'une défense fixe – certes déterminée, mais sans souplesse, et aisément encerclée puis réduite – à des assauts soviétiques qui gagnent en puissance et surtout en sophistication dans les disciplines tactique et opérative.

Face à ces nouvelles exigences, et tandis que la possibilité d'un retour à l'offensive stratégique à l'Est devient chaque jour un peu plus chimérique, l'Arme blindée allemande entame un virage qui, tout en faisant des *Panzer-* et *Panzer-Grenadier-Divisionen* probablement les meilleures unités défensives de la Seconde Guerre mondiale, rend celles-ci définitivement inaptes à l'offensive au-delà du niveau local.

À partir de 1943, les *Panzer-Korps* et *Panzer-Armeen* deviennent des états-majors comme les autres, sans aptitude particulière aux opérations mobiles. Autrefois destinés à engerber plusieurs divisions mécanisées et à mener des actions en profondeur ou à servir de réserve générale, ils deviennent désormais de simples états-majors qui occupent une portion du front, sans d'ailleurs nécessairement disposer d'unités de *Panzer*. Ainsi, lors du déclenchement de l'opération « Bagration » en juin 1944, la *3. Panzer-Armee* comprend-elle trois corps d'infanterie (*VI.*, *IX.*, *LIII.*) et aucune unité mécanisée, tandis qu'au sein de la *4. Armee* voisine, le *XXXIX. Panzer-Korps* contrôle quatre divisions d'infanterie. En réalité, c'est maintenant au niveau du groupe d'armées que sont maintenues en « pool » les unités mécanisées, envoyées ensuite une par une pour masquer une percée adverse ou dégager une unité encerclée, ou parfois – mais de plus en plus rarement – utilisées en réserve générale de contre-attaque. Cette situation, à laquelle les forces allemandes sont contraintes par nécessité, exclut toutefois tout retour à l'offensive.

▶ Un jeune *Panzerschütze* pose devant le *Befehlspanzer IV* du *Kommandeur* de la *Panzer-Brigade 111*. Notez que le numéro tactique de l'engin, hâtivement peint à la main, est sans aucun rapport avec son affectation. En septembre 1944, la *Panzerwaffe* fait flèche de tout bois.
ECPA-D

2 Grand état-major soviétique.

3 En faisant le plus puissant bataillon de *Panzer-Grenadiere* de toute la guerre, la 5e compagnie étant dotée de *Sd.Kfz. 251/17* de *Flak*, armés d'un canon automatique de 20 mm, utile tant contre les avions qu'en appui direct de l'infanterie.

▶ Page de droite : Le *SA-Stabschef* Wilhelm Schepmann, chef des *SA* (*Sturm-Abteilungen*, plus connues sous leur surnom de « Chemises brunes »), prononce un discours devant les recrues de la *Panzer-Brigade 106* à l'occasion de sa formation. Le *Kommandeur* de la brigade, l'*Oberst* Franz Bäke, se tient en retrait, visible derrière le canon triple du *Sd.Kfz. 251/21* stationné au premier plan.
AMC # 1-134

En effet, ne disposant ni de la logistique de niveau supérieur, ni de la masse suffisante que garantissait l'emploi en corps, et armées sinon blindées, du moins mobiles, les unités blindées allemandes n'ont dans une manœuvre en avant qu'un rayon d'action de quelques dizaines de kilomètres.
En outre, les derniers matériels blindés entrant en service, et particulièrement les nouveaux chars Panther, sont certes redoutables de par leur armement, mais peu adaptés à des opérations offensives. Consommant d'importantes quantités de carburant et d'une fiabilité mécanique limitée (et se dégradant avec le temps, en raison des difficultés d'approvisionnement du *Reich*, contraignant à user de matériaux de substitution de moindre qualité, ainsi que de carburants de synthèse, à la source de problèmes de moteur), leur conception les rend idéalement appropriés à un emploi défensif dans les steppes de Russie. Ils sont, en revanche, bien moins à l'aise pour mener des opérations offensives, surtout en Europe centrale ou occidentale, où le terrain et le relief ne leur permettent pas de mettre partout à profit l'allonge supérieure de leur canon, et où les possibilités de les frapper de flanc – où leur blindage est bien plus faible – sont plus importantes.
Dans le même temps, les contraintes industrielles et les taux d'attrition en matériel et en hommes (en particulier dans les régiments de *Panzer-Grenadiere*) subis par les *Panzer-Divisionen* conduisent celles-ci à ne plus être que l'ombre d'elles-mêmes. Bien que de plus en plus modestes en matière d'équipement, particulièrement en termes de nombre de chars, les tableaux d'organisation et d'équipement, les *Gliederungen*, ne sont que rarement respectés sur le terrain.
La situation sur le front Est, où pour la première fois les Soviétiques sont en mesure de conduire de manière continue des opérations offensives entre l'été 1943 et le printemps 1944, épuise les unités mobiles allemandes chargées de ralentir l'avancée des armées que la *STAVKA*[2] lance à la reconquête des terres perdues en 1941-42, puis à la conquête de l'Europe orientale et centrale, et de couvrir la longue retraite des forces de l'*Ostheer*. Lorsqu'en avril 1944 la *Wehrmacht* parvient enfin à rétablir un front stable, bien que fragile, la *Panzerwaffe* est une force certes tactiquement encore redoutable, mais stratégiquement exténuée.

▶ Splendide vue d'un Panther *Ausf. G* d'une *Panzer-Brigade* montant en ligne sur le front de Lorraine, en septembre 1944. L'équipage semble confiant, mais c'est un véritable calvaire qui les attend ! La *Zimmerit* (revêtement antimines magnétiques) usée suggère qu'il ne s'agit pas là d'un char de première main...
ECPA-D

Sa reconstitution occupe une large part des efforts de l'état-major allemand pendant les premiers mois de 1944. Dès que possible, l'*OKW* (*Oberkommando der Wehrmacht*) retire du front Est et d'Italie les plus fatiguées de ses unités mécanisées, pour les reconstituer à l'Ouest, en France ou en Allemagne. L'enjeu pour Berlin est de pouvoir recréer une réserve générale apte à être engagée tant en contre-offensive que pour reprendre l'initiative stratégique sur au moins une partie du front Est. Dans le même temps, alors que le débarquement allié en Europe de l'Ouest est attendu pour 1944, il est nécessaire de disposer de suffisamment d'unités mobiles pour s'y opposer et le rejeter à la mer.

Patiemment, la *Wehrmacht* parvient, dans les six premiers mois de 1944, à reconstituer un noyau de divisions mécanisées solide, aux côtés de divisions épuisées, souvent réduites à de simples *Kampfgruppen* de quelques centaines d'hommes et quelques dizaines de blindés. Réorganisées selon un nouveau tableau d'organisation (dit *Panzer-Division 1944*), ces unités comprennent, à l'Ouest, les *2.*, *9.*, *11.*, *21.*, *116. Panzer-Divisionen* et la *130. Panzer-Lehr-Division* pour la *Heer*, les *1.*, *2.*, *9.*, *10.*, *12. SS-Panzer-Divisionen* pour la *Waffen-SS*. S'y ajoutent, à l'Est, les *1.*, *4.* et *5. Panzer-Divisionen*, la *Panzer-Grenadier-Division* « Großdeutschland », la *Fallschirm-Panzer-Division* « Hermann Göring » de la *Luftwaffe*, et les *3.* et *5. SS-Panzer-Divisionen*.

L'ÉPUISEMENT DE LA PANZERWAFFE ET LA NAISSANCE DES PANZER-BRIGADEN

Cette réserve, non négligeable, va pourtant se trouver consommée dans les combats de l'été 1944. À l'Est, l'opération « Bagration », déclenchée le 22 juin 1944 par les Soviétiques pour l'anniversaire de « Barbarossa », pulvérise l'*Heeresgruppe* « Mitte » (groupe d'armées « Centre ») en Biélorussie ; dans la tourmente, l'ensemble des réserves blindées allemandes à l'Est va disparaître, comme la *5. Panzer-Division* autour de Minsk, ou être fixé, à l'instar des *3.* et *5. SS-Panzer-Divisionen* et de l'« Hermann Göring » employées à colmater le front devant Varsovie ou encore de la « Großdeutschland » envoyée, après la Roumanie, en Prusse-Orientale.

À l'Ouest, après l'opération « Cobra », ce sont l'ensemble des unités blindées engagées (dix *Panzer-Divisionen* de l'armée de Terre et de la *Waffen-SS* et la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen ») qui vont disparaître, au terme d'un remarquable combat défensif auquel leur organisation se prête : si leurs personnels sont péniblement sauvés, leur matériel est presque entièrement perdu, en particulier du fait de l'action des forces aériennes tactiques alliées, contraignant le commandement allemand à les envoyer, à nouveau, pour reconstitution à l'arrière. À l'Ouest comme à l'Est, l'Allemagne se trouve à la fin du mois de juillet 1944 entièrement dépourvue de réserves blindées, et de ce fait inapte à réagir aux offensives alliées qui se rapprochent désormais de ses frontières occidentales et orientales.

Devant l'effondrement brutal du centre du front Est, Hitler suggère le 2 juillet, plutôt que d'attendre la reconstitution des unités détruites ou épuisées, de mettre en place des *Kampfgruppen* plus petites. Ces unités, qu'il fait baptiser *Panzer-Brigaden*, doivent pouvoir être « *rapidement mises en œuvre afin de surprendre et détruire les attaques des pointes blindées de l'adversaire* ». Mises en action comme réserve de corps d'armée ou bien d'armée, ces unités doivent permettre, dans l'esprit du *Führer* et de l'*OKW*, de stabiliser le front tout en gagnant du temps pour reconstituer une réserve générale d'unités mécanisées.

Sur les douze brigades mises en place, dix (*Panzer-Brigaden 101* à *110*) peuvent être qualifiées de « légères ». Elles sont dotées d'une Panther-*Abteilung* à 36 *Panzer V* (3 à l'état-major, et 3 compagnies de 11 chars chacune) et 11 *Panzer IV/70 (V)*, et d'un bataillon de *Panzer-Grenadiere*, disposant lui de quatre (*Panzer-Brigaden 101* à *104*) ou cinq (*105-110*) compagnies sur *Sd.Kfz. 251* et très abondamment doté en armes automatiques et collectives[3], ainsi que d'une compagnie de pionniers, également sur *Sd.Kfz. 251*. De ces brigades, seule la *Panzer-Brigade 106* sera envoyée en Lorraine.

Trois autres brigades (numérotées *111-113*) seront quant à elles organisées sur un modèle « lourd » et dotées de deux *Panzer-Abteilungen*, l'une à 45 *Panzer IV* et l'autre à 45 Panther, de même que d'un *Panzer-Grenadier-Regiment*, en sus d'une compagnie de génie, d'une autre de reconnaissance et d'une troisième de *Flak*.

Les *Panzer-Brigaden* sont, si l'on considère la mission purement défensive qui est la leur, des organisations cohérentes. Certes, elles ne disposent ni d'artillerie, ni d'une logistique propre, hormis les trains de combat de chaque bataillon. Mais ces unités sont prévues pour être mises à la disposition d'un état-major de corps d'armée ou d'armée, celui-ci ne les utilisant alors que pour des coups d'arrêt limités dans le temps et prenant à son compte à la fois leur appui feu et leur soutien logistique. En outre, censées être engagées à l'Est, elles mettent l'accent sur la lutte antichar à longue portée, contre un adversaire supposé avancer en exploitation d'une percée (et donc ayant distancé pour partie ses propres appuis), et dont l'intégration interarmes est encore perfectible aux petits échelons, bien qu'ayant considérablement progressé.

▲ Une colonne blindée allemande fait une pause au cours de son avance vers le front lorrain. ici, un *Flakpanzer IV* Wirbelwind abondamment camouflé par des branchages pour échapper aux vues des pilotes de *Jabos*, dont l'intervention est toujours à craindre, au moindre rayon de soleil...
ECPA-D

▼ Les cinglants revers des mois précédents n'ont pas entamé le moral de ces jeunes *Panzer-Grenadiere* appartenant à une *Panzer-Brigade*.
ECPA-D

Employées dans les missions pour lesquelles elles avaient été envisagées, contre l'adversaire qu'elles étaient censées combattre, les *Panzer-Brigaden* auraient certainement fait mieux que bonne figure. Mais cantonnées en Lorraine dans un rôle offensif pour lequel elles ne sont pas conçues, contre une armée maîtrisant désormais mieux que la *Wehrmacht* le combat interarmes, leurs défauts vont apparaître de manière criante. Ceux-ci peuvent être résumés au nombre de deux, qui illustrent à la fois l'obsolescence de la doctrine allemande et l'épuisement de la *Panzerwaffe*.

Le premier défaut est l'absence d'appui et d'une logistique organiques, mais aussi d'une dotation matérielle adaptée aux opérations offensives. Cohérent avec un emploi défensif, le « plugging » des *Panzer-Brigaden* dans un état-major de corps ne fait cependant pas d'elles des unités opérationnellement durables, et donc aptes aux actions prolongées, tout en les privant de moyens indispensables à la conduite d'actions offensives, en particulier d'éléments de reconnaissance adaptés et suffisants. Elles sont en outre dotées de Panther certes techniquement remarquables mais fragiles, et dont la conception – particulièrement la répartition sur l'avant de l'essentiel du blindage et l'absence de tourelle électrique – prend en compte des scénarios d'engagement à longue distance, à l'affût, et non des combats rapprochés caractéristiques des opérations offensives. Conçues comme de purs

▶ Armé d'un fusil d'assaut *StG-44*, un *Oberfeldwebel* fait le point sur la carte avec son *Leutnant*, alors que passent, derrière eux, le reste de la compagnie de *Panzer-Grenadiere*, pour la plupart munis d'une *Panzerfaust*, arme antichar toujours aussi redoutable lorsqu'elle est utilisée en embuscade. ECPA-D

effecteurs tactiques, les *Panzer-Brigaden* sont à ce titre emblématiques de l'incapacité de la doctrine allemande à dépasser la seule tactique pour penser la guerre moderne non comme une succession de batailles, mais un *continuum* d'opérations constantes. Il en résultera, en Lorraine, une série de pulsations tactiques de la part d'unités individuellement puissantes mais qui, employées de manière disjointe, ne seront pas en mesure de faire peser sur leurs adversaires une menace durable. Ce dernier point, en outre, conduit à s'interroger sur la capacité des états-majors allemands à planifier des offensives de grande ampleur à ce stade de la guerre : redoutable dans la défensive, la *Wehrmacht* n'est plus, à l'automne 1944, apte à en mener au-delà du niveau local.

Le second défaut, qui témoigne du poids d'une attrition que l'Allemagne s'est refusé à prendre en compte avant 1943, est le manque d'expérience des personnels, spécifiquement des équipages de chars et plus particulièrement des Panther, dont les conducteurs n'ont reçu qu'une instruction lacunaire, ce qui multipliera les difficultés mécaniques et nuira à la coordination avec les canonniers – un facteur qui, en Lorraine, aura son importance dans les combats.

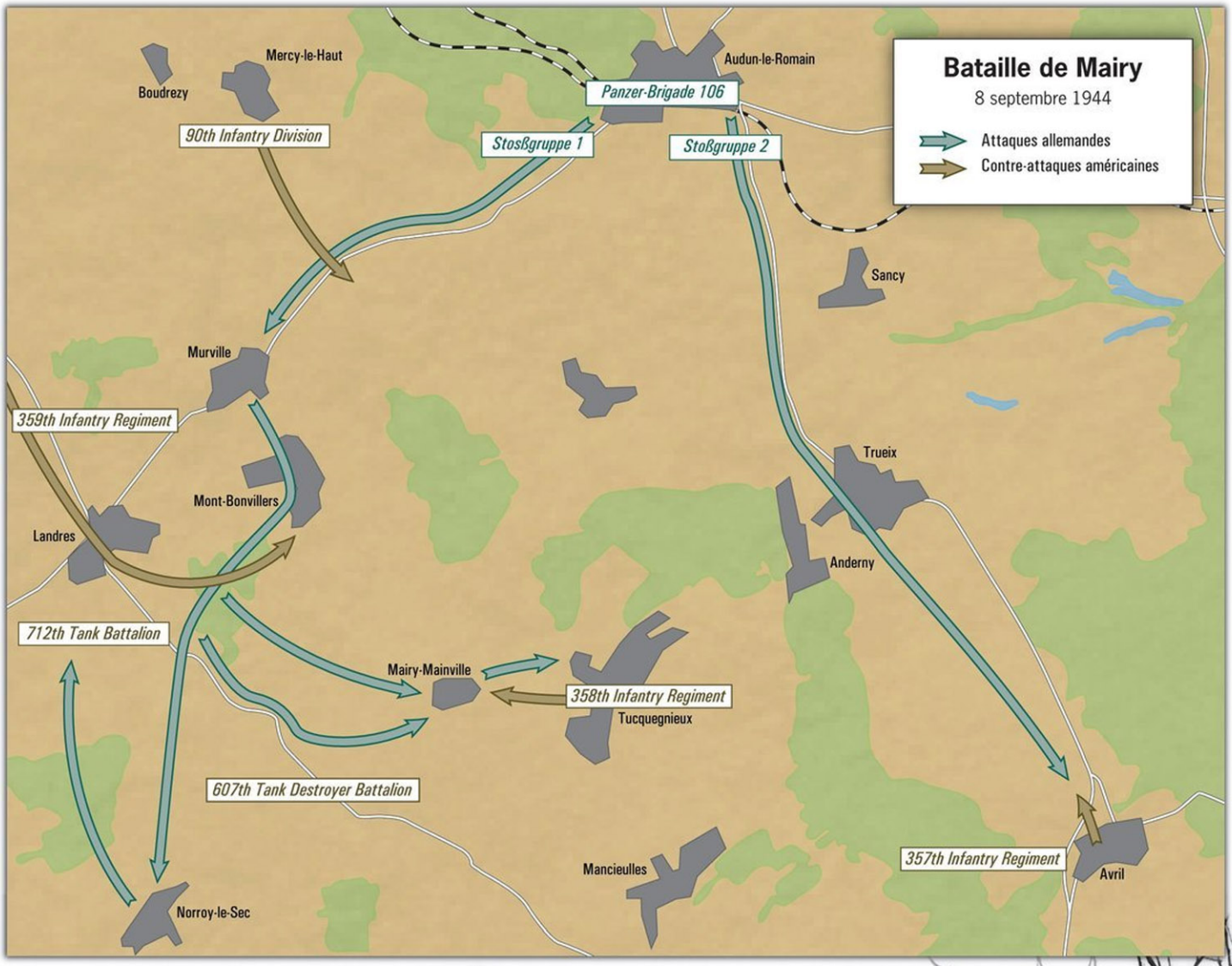
Aboutissement logique du tournant défensif de la *Panzerwaffe* à partir de 1943, les *Panzer-Brigaden*, loin d'être les unités mal pensées souvent décriées, sont néanmoins représentatives de l'évolution défensive de l'Armée allemande, et révélatrices des défauts de sa doctrine. Déployées en Lorraine à contre-emploi, elles vont à chaque fois s'incliner dans des engagements figurant pourtant parmi les plus équilibrés de la campagne en Europe du Nord-Ouest en 1944-45.

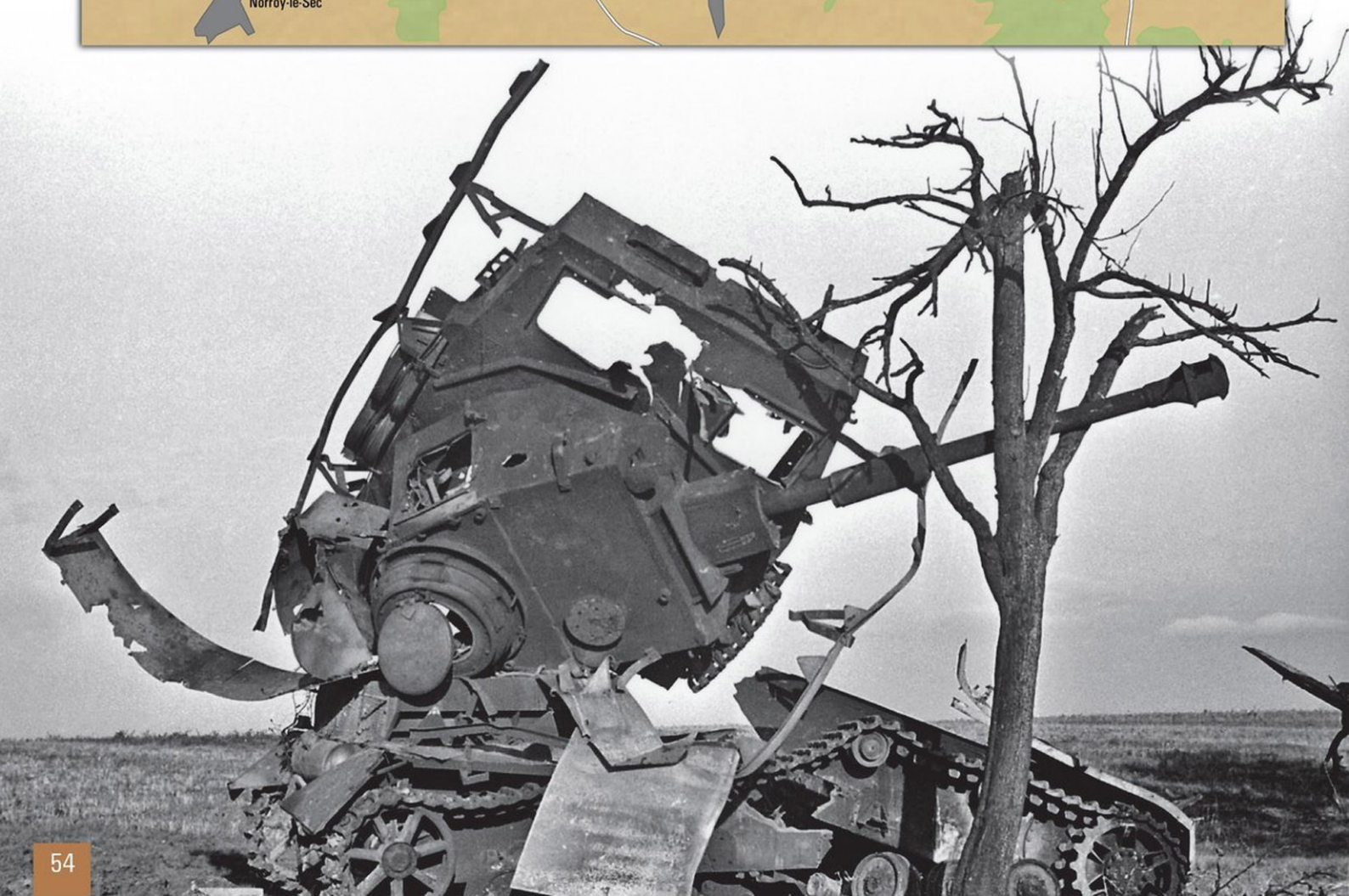
MAIRY, LA DESTRUCTION DE LA *PANZER-BRIGADE 106*

C'est autour du petit village de Mairy, le 8 septembre 1944, que se produit le premier choc indicateur du raidissement de la défense allemande à l'abord de la Lorraine. Assurant le flanc Nord de la *3rd US Army*, la *90th Infantry Division* du *Major General* McLain est chargée, le 7 septembre, de mener une reconnaissance en force au nord de Metz, sur l'axe Étain–Thionville, tout en assurant la flanc-garde du *XX Corps* du *Major General* Walker, tandis que le reste de l'armée, qui vient d'atteindre la Moselle, teste la défense allemande afin de trouver un lieu où franchir la rivière. Face à l'avance américaine, le *General der Panzertruppen* Otto von Knobelsdorff, commandant de la *1. Armee* qui tient la ligne de la Moselle, peut constater avec satisfaction la solidité de son front, mais ne veut pas se contenter de rester dans une attitude passive. Aussi demande-t-il, le 7 septembre, l'autorisation de disposer de la *Panzer-Brigade 106* nouvellement arrivée pour participer à la contre-offensive en préparation. Il veut lancer, depuis la rive occidentale de la Moselle, une contre-attaque destinée à prendre de flanc les forces américaines désormais échelonnées le long de la rivière. Le 7 au soir, Hitler confie le contrôle opérationnel de la *Panzer-Brigade 106* à la *1. Armee* pour quarante-huit heures.

Commandée par le célèbre *Oberst Dr.* Franz Bäke, ancien commandant du *schwere Panzer-Regiment «* Bäke » s'étant distingué dans le dégagement de la poche de Korsun–Tcherkassy en janvier et expert reconnu des blindés, la *Panzer-Brigade 106* est formée de cadres de l'ancienne *Panzer-Grenadier-Division* « Feldherrnhalle », unité de la *Heer* recrutée à partir d'anciens *SA* et encerclée puis presque détruite au cours de l'opération « Bagration », en juin-juillet. De toutes les *Panzer-Brigaden* engagées en Lorraine, la *Panzer-Brigade 106*, organisée selon le modèle « léger », est sans doute l'une des plus expérimentées quant à son encadrement.

Dans la nuit du 7 au 8 septembre, la brigade de Bäke se regroupe autour du village d'Audun-le-Roman, après avoir cherché en vain le contact avec les forces américaines toute l'après-midi. Organisée en deux colonnes (*Stoßgruppen 1* et *2*), la *Panzer-Brigade 106* s'ébranle en fin de soirée le long de l'axe Audun-le-Roman–Briey, coupant perpendiculairement l'axe de progression de la *90th Infantry Division*. Lancée de nuit dans la direction présumée de l'adversaire, la *Panzer-Brigade 106* va néanmoins rapidement faire les frais des limites de son organisation. Faute de moyens de reconnaissance suffisants, en effet, la brigade ne va pouvoir localiser d'abord et frapper ensuite son adversaire, qui ignore pourtant sa présence.


Bataille de Mairy
8 septembre 1944
Attaques allemandes
Contre-attaques américaines
Boudrezy
Mercy-le-Haut
90th Infantry Division
Audun-le-Romain
Panzer-Brigade 106
Stosßgruppe 1
Stoßgruppe 2
Sancy
Murville
359th Infantry Regiment
Trueix
Mont-Bonvillers
Landres
Anderny
712th Tank Battalion
Mairy-Mainville
358th Infantry Regiment
Tucquegnieux
607th Tank Destroyer Battalion
Mancieulles
357th Infantry Regiment
Avril
Norroy-le-Sec



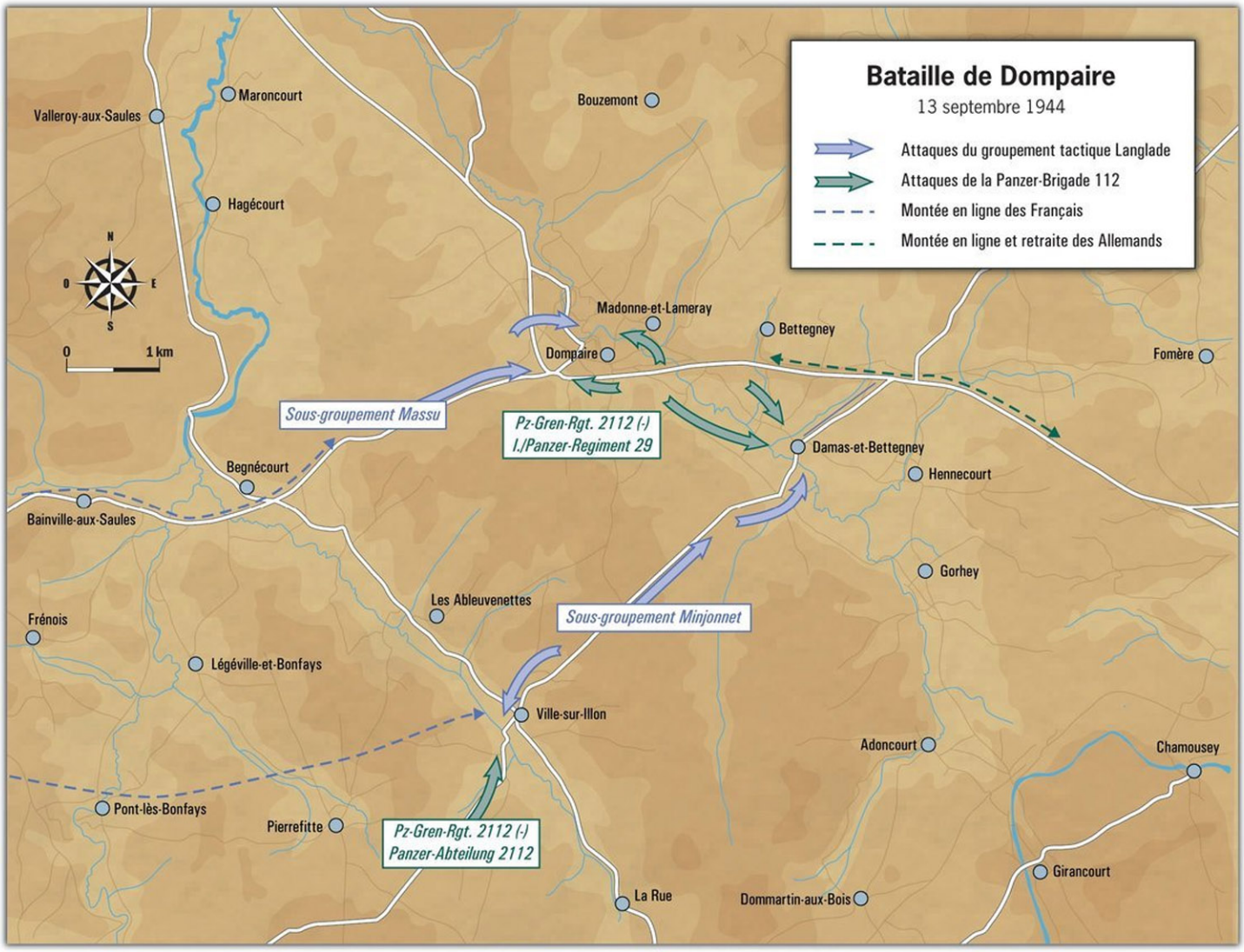
Au lieu d'une contre-attaque surprise, c'est une bataille de rencontre confuse, de nuit d'abord puis dans le jour naissant, que va livrer la *Panzer-Brigade 106*.
Ainsi, la *Stoßgruppe 1*, partie d'Audun-le-Roman pour aborder Briey par l'ouest, s'égare après être passée sans le savoir entre les positions des *357th* et *358th Infantry Regiments*, avant de se diviser en deux, puis trois colonnes plus petites. Dépassant l'embranchement vers Briey, l'une de ses colonnes surprend l'état-major de la *90th Infantry Division* entre 2 heures et 3 heures le 8 septembre. Un court combat s'engage dans l'obscurité, marquant le début du contact entre les deux unités. Dans un contexte flou, la souplesse de l'organisation américaine va néanmoins permettre à la *90th Infantry Division* de réagir plus vite que son adversaire. S'étant replié après le premier contact, l'état-major de la division va rapidement rallier les bataillons les plus proches, cependant que les unités des services de la *90th Infantry*, surprises elles aussi, s'organisent en groupements *ad hoc* et font flèche de tout bois contre des Allemands surpris. Une multitude de combats décousus va ainsi disperser l'effort de la *Panzer-Brigade 106*, dont la colonne Ouest se désagrège au fil des engagements locaux, tandis que les défenses américaines, mêlant fantassins et unités de canons antichars du *607th Tank Destroyer Battalion (Towed)*, s'avèrent solides.
Incapable de demeurer groupée dans un contexte offensif, la brigade de Bäke va prouver son inaptitude aux opérations de ce type. Au petit jour, les Américains contre-attaquent à leur tour, de manière concentrique, et coupent la retraite de l'unité ennemie. Trois bataillons d'infanterie, appuyés par les pièces antichars du *607th TD Battalion* et les chars du *712th Tank Battalion*, assaillent par le nord, le sud et l'ouest les Allemands dès lors pris au piège. À la fin de la journée, la *Panzer-Brigade 106* a cessé d'exister en tant qu'unité combattante.
Victime d'une organisation défaillante, en particulier en matière de reconnaissance, la brigade n'a pas su s'adapter à une situation fluide et confuse avec la vitesse nécessaire, à l'inverse de la *90th Infantry Division* dont l'état-major, pourtant surpris dans son propre poste de commandement, a su rapidement réunir des moyens interarmes aptes à contre-attaquer avec succès.
Face à cet échec, et maintenant privée de réserve, la *1. Armee* va revenir à une défense plus statique, le long de la Moselle. C'est sur l'autre flanc de la *3rd US Army* que va désormais se porter l'effort allemand.

DOMPAIRE, LA VICTOIRE DE L'INTÉGRATION AÉROTERRESTRE

Alors que le long de la Moselle, les *XX Corps* (Walker) et *XII Corps* (*Major General* Manton Eddy) s'efforcent de gagner des têtes de pont, Patton récupère sur son flanc droit l'usage du *XV Corps* (Haislip). Engageant deux divisions, la *79th Infantry Division* et la 2e DB, qui arrive directement de Paris, Haislip reçoit pour mission de progresser en flanc-gardant la *3rd US Army* et l'ensemble du *12th Army Group* vers le sud. Devant la rapidité de l'avance alliée, et au vu de l'effondrement allemand, Haislip est en mesure, début septembre, de réorienter vers l'est l'essentiel de ses moyens, laissant à la *6th Armored Division* pendant sa remontée depuis la Bretagne et à des unités de cavalerie mécanisée le soin d'assurer le flanc des forces alliées. Fonçant vers les Vosges, les deux divisions d'Haislip opèrent en binôme, la *79th Infantry Division* se chargeant de fixer le front allemand pendant que Leclerc lance ses groupements tactiques dans la profondeur du maigre dispositif défensif adverse. Le 10 septembre, les avant-gardes de la 2e DB rencontrent celles de la *7th US Army* du *Lieutenant General* Patch, débarquée en Provence le 15 août. La jonction entre les deux débarquements est faite, en avance de plusieurs mois sur les planifications les plus optimistes.
Devant la progression fulgurante des Alliés, la retraite de la *19. Armee* allemande depuis le sud de la France est menacée. Dès le 3 septembre, Hitler donne l'ordre de mettre en place en Lorraine l'état-major de la *5. Panzer-Armee*, et de lui attribuer la priorité en matière de blindés à l'Ouest, afin de permettre de mener une contre-offensive destinée dans un premier temps à maintenir ouvert le corridor de retraite pour les forces allemandes venues du sud et du sud-ouest de la France, puis de repousser la *3rd US Army* au-delà de la Moselle. Pour cela, la *5. Panzer-Armee*, confiée à von Manteuffel, se voit attribuer la *11. Panzer-Division*, la *21. Panzer-Division* et la *Panzer-Lehr-Division*, ainsi que trois des nouvelles *Panzer-Brigaden* (*111, 112, 113*) en sus de la *106* détruite le 8. Les *Panzer-Brigaden 107* et *108*, initialement prévues pour la contre-offensive, sont réorientées vers d'autres parties du front.
Devant la menace que représente l'avance de la 2e DB, néanmoins, une contre-attaque limitée est ordonnée par le *Generaloberst* Johannes Blaskowitz, qui commande l'*Heeresgruppe G*. Ordre est donné à la *Panzer-Brigade 112* de la mener à bien, avec le renfort d'éléments de la *21. Panzer-Division* très affaiblie après les combats de Normandie et la retraite à travers la France. Contrairement à la *Panzer-Brigade 106*, la *112* manque cruellement d'expérience, en particulier ses équipages de blindés constitués pour la plupart de jeunes recrues fraîchement issues de l'école des blindés, mais aussi une partie des cadres subalternes. En déficit de carburant, la brigade n'a par ailleurs pas pu s'entraîner, et l'expérience de la manœuvre au-delà du niveau du peloton, voire du véhicule individuel, fait défaut : une faiblesse considérable en offensive.

◣ Page de gauche :
Un *Panzer IV Ausf. H* de la *Panzer-Brigade 106* littéralement pulvérisé par l'explosion interne de ses munitions, lors de la bataille de Mairy. La brigade de l'*Oberst* Franz Bäke est anéantie en une journée de combats seulement. La faute à la rapidité de la réaction de l'état-major de la *90th US Infantry Division* et à la puissance de feu de l'artillerie antichar américaine.
ECPA-D

▼ Un *Tank Destroyer* M10 du régiment blindé de fusiliers-marins de la 2e division blindée de Leclerc. Cette unité, aux ordres du capitaine de corvette Maggiar, a été formée à partir de marins capturés par les Britanniques dans le port malgache de Diégo-Suarez lors de l'opération « Ironclad » (mai 1942) et ralliés à la France libre.
SHM



▼ Des Republic P-47D du *354th Fighter Group* à Rosières-en-Haye, près de Nancy. L'appui au sol fourni par les Thunderbolt est déterminant et contribue à briser net l'élan de la *Panzer-Brigade 112* à Dompaire, le 13 septembre 1944.
Archives Caraktère

▲ Un *Half-Track* de la 2e DB (dont on voit clairement l'insigne) lancé sur une route de Lorraine. Confronté à l'attaque de la *Panzer-Brigade 112*, le groupement tactique Langlade, bien aidé par les P-47 du *406th Fighter Group*, remporte un indiscutable succès tactique. Archives Caraktère

Le 11 septembre, en dépit de ces lacunes, l'unité, qui est l'une des rares à disposition de Blaskowitz à être à effectifs pleins, se voit ordonner de rejoindre une position de blocage à l'ouest d'Épinal, afin de stopper puis de repousser la progression des Sherman français du groupement tactique Langlade, qui menacent de couper l'axe de retraite du *LXIV. Armee-Korps*. Le lendemain, dans la soirée, la brigade établit ses positions de départ dans le village de Dompaire et celui, mitoyen, de Lamerey, et se prépare à attaquer le lendemain. Disposant de 90 chars (45 Panther et 45 *Panzer IV*) et de deux bataillons d'infanterie, la brigade dispose de deux fois plus de blindés et de fantassins que Langlade. Mais située dans une cuvette, la position de Dompaire est mal choisie, et ce d'autant plus que Langlade, très bien informé tant par ses unités de reconnaissance que par la population, n'ignore rien des mouvements ennemis.

Aussi peut-il préparer, avant même le début de l'assaut allemand prévu pour le lendemain matin, une embuscade élaborée. Positionnant les forces de ses subordonnés Massu et Minjonnet sur les hauteurs surplombant Dompaire, Langlade obtient l'appui aérien des P-47 du *406th Fighter Group*, ainsi qu'un important appui d'artillerie. Dominé à 1 contre 2, il va néanmoins parvenir à infliger à la *Panzer-Brigade 112* une défaite cuisante. Dès que, à l'aube du 13 septembre, les Panther et les *Panzer-Grenadiere* de la première colonne de la brigade allemande quittent Dompaire, ils sont immédiatement pris sous le feu de *Tank Destroyers* M10 du RBFM embossés à défilement de tourelle. Fixés, les Allemands sont alors une proie facile pour les P-47 guidés par l'observateur avancé américain détaché auprès de Langlade par le *XIX Tactical Air Command* qui soutient la *3rd US Army*. Incapables de progresser, surpris à découvert, les Panther sont littéralement massacrés, l'artillerie succédant aux chasseurs-bombardiers, pendant que Massu et Minjonnet progressent et encerclent dans les deux villages les chars et les fantassins allemands, désormais enfermés sur trois côtés.

Tentant de dégager sa première colonne, le commandant de la *Panzer-Brigade 112* lance contre le plateau où est installé le PC de Langlade la seconde colonne de sa brigade, composée du bataillon de *Panzer IV* et du reste du *Panzer-Grenadier-Regiment 2112*. Stoppés net par un détachement de blocage combinant M4 et M10, puis repoussés, les Allemands perdent cinq chars contre aucun côté français, tandis que le reste du groupement tactique Langlade continue la destruction des Panther coincés dans les villages.

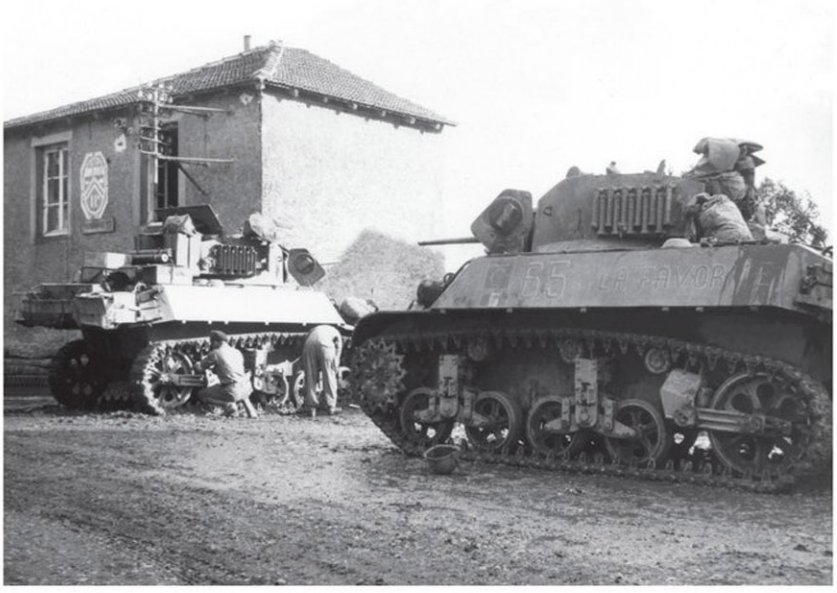
À la fin de la journée, les efforts coordonnés des chars, de l'infanterie, des *Tank Destroyers*, de l'aviation et de l'artillerie ont réduit de moitié les effectifs de la *Panzer-Brigade 112*, achevée le lendemain par la reprise de la progression française. Dans l'incapacité de combiner ses efforts, la brigade allemande montre encore une fois l'obsolescence d'une doctrine devenue incapable de mener des attaques coordonnées ; si la supériorité aérienne alliée a joué à plein, l'absence d'artillerie et la nature désordonnée des efforts des unités de la *Panzer-Brigade 112* n'ont jamais menacé le déroulement du plan de Langlade, véritable cas d'école d'intégration aéroterrestre interarmes. Détruite, la *Panzer-Brigade 112*, réduite à une vingtaine de chars, est absorbée par la *21. Panzer-Division*, dont les groupements tactiques affaiblis n'ont pas été plus efficaces, tandis que les pertes françaises s'élèvent à cinq M4, deux M5A1, deux *Half-Tracks* et deux Jeep, des pertes légères si l'on considère le désavantage numérique qu'accusaient les hommes de Leclerc.

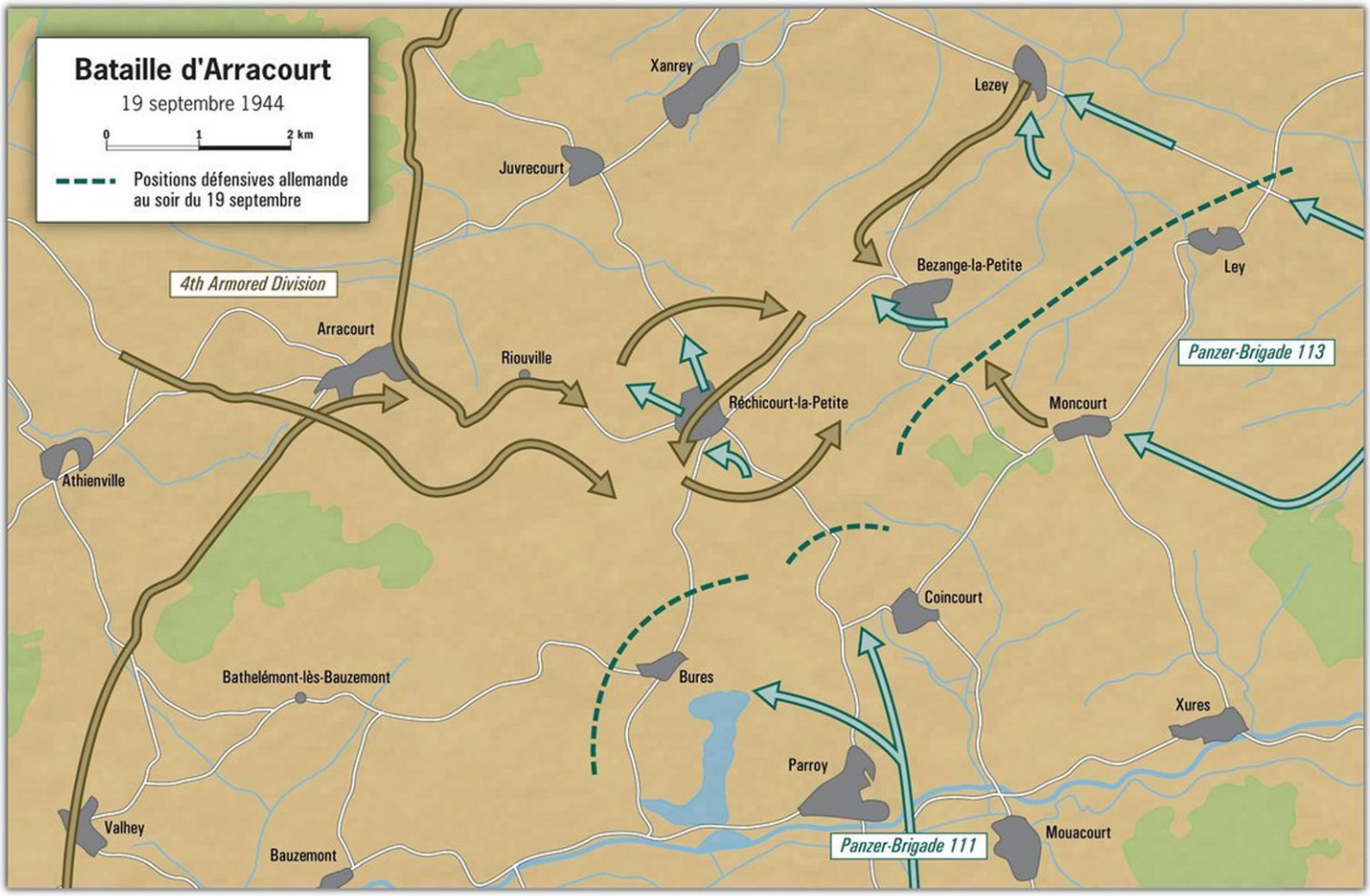
ARRACOURT, LA FIN DU « BLITZKRIEG »

Désastreux pour les Allemands, les engagements sur le flanc de la *3rd US Army* témoignent de l'avantage tactique dont bénéficient désormais les Alliés, tant en défensive pure qu'en contre-attaque. Les combats acharnés autour d'Arracourt, à l'est de Nancy et au centre du front de Patton, vont achever de démontrer que, pour les *Panzer*, le « Blitzkrieg » est à présent bel et bien fini.

Le 12 septembre, alors que les forces de la *Panzer-Brigade 112* et celles de la 2e DB s'apprêtent à en découdre, les éléments du *XII Corps* débouchent de leurs têtes de pont sur la rive orientale de la Moselle, de part et d'autre de Nancy. Une fois la percée obtenue par l'infanterie, les *Combat Commands A* et *B* de la *4th Armored Division* débouchent en terrain libre, dans la plaine vallonnée à l'ouest de Nancy, enveloppée puis encerclée le 14 septembre. Devant la menace que pose l'avancée de la division du *Major General* John Wood, Hitler, von Rundstedt (commandant l'*Oberbefehlshaber West* ou *OB West*) et Blaskowitz décident de précipiter la risposte de la *5. Panzer-Armee*, fixée au 18 septembre, en dépit des réserves émises par von Manteuffel, qui considère ne pas disposer des moyens d'une offensive.

▼ Dans un village, l'équipage du M5A1 Stuart n° 65 « La Favorite », appartenant à la 4e compagnie du 501e RCC de la 2e DB, s'est arrêté pour aider des camarades dont le char est visiblement victime d'une avarie au niveau du train de roulement. Archives Caraktère





Affaiblie par les prélèvements au profit des batailles d'aile, l'armée de von Manteuffel n'aligne en effet plus comme immédiatement disponibles que des *Panzer-Brigaden 111* et *113*, ainsi que la *15. Panzer-Grenadier-Division* toutefois diminuée et conservée en deuxième échelon, de même que les restes des *Panzer-Brigade 112* et *21. Panzer-Division*, qui demeureront néanmoins face à la 2e DB. Promise, la *11. Panzer-Division* ne sera pas en mesure d'être prête pour le déclenchement de l'offensive. Frappant droit vers Nancy, la contre-offensive prévue se transforme en contre-attaque pour dégager la garnison de la ville et restaurer la ligne de la Moselle. Sous la pression de Berlin, von Manteuffel lance au fur et à mesure de leur mise en place ses unités, transformant ce qui devait être un effort unique, en une série d'attaques de moindre ampleur.

Avançant à la rencontre l'une de l'autre, les pointes blindées allemandes et américaines vont tomber nez-à-nez autour du village d'Arracourt, dans une série d'engagements entre le 19 et le 29 septembre 1944 ; c'est aux premiers jours de ceux-ci, entre le 19 et le 22, que nous nous intéresserons ici. Au matin du 19, dans un brouillard relativement épais réduisant la visibilité au sol et interdisant tout appui aérien, la *Panzer-Brigade 113* va se heurter la première au *Combat Command A* de la *4th Armored*, à l'est d'Arracourt.

Encore une fois, la reconnaissance allemande est largement déficiente, tant par manque de moyens que par sous-estimation de son importance dans une situation fluide. Sans renseignements précis sur les dispositions défensives des Américains, et sans reconnaissance correcte d'itinéraires, ce qui devait être une action combinée des *Panzer-Brigaden 111* et *113* ne va finalement être qu'une attaque par la seconde, la *111* s'étant trompée de route et égarée pendant sa marche d'approche. Comme à Dompaire, où le rapport de force était le même, les Allemands bénéficient toutefois encore d'un avantage numérique de 2 contre 1. Leur offensive, néanmoins, à l'instar de Mairy et Dompaire, souffre d'être menée par plusieurs colonnes qui, dans le brouillard matinal, ne vont pas être en mesure de se soutenir mutuellement ni de coordonner leurs attaques. Aussi, et bien qu'initialement deux des trois compagnies de chars de la *Task Force Abrams* (*37th Tank Battalion*, commandé par le *Lieutenant-Colonel* Creighton Abrams) soient encore dans la direction de Lunéville, à une douzaine de kilomètres au sud, les éléments de la *Panzer-Brigade 113* ne pourront pas faire jouer leur supériorité numérique.

Composée d'une compagnie de Panther menant des *Panzer-Grenadiere*, la première colonne est anéantie devant le village de Lezey par deux pelotons de Sherman qui, opérant à défilement de tourelle et utilisant au maximum le couvert supplémentaire apporté par le brouillard, détruisent tous les chars allemands sans pertes pour eux-mêmes, les équipages inexpérimentés des Panther n'ayant même pas pu riposter. Deux kilomètres plus au sud, à Bezanges-la-Petite, un peloton de quatre *Tank Destroyers* M18, alerté, va tomber sur la seconde colonne allemande. Dans un échange de tirs à très courte distance (100-150 mètres), les M18, qui ont ouvert le feu les premiers, détruisent sept Panther au prix de trois des leurs, parvenant à repousser la colonne allemande qui retraite vers l'est. Devant Réchicourt-la-Petite, encore deux kilomètres plus au sud, un scénario similaire se produit, un autre peloton de M18 anéantissant à son tour huit chars et brisant l'assaut d'une troisième compagnie de *Panzer V*.

En une matinée, la *Panzer-Brigade 113*, sans parvenir à percer ou tourner la défense américaine, a d'ores et déjà perdu une trentaine de Panther, soit près de la moitié de ses chars opérationnels. Alors que le combat

▶ Page de droite, en haut : En dépit de revers extrêmement coûteux, les Allemands remportent quelques succès locaux en Lorraine, mais ils sont pour la plupart à mettre au crédit des *Panzer* et *Panzer-Grenadier-Divisionen*. Ici, des soldats d'une unité blindée allemande viennent de s'emparer d'une Jeep de la *4th US Armored Division*. ECPA-D

▶ Page de droite, en bas : Un M4 Sherman de la *4th US Armored Division* « achevé » par un obus allemand dans le secteur d'Arracourt, pour les besoins de la *Propaganda-Kompanie*. ECPA-D

s'éternise, le *Lieutenant-Colonel* Abrams, ralliant deux compagnies de chars dans une *Task Force Hunter* improvisée, leur donne l'ordre de contre-attaquer vers Réchicourt, détruisant encore neuf autres Panther au prix de cinq Sherman.

Décousue, l'attaque de la brigade allemande est définitivement arrêtée, et celle-ci se retire en fin d'après-midi sur ses lignes de départ, après avoir perdu plus de la moitié de ses effectifs engagés. Si elle n'est pas détruite, la *Panzer-Brigade 113* est désormais inapte à lancer une opération par elle-même.

Le lendemain, c'est au tour de la *Panzer-Brigade 111*, qui suite à son erreur de navigation n'était arrivée qu'en fin de journée le 19 près d'Arracourt, de se mesurer à un *Combat Command A* à présent regroupé. Là encore, les unités allemandes vont attaquer de manière désordonnée, sans être en mesure de combiner leurs actions. Repoussée après avoir été prise pour cible en tir direct par des obusiers de 155 mm en face desquels elle avait débouché, puis par des chars et des *Tank Destroyers*, la première tentative blindée allemande entraîne la perte de neuf Panther, sans infliger de dommages notables à ses adversaires. Le seul succès tactique allemand de la journée va en fait venir d'une compagnie de *Panzer IV* qui, alors qu'Abrams lance ses Sherman en contre-attaque, va depuis une crête dominant Lezey prendre les chars américains à découvert sous son feu, détruisant six M4 en quelques secondes. Cette petite victoire, néanmoins, va être de courte durée : se repliant pour se regrouper, les *GI's* repartent au combat et contournent la crête soumise au feu de l'artillerie, perdant six autres chars mais incendiant onze de leurs adversaires, puis cinq autres Panther avant la fin de l'après-midi. Dans l'offensive comme dans la défensive, les chars de la *4th Armored Division* se montrent meilleurs manœuvriers que les *Panzer*, qui s'obstinent à effectuer des assauts frontaux.

Après ces deux jours de combats intenses et infructueux, la journée du 21 septembre se passe pour les deux brigades allemandes en réorganisation, tandis que Wood lance dès le 20 le *Combat Command B* de sa division contre Château-Salins, à huit kilomètres au nord d'Arracourt. C'est à mi-chemin de Château-Salins et d'Arracourt, à l'embranchement routier de Moyenvic, qu'après leurs échecs des jours précédents, les deux *Panzer-Brigaden* vont tenter une ultime fois de retourner la situation en Lorraine et d'enrayer l'avancée de la *3rd US Army*.

Le 22, en fin de matinée, les deux brigades enfin regroupées frappent depuis le nord le flanc du *Combat Command A*. Après avoir aisément triomphé des automitrailleuses et des chars légers du *25th Cavalry Squadron* qui vont néanmoins jouer leur rôle de sonnette et permettre aux unités américaines de faire face à la menace, les deux unités allemandes s'approchent de Moyenvic.

▲ Sous la mitraille, des *Panzer-Grenadiere* gagnent une position avancée afin de « démolir », à coups de *Panzerschreck*, un Sherman ennemi imprudemment aventuré devant les lignes allemandes... C'est ce que suggère ce cliché de pure propagande, dont la nature est trahie par la MG-42 posée sur le parapet de la tranchée, bien loin de son servant ! ECPA-D

Comme les jours précédents, ce sont les M18 du *704th Tank Destroyer Battalion* qui vont porter les premiers coups aux colonnes allemandes, les freinant, alors que le brouillard se levant, les P-47 du *XIX Tactical Air Command* apparaissent pour la première fois en quatre jours.

Pendant que, sous les feux combinés des M18 et des *Jabos*, l'effort allemand s'essouffle, Abrams installe ses chars sur une position dominante, d'où les Sherman ouvrent le feu tout en appelant sur les colonnes ennemies les tirs de l'artillerie. Prise sous ce déluge de feu, l'attaque allemande est rapidement repoussée avec de lourdes pertes, dont le commandant de la *Panzer-Brigade 111*. En fin de journée, les deux *Panzer-Brigaden* ont cessé d'exister en tant qu'unités, la *111* ne comptant plus que 80 hommes valides sur plus de 2 500 !

La première bataille d'Arracourt, appellation collective des affrontements du 19 au 22 septembre, voit ainsi la victoire écrasante du *Combat Command A* de la *4th Armored Division* qui, avec un rapport de force initialement en sa défaveur de 4 contre 1, parvient au prix de pertes légères (14 M4, 7 M5, 3 M18, 25 tués, 88 blessés) à détruire entièrement deux *Panzer-Brigaden* et à mettre définitivement en échec la contre-attaque voulue par Hitler.

CONCLUSION

En quatre chocs contre les forces alliées, les *Panzer-Brigaden* n'ont pas une seule fois réussi à mettre en péril l'avancée de la *3rd US Army*. Davantage que les opérations de Normandie, où la percée n'a été acquise qu'à grand-peine par les Alliés, mais où le déséquilibre des moyens penchait trop en leur faveur pour en faire une base de comparaison valide entre les doctrines des deux camps, les combats de rencontre entre la *3rd US Army* et la *5. Panzer-Armee* en Lorraine en septembre 1944 fournissent l'un des cas d'étude les plus équilibré de toute la campagne d'Europe du Nord-Ouest en 1944-45. Les forces des uns et des autres s'équilibrant – les Allemands jouissant généralement de la supériorité numérique et de la proximité de leur frontière, les Américains combattant à l'extrême limite de leur élongation logistique et ne bénéficiant que par intermittence de l'appui des chasseurs-bombardiers du *XIX Tactical Air Command*, et les deux camps opérant alternativement en offensive et en défensive dans un contexte fluide.

Dans ces circonstances, la défaite retentissante des *Panzer-Brigaden* ne peut pas être ramenée, comme c'est trop souvent le cas, au seul manque d'expérience des équipages de chars, ni à la supériorité matérielle alliée, ni non plus à l'obstination d'Hitler. Les engagements décrits ci-dessus, dont le déroulé est globalement similaire, mettent en lumière les faiblesses d'une doctrine allemande devenue incapable de se donner les moyens d'autre chose qu'une défense certes opiniâtre, mais condamnée à être submergée. Dans tous les combats, en effet, les *Panzer-Brigaden* se sont élancées sans effort de reconnaissance préalable, en colonnes ne mêlant pas étroitement fantassins et *Panzer*, les dissociant au contraire et mettant les chars en tête. Sans appui d'artillerie, les Allemands ont attaqué en plusieurs colonnes déployées de telle manière que leur couverture mutuelle et leur combinaison étaient impossibles, abandonnant le bénéfice de leur supériorité numérique et s'exposant à être battus en détail. Ce, sans appui d'artillerie, et sans que les états-majors de corps ou d'armée ne leur fournissent les appuis nécessaires et surtout assurent le rôle de coordinateur de la bataille joué côté américain

par les patrons de divisions (McLain à Mairy, Leclerc à Dompaire, Wood à Arracourt). Au contraire, incapables de piloter sur le terrain leurs subordonnés, les commandants de corps, et notamment à Arracourt le général Krüger commandant le *LVIII. Panzer-Korps*, et jusqu'à Manteuffel lui-même, vont manquer du *Fingerspitzengefühl* cher à Moltke l'Ancien[4], cette intelligence de situation quasi instinctive si nécessaire dans des situations fluides, et échouer à coordonner les efforts des *Panzer-Brigaden* entre elles et avec le reste de leurs forces, tout en ne les soutenant pas convenablement. Enfin, sur un plan plus large, la combinaison de personnels insuffisamment formés, d'organisations inadaptées aux opérations offensives exigées d'elles, et de matériels certes puissants, mais inappropriés aux engagements intenses et rapprochés imposés par le relief vallonné et arboré de la Lorraine, achève de dresser le tableau d'une doctrine en inadéquation avec les nouvelles conditions du combat, dans lesquelles l'offensive n'est plus, à l'inverse des années fastes de 1939-41, qu'une question d'attaquer chars en tête face à des fantassins dépassés par les événements, mais bien de mener des actions interarmes complexes contre un adversaire désormais doté de moyens défensifs efficaces et réactifs.

▲ Un Panther de la *Panzer-Brigade 111* photographié le 20 septembre 1944, à proximité de Bures. L'engin a, pour le moment, échappé aux P-47 de l'*USAF*.
Archives Caraktère

En Lorraine, le talent défensif comme offensif se trouve clairement du côté des Alliés, Américains et Français de la 2e DB réussissant un sans-faute tactique. Intégrant harmonieusement les différentes armes, et particulièrement les chars, les *Tank Destroyers* et l'artillerie, et faisant preuve d'une véritable maîtrise de la synergie aéroterrestre, les commandants de régiments, *Combat Commands* et divisions donnent l'image d'une armée doctrinalement mature, servie par des personnels compétents et dotés des qualités que l'on prête généralement à leurs adversaires : souplesse tactique, adaptabilité face à l'imprévu, esprit d'initiative. Dans les combats décrits ici, les Américains ou Français vont systématiquement de défenseurs, reprendre l'initiative sur leurs opposants à l'issue du premier engagement et terminer en situation d'attaquants, après avoir repoussé avec de lourdes pertes leurs adversaires.

Symbole d'une *Panzerwaffe* en plein déclin, les *Panzer-Brigaden* ne survivront pas longtemps à leur échec dans les plaines de Lorraine. Absorbées par des *Panzer-Divisionen* en grand besoin de recomplètement, elles ne seront jamais utilisées selon leur concept d'emploi originel. Leur sacrifice, inepte sur le plan tactique, n'aura même pas permis d'enrayer l'avancée de Patton, qui ne devra interrompre son offensive que lorsque les forts de Metz l'auront empêché de poursuivre son avancée et que, rattrapée par la fatigue de la poursuite et les limites de la logistique alliée, la *3rd US Army* devra s'arrêter fin septembre pour récupérer et se réorganiser.

Si sur le plan tactique la doctrine américaine aura réussi à affirmer sa suprématie, le mois de septembre 1944 illustre néanmoins également ses faiblesses opératives, voire stratégiques. En effet, en dépit de ses succès, Patton ne va pas pouvoir les convertir en victoires stratégiques, faute d'avoir sous la main les moyens suffisants pour exploiter dans la profondeur lointaine de l'adversaire. Car, si la stratégie du front large d'Eisenhower s'avérera, à terme, fructueuse, elle se paiera après l'échec de l'opération « Market Garden » d'un refus de mener autre chose qu'une série d'avances de faible ampleur répétées jusqu'à l'effondrement final du front allemand. Cette approche, en autorisant la conservation par ceux-ci d'une réserve stratégique, permettra toutefois aux Allemands de disposer des moyens de lancer, le 16 décembre, une vaste offensive dans le massif des Ardennes. Là encore, comme en Lorraine, c'est la supériorité tactique de l'*US Army* qui fera la différence, les Sherman s'imposant encore une fois face aux *Panzer*. ■

4 Helmuth Karl Bernhard von Moltke (1800-1891), maréchal prussien, vainqueur des batailles de Sadowa contre l'Autriche (1866) et de Sedan contre la France (1870).

▼ Un véritable « cimetière des éléphants » à Arracourt ! Quatre Panther d'une *Panzer-Brigade* et deux M4 (76) Sherman de la *4th US Armored Division* gisent, calcinés, dans un champ après un violent combat à bout portant.
US Nara

▼ Le Panther *Ausf. A*, numéroté « 234 » et baptisé « Gerda » (nom inscrit sur le socle de la chaise de route), de la *2. Kompanie* de la *II./Panzer-Regiment 130*. À noter l'affût de la MG-34 antiaérienne sur le côté du tourelleau du poste chef de char.
ECPA-D

LA « PANZER-LEHR » FACE AU DÉBARQUEMENT

Par **Pierre Petit**

LA DIVISION AVANT L'INVASION

Créée officiellement au début de janvier 1944, la *130. Panzer-Lehr-Division* est considérée, dès le début de sa carrière, comme une division blindée de tout premier ordre, car née de la fusion de deux écoles de blindés : celle de Bergen (*Panzertruppenschule 1*) et celle de Krampnitz (*Panzertruppenschule 2*). À sa tête, est nommé par l'*OKH* (*Oberkommando des Heeres* ou commandement suprême) le *Generalmajor* Fritz Bayerlein, ancien compagnon d'armes du *Generalfeldmarschall* Erwin Rommel dans le désert de Cyrénaïque.

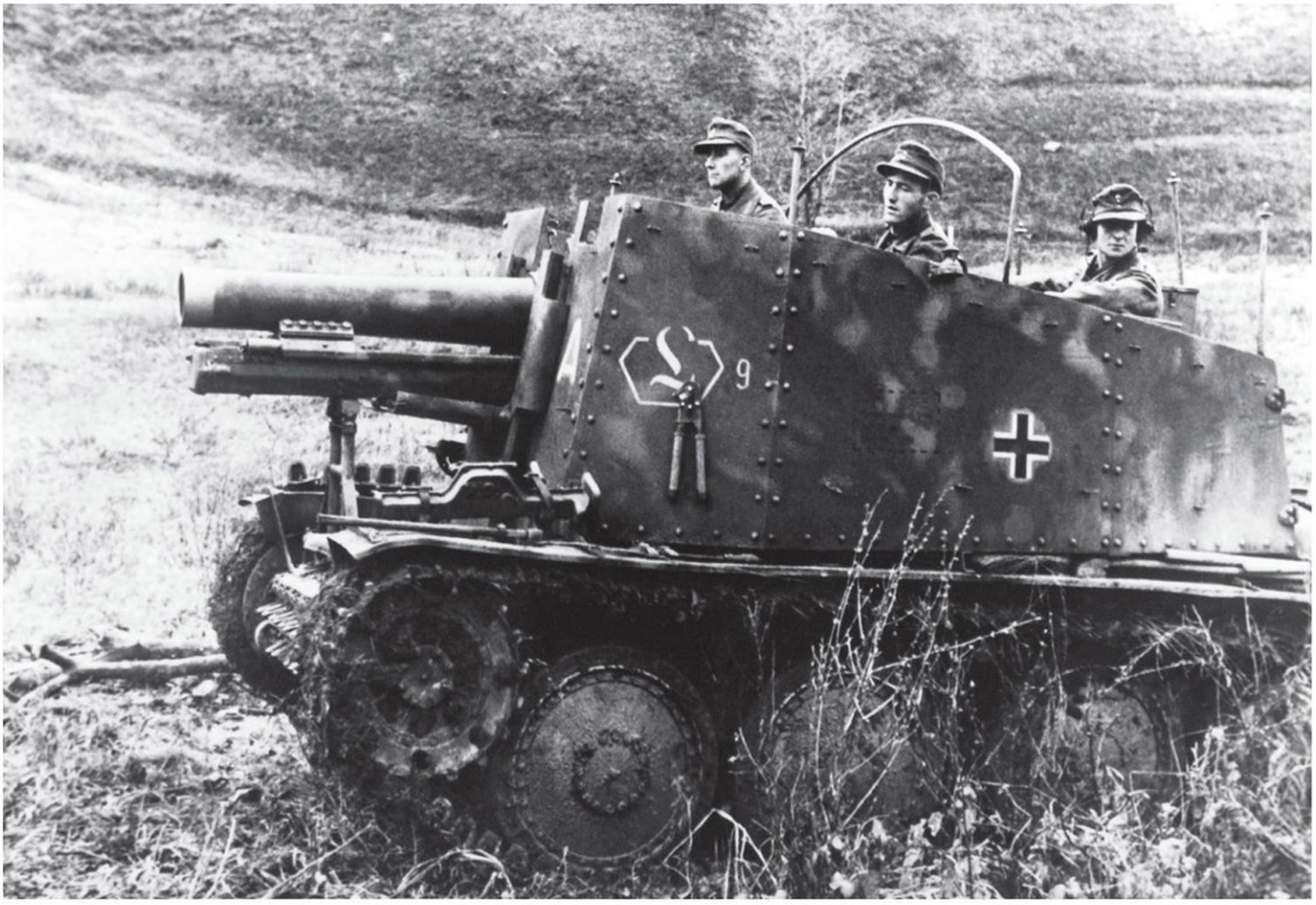
▲ Ce cliché du *Generalmajor* Fritz Bayerlein a été pris fin mars 1944 en Hongrie à Gran (Esztergom de nos jours), au nord-ouest de Budapest, où le PC de la division s'est établi lors de l'opération « Margarethe ». Il arbore ses attributs de *Generalmajor* depuis juillet 1943.

La qualité première de cette division est la valeur de son encadrement issu de centres d'instruction. Son effectif théorique est de 14 634 hommes et la situation de prise d'armes du 10 mars 1945 fera mention de 2 700 hommes tués au combat et de 7 500 blessés. Ces chiffres témoignent de l'engagement total de cette unité sur les différents fronts où elle sera présente, de sa combativité et de l'esprit de sacrifice qui animait les hommes qui la composaient.

L'organigramme de la « Panzer-Lehr » est, dans un premier temps, calqué sur le modèle de la division blindée 1943, pour ensuite évoluer vers le modèle 1944. Outre les unités d'état-major, de soutien et de services, l'ordre de bataille de la division se décline de la manière suivante concernant les unités de mêlées et d'appui :

Composition de la *130. Panzer-Lehr-Division*

Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901	(*Oberst* Scholze)
Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902	(*Oberst* Gutman)
Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130	(*Major* von Fallois)
Panzer-Lehr-Regiment 130	(*Oberst* Gerhardt)
Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130	(*Major* Barth)
Panzer-Artillerie-Lehr-Regiment 130	(*Oberst* Luxenberger)
Panzer-Pionier-Lehr-Bataillon 130	(*Major* Brandt)
Heeres-Flak-Abteilung (mot.) 311	(*Hauptmann* Weinkopf)



▲ Ce *15 cm sIG 33/1 Fgst auf Pz.Kpfw. 38 (t) Ausf. H Sd.Kfz. 138/1* Grille appartient à l'*Infanterie-Lehr-Regiment 901* et participe à une opération anti-partisans en Dalmatie, fin 1943. Ce régiment sert directement à constituer le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901*. Le Grille est un véhicule rare, car il fut seulement produit à 90 exemplaires. Une batterie de Grille est composée de deux sections de trois pièces chacune. La section de commandement est équipée d'un *Sd.Kfz. 250*, et la section de ravitaillement de trois *Sd.Kfz. 250* ou *251*, de trois ou quatre Opel « Maultier » de deux *Kübelwagen* et de deux motos.
AMC # R00370-01

EN ROUTE POUR LE THÉÂTRE DES OPÉRATIONS

Après un séjour de six semaines en Hongrie dans le cadre de l'opération « Margarethe »[1], la division se met en route, le 1er mai 1944, par voie ferrée, en direction de Meaux, en Seine-et-Marne. Ce déplacement n'est pas anodin et laisse penser que l'*OKH* craint une invasion imminente en France, où aucune unité stationnée n'est jugée apte à repousser un débarquement. L'ordre de marche est tombé l'avant-veille, à 21 heures, au poste de commandement de Bayerlein, promu *Generalleutnant* ce 1er mai. La France n'est pas inconnue pour la division, car durant sa constitution, de janvier à mars 1944, elle a séjourné en Lorraine, avec Nancy comme épicentre.
Dès le 4 mai, les premiers éléments arrivent dans le secteur de Chartres. La division va s'installer dans un quadrilatère de 80x100 km, englobant des villes comme Le Mans et Orléans. Elle est immédiatement placée en réserve de l'*Oberbefehlshaber West* (commandement suprême Ouest). L'acheminement ne se fera non sans mal, car les ponts sur la Loire et la Seine, de même que les infrastructures ferroviaires, sont systématiquement détruits par l'aviation alliée depuis le début de l'année, dans le but d'isoler le « grand ouest » de la France ! Toutefois, le 9 mai, le transfert sur le sol français de la totalité de la division est terminé.
L'état-major divisionnaire prend ses quartiers au château de Nogent-le-Rotrou, tandis que les unités sont éparpillées, camouflées voire enterrées dans la campagne alentour, en raison de la menace de l'omniprésente aviation alliée. La division dispose désormais de 229 chars et chasseurs de chars, ainsi que de 658 véhicules blindés – fait rarissime – parés au complet en munitions et carburant. Aussi étrange que cela puisse paraître à cette époque de la guerre, ce sont les véhicules d'allégement et de transport qui font défaut, à hauteur d'un quart des effectifs prévus.
Le 6 juin 1944, à 4h15, la division est mise en alerte. Le mot de code « Blücher », signifiant que l'invasion débute, tombe sur les téléscripteurs de l'état-major à Nogent-le-Rotrou, en provenance directe de l'état-major du *Generalfeldmarschall* von Rundstedt. Mais ce n'est seulement qu'aux environs de 14h30 que l'ordre de marche, émis par le *Generalmajor* Pemsel, chef d'état-major de la *7. Armee*, sera donné à la division pour lui enjoindre de gagner sa zone de rassemblement, dans les plus brefs délais, entre Caen et Bayeux.

DIRECTION : LE FRONT !

La « Panzer-Lehr » est subordonnée, dans un premier temps, au *I. SS-Panzer-Korps* commandé par le *SS-Obergruppenführer* « Sepp » Dietrich ; mais devant l'urgence de la situation, elle se retrouve directement placée sous les ordres du *Generaloberst* Dollmann, commandant la *7. Armee*.
La division suit trois axes de progression, reconnus durant le mois de mai afin de rejoindre son secteur de desserrement[2]. Sa marche est éclairée par la *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130,* divisée en trois groupes de reconnaissance, un progressant sur chaque axe. L'axe central est dévolu au *Panzer-Lehr-Regiment 130*, sans la *I./Panzer-Regiment 6*, qui quitte le secteur de Brou, au sud-est de Nogent-le-Rotrou, pour arriver dans le secteur de Thury-Harcourt, *via* Alençon, Argentan et Flers. L'axe Nord est celui du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901*, avec Illiers comme point de départ. Cette unité doit traverser Sées

1 L'occupation de la Hongrie afin de l'empêcher de rejoindre le camp allié.

2 Zone de desserrement : zone sur laquelle une unité se regroupe en dehors de la portion principale de celle-ci.

▲ Un *Sd.Kfz. 251/9 Ausf. D* « Stummel » équipé du vénérable *7,5cm KwK 37 L/24* approvisionné à 52 coups. Testé sur le front russe dès juin 1942 et développé par la firme Büssing-NAG, ce véhicule a pour mission de fournir un appui direct aux compagnies de grenadiers. Archives Caraktère

l'Évêché, Argentan, Falaise, Thury-Harcourt pour arriver dans le secteur qui lui est assigné entre Villers-Bocage et Caen. L'axe Sud est réservé à l'autre unité de grenadiers, le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* de Gutman. Il emprunte l'itinéraire suivant à partir de Vibraye : Sillé-le-Guillaume dans la Sarthe, Domfront dans l'Orne, Vire, pour s'établir au nord de Villers-Bocage dans le secteur de Tilly-sur-Seulles.

La mise en route de ces colonnes ne se fait pas sans mal. Les embouteillages sont nombreux et la présence d'avions de reconnaissance alliés et, surtout, des *Jabos*[3] du *2nd TAC* de la *Royal Air Force* et de la *9th Air Force* américaine fait peser une menace permanente sur ces centaines de véhicules pourtant camouflés. Ceux-ci font d'ailleurs des cibles de choix sur les étroites routes normandes, très souvent criblées de cratères de bombes rendant la progression fatigante pour les conducteurs. Les mitrailleuses MG et les pièces de *Flak* légères sont fréquemment mises à contribution, mais sans résultats notables, car bien peu de *Jabos* sont abattus. Les pauses nocturnes sont les bienvenues, malgré les largages répétés de bombes éclairantes par l'ennemi.

Cette activité aérienne anglo-américaine est clairement embarrassante. Le soir du premier jour, la division de Bayerlein est encore bien loin de sa zone de desserrement. En effet, au matin du 7 juin, ses éléments les plus avancés sont encore dans l'Orne, à environ 60 km au sud de Caen, sur une ligne s'étirant d'Argentan à Domfront. Les premières pertes importantes sont alors enregistrées. En effet, arrivant dans le massif forestier de la forêt d'Écouves au nord-ouest d'Alençon, la *II./Panzer-Lehr-Regiment 130* commandée par le *Major* Wilhelm *Prinz* von Schönburg-Waldenburg subit une attaque de *Jabos* lors d'un ravitaillement tactique en carburant. Cette phase est toujours délicate, même de nos jours, et le résultat est sans appel : deux *Panzer IV* et des véhicules légers sont la proie des flammes. Or, le bataillon doit encore parcourir 80 km dans ces conditions avant de pouvoir se déployer en ordre de bataille.

Dotée de véhicules plus légers, la *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130* a toujours pour mission d'éclairer la marche de la division. En dépit de sa mobilité, elle est « traitée » de la même manière que les autres unités. L'omniprésence des *Jabos* lui fait perdre des délais sur les horaires fixés par l'état-major, ainsi que des hommes et des véhicules. Le 7 juin au matin, le bataillon arrive dans le bourg de Pré-en-Pail, à 20 km à l'ouest d'Alençon. Il atteindra en ordre dispersé, en fin d'après-midi, le village de Roucamps, à 2,5 km au sud d'Aunay-sur-Odon, où il se déploiera afin de tomber en garde[4] face au nord.

Arrive à l'aube de cew même 7 juin à Condé-sur-Noireau une partie de l'état-major divisionnaire, avec à sa tête Bayerlein qui précède les éléments avancés du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901*. Le *Generalleutnant* veut effectivement être au plus près de ses éléments de tête, de façon à disposer au plus vite des comptes-rendus des unités de reconnaissance pour que la cellule Renseignement de son état-major les exploite dans les plus brefs délais. Cette rapidité du traitement de l'information lui permettra d'anticiper les actions de l'ennemi et d'y apporter les solutions les plus adéquates. Seulement, le gros du régiment de grenadiers n'a pas encore atteint Condé-sur-Noireau. Et pour cause : l'un de ses bataillons est soumis aux attaques incessantes des *Jabos* sur l'axe menant à Falaise. Il atteindra non sans mal le secteur de Cheux-Saint-Manvieu dans la soirée, où il tombera en garde face au nord. Pour sa part, le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* est lui aussi victime d'un « matraquage » permanent de l'aviation alliée le forçant à se déplacer de nuit. Il parviendra tout de même à rallier le secteur de Brouay.

3 Contraction de *Jagdbomber*, c'est-à-dire chasseurs-bombardiers.

4 Tomber en garde : stationner ou s'arrêter tout en étant prêt à faire feu si besoin est.

Outre les pertes en vies humaines et en matériels enregistrées par la *130. Panzer-Lehr-Division* lors de cette laborieuse marche d'approche, le fait qui inquiète le plus son *Kommandeur* est le retard accusé. En effet, sur un plan purement tactique, la perte de temps peut avoir des conséquences irréversibles, et c'est bien cet aspect qui inquiète le *Generalleutnant* Bayerlein et son état-major établis, en cette soirée du 7 juin 1944, dans le secteur de Thury-Harcourt.

ATTAQUE SUR LA TÊTE DE PONT ALLIÉE

Une fois sur place, la discrétion sur les réseaux de commandement est de rigueur et les ordres sont bien souvent distribués par estafettes, d'où un retard dans leur diffusion au niveau des échelons subordonnés.

Toute la « Panzer-Lehr » est de nouveau placée sous le commandement du *I. SS-Panzer-Korps*. Elle n'est pas encore rassemblée dans le secteur qui lui est assigné, que le *SS-Obergruppenführer* « Sepp » Dietrich ordonne au *Generalleutnant* Bayerlein de former des *Kampfgruppen* pour parer à l'urgence de la situation. La mission est de sécuriser la base d'assaut face au nord, en attendant le « gros » de la division, ce afin de mener une contre-attaque conjointe contre la tête de pont alliée avec la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et l'hétéroclite *21. Panzer-Division*.

Deux *Kampfgruppen* sont rapidement formées : pour la première, par le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901* de Scholze ; et pour la seconde, par le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* de Gutman. Tous deux devront s'établir face au nord, le long de la voie ferrée Paris-Cherbourg et être en position le 8 juin, dès l'aube. Mais la mise en place de ces éléments de sûreté va subir de plein fouet les premiers effets néfastes liés aux retards déplorés par Bayerlein.

▶ **Page de droite, en haut :** Le *Leutnant* Finsterwalder, du *Panzer-Lehr-Rgt 130*, pose devant un Panther *Ausf. A* de son unité. Il est équipé d'un blouson de motocycliste et d'une paire de jumelles Zeiss 10x50. Il sera tué au combat deux jours après la prise de ce cliché, le 11 juin 1944.

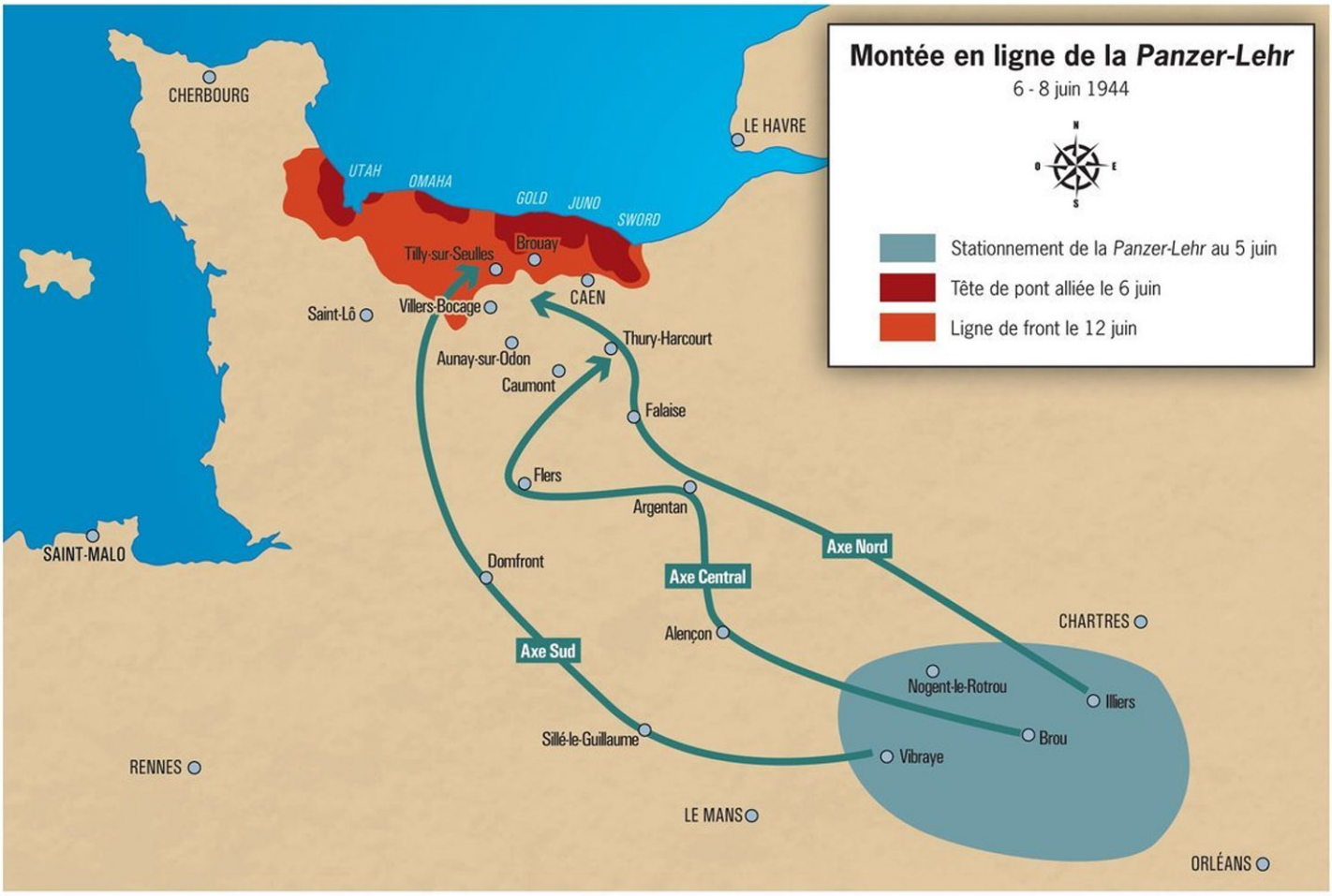
▶ **Page de droite, en bas :** Ce Panther *Ausf. A* fait partie de la première tranche construite à partir de novembre 1943. La lunette de tir TZF 12 (*Turmzielfernrohr* - lunette de tourelle) binoculaire, d'un grossissement de 2,5, située à gauche du tube, fera bientôt place à la TZF 12a monoculaire d'un grossissement identique pour les modèles « A » suivants. Le grossissement sera de 5 pour les derniers modèles équipant les Panther *Ausf. G*. Au-dessus du radio-mitrailleur qui prend un message, se trouve l'orifice de la MG coaxiale. La *Zimmerit* d'aspect rugueux prouve que ce revêtement a été appliqué par l'équipage.
ECPA-D

5 Limite de bond : limite de progression d'une unité. Au-delà de celle-ci, son ravitaillement ou ses transmissions ne sont plus assurés.

En vue de la contre-attaque du 8 juin, prévue dès 3 heures du matin en direction de Courseulles, à partir du secteur de Bretteville-l'Orgueilleuse et Sainte-Croix-Grand-Tonne, la *130. Panzer-Lehr-Division* adopte le dispositif suivant : l'aile droite est occupée par le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901 ;* l'aile gauche, par le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* ; avec pour limite entre ces unités une ligne passant par les villages du Mesnil-Patry et Putot, situés entre la voie ferrée Caen–Cherbourg et la route Caen–Bayeux, et servant aussi de limite de bond[5] à la division pour cette phase de mise en place.

L'effort de l'attaque sera supporté par le 902e régiment. Pour ce faire, il se verra adjoindre, dans sa marche à l'ennemi, la *schwere Artillerie-Abteilung 992* comprenant l'artillerie lourde divisionnaire. Le *Panzer-Artillerie-Lehr-Regiment 130*, avec ses chars, devra s'établir dans un secteur approprié en deuxième échelon, de façon à prendre sous son feu toute la largeur du dispositif de la division, avec un effort plus particulier à fournir sur le secteur gauche, c'est-à-dire celui du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902*.

Pour sa part, la *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130* se voit assigner une mission de couverture, afin de prévenir toute mauvaise surprise pouvant gêner la mise en place de la division. Pour remplir cette tâche sur le flanc gauche, le bataillon devra se mettre en place sur une ligne Le Drouet–Ellon–Trungy. Les sapeurs du *Panzer-Pionier-Lehr-Bataillon 130* reçoivent quant à eux pour mission d'appuyer la division dans la largeur de son dispositif. Le bataillon doit rejoindre pour le 8 juin, 5 heures, le secteur de Rauray–Tessel. Enfin, le « poing blindé » divisionnaire, constitué du *Panzer-Lehr-Regiment 130* et de la *Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130*, est maintenu en réserve, en deuxième échelon, afin d'être en mesure d'intervenir au profit des unités de pointe.



Cependant, les ordres donnés ne peuvent être exécutés à la lettre, du moins en ce qui concerne les secteurs de déploiement des deux régiments de grenadiers. En effet, dans la soirée du 7 juin, la *7th Canadian Brigade* du *Brigadier-General* H.W. Foster s'est solidement installée dans la zone destinée au « 901 » (secteur de Putot–Bretteville-l'Orgueilleuse), et a positionné des éléments du *Regina Rifle Regiment* dans des avant-postes à la hauteur des villages de Rots et de Norrey-en-Bessin ! Pire, de là, cette unité canadienne est en mesure de contrôler la voie ferrée et la RN 13 (Caen–Bayeux) délimitant les secteurs initialement attribués aux deux régiments de grenadiers ! Cette situation confirme bien les craintes de l'état-major de la division. Le retard accusé lors de la montée en ligne a joué en défaveur de la « Panzer-Lehr » et la rapidité d'exécution des ordres en pâtit ! Ces maux insidieux ne cesseront de s'amplifier tout au long de la campagne de Normandie, et sans avoir encore engagé le combat, la division se trouve déjà en retard par rapport à la planification initialement prévue par la cellule « opérations » de l'état-major. Or, le temps équivaut à du terrain, et en perdre conduit bien souvent à la défaite. Ceci est d'autant plus grave que les bombardements des nœuds routiers et la qualité médiocre des transmissions engendrent ordres contradictoires et confusion dans les rangs allemands. Le travail de sape de l'aviation alliée, entamé durant le premier semestre 1944, a porté ses fruits dès l'aube du 8 juin. Par exemple, le trouble est tel que diverses unités de la division de Bayerlein se retrouvent imbriquées avec des unités de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend », augmentant la probabilité de tirs fratricides.

Plus à l'ouest, face aux premiers éléments du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902*, la *50th (Northumbrian) Division* britannique déploie sa *69th Brigade* qui a aussi réussi à prendre pied sur la voie ferrée et jouxte les unités canadiennes de la *7th Brigade* aux environs de Brouay. Les combats ne cessent de s'intensifier dans le secteur du régiment de l'*Oberst* Gutman, celui-ci cherchant à maintenir ses unités aux abords immédiats du chemin de fer. Son unité ayant réussi à s'installer dans le village dès 4h30, l'officier allemand établit son état-major au plus près de la ligne de contact, dans le parc du château de Brouay. C'est alors que tout le secteur fait l'objet d'un pilonnage en règle de l'artillerie anglaise. Le *Kommandeur* du « 902 » est grièvement blessé et immédiatement remplacé par le *Major* Welsch, en charge du *II./Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902*. Le *Generalleutnant* Bayerlein en personne est victime d'une attaque de *Jabo* : légèrement blessé, il est toutefois choqué par la mort de son chauffeur, le *Leutnant* von Pappenheim, tué sur le coup.

Le deuxième échelon de la *130. Panzer-Lehr-Division*, composé des unités blindées, se rapproche de la ligne de front. Il n'est pas encore en mesure d'apporter un appui efficace aux unités au contact, car le *Panzer-Lehr-Regiment 130* et la *Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130* se trouvent encore dans le village de Monts-en-Bessin, au nord-est de Villers-Bocage, et il est hors de question d'envoyer les unités blindées au combat sans qu'elles soient totalement regroupées.

L'ennemi, lui, poursuit son effort, mais cette fois-ci à l'ouest du dispositif de la division allemande. Le manque de blindés se fait cruellement sentir, d'autant que les Anglais attaquent avec la *8th Armoured Brigade*. Cette unité perce la ligne de front et s'installe en défensive au sud de Ducy-Sainte-Marguerite. Quant au village de Loucelles, au nord de la voie ferrée, il est occupé par le *Dorsetshire Regiment* appartenant à cette même brigade. Les Alliés marquent des points, ce qui met très clairement en péril la situation des forces allemandes à l'Ouest. L'ennemi doit absolument être rejeté à la mer !

Décision est alors prise de s'en prendre massivement à la tête de pont alliée, avec la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et la *21. Panzer-Division,* la « Panzer-Lehr » n'étant pas en mesure d'y participer en cette journée du 8 juin. Les succès de cette offensive sont maigres et l'ennemi ne cesse d'augmenter la pression dans le secteur de Bayeux où les combats font rage. En début de soirée, le *Generalfeldmarschall* Rommel en personne se présente à l'état-major de la *Panzer-Lehr-Division* à Cheux et lui ordonne de regrouper ses unités dans le secteur de Tilly-sur-Seulles, en vue d'attaquer Bayeux.

▼ Le *Leutnant* Steindamm, à droite, et le *Leutnant* Finsterwalder cherchent un itinéraire pour prendre contact avec l'ennemi. Le *Leutnant* Steindamm, commandant la *2./Panzer-Regiment 6*, arbore son grade sur sa manche gauche. Ces nouveaux galons ont été introduits en août 1942, entre autres sur les effets *Drillichanzug für Panzertruppen*. La permanence de l'écoute du réseau radio est assurée par le radio-mitrailleur, comme on peut le voir sur ce cliché.
ECPA-D

▶ Ce cliché célèbre a été pris le long du mur Nord de la Ferme des Paillères, au croisement de la D178 et de la route d'Ellon, à Bernières-Bocage (au sud de Bayeux), le 9 juin au matin. Cette zone sera la base d'assaut de la *I./Panzer-Regiment 6*, en vue de son premier engagement contre la tête de pont alliée.
Archives Caraktère

Au matin du 9 juin, la formation de Bayerlein se met sur ses positions de départ en adoptant le dispositif suivant. Sur le flanc gauche, le groupement blindé « Schönburg », composé du *I./Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* et de la *II./Panzer-Lehr-Regiment 130*. À droite, de part et d'autre de la Seulles, se trouve le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901* soutenu par la *Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130*. Le bataillon de reconnaissance du *Major* von Fallois se voit ordonner, comme lors du déploiement du 7 juin, de flanc-garder la gauche de la division sur une ligne Ellon–Trungy et de prendre le contact avec l'unité mitoyenne, la *352. Infanterie-Division*.

Mais durant cette nouvelle mise en place, la pression ennemie devient insupportable pour les éléments résiduels du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901* situés entre Tilly et Audrieu. L'ordre de s'installer en défense ferme autour de Tilly-sur-Seulles leur est donc donné. En fin de matinée, la *Kampfgruppe* « von Schönburg » en profite pour passer à l'attaque et avance jusqu'au village d'Ellon, son premier objectif tenu par des unités de la *56th Infantry Brigade*. La *Kampfgruppe*, immédiatement repérée par les Britanniques, avance sous un déluge d'obus tirés par l'artillerie navale. Elle réussit néanmoins à tomber en garde aux lisières Nord du hameau, tandis que les *Grenadiere* nettoient les derniers nids de résistance anglais.

Tout semble se dérouler pour le mieux, car les objectifs fixés sont atteints, mais l'ordre est bientôt donné de stopper l'offensive et d'entamer un mouvement arrière en direction de Tilly-sur-Seulles. Il s'agit en effet de faire face à une attaque menée par la *8th Armoured Brigade* dans la profondeur du dispositif allemand, à la jonction de la *130. Panzer-Lehr-Division* et de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend », c'est-à-dire à l'est dans le secteur de Tilly, Audrieu et Cristot. Bayerlein ordonne au *I. Bataillon* du « 902 » de continuer le combat à Ellon, appuyé par des chars des *5.* et *6. Kompanien* du *Panzer-Lehr-Regiment 130*. Les deux autres compagnies, les *7.* et *8.*, ont quant à elles été envoyées d'urgence dans le secteur de Fontenay-le-Pesnel.

LA GUERRE DES HAIES

Le secteur dans lequel va combattre la *130. Panzer-Lehr-Division* à partir du 10 juin, et les quarante-six jours suivants, s'étend de Tilly-sur-Seulles à Saint-Lô, à l'est de la plaine de Caen. Ce terrain est entrecoupé de haies, de bosquets, de murets de terre ou de pierre et de vergers créés par l'homme. Ce bocage dense, qui délimite le paysage vallonné, va jouer un rôle prépondérant dans la conduite des opérations, en aidant au camouflage des positions défensives allemandes. Bien souvent, ces haies bordant des fossés permettent d'abriter des *Grenadiere*, mais aussi de faciliter les pénétrations des unités de reconnaissance alliées. Parfois doubles, elles canalisent la progression de l'ennemi, évitant ainsi tout effet de surprise pour les Allemands qui prennent alors rapidement l'ascendant sur l'assaillant en menant une guerre d'embuscades, comme ce fut le cas lors des guerres de Vendée en 1793. Mais les moyens modernes, comme l'artillerie de marine et surtout l'aviation tactique, vont changer la donne. Ces moyens vont réduire haies et vergers en champs labourés par les éclats d'obus clairsemant le paysage et facilitant l'appui air-sol délivré par les escadrilles de la *8th Air Force* et du *2nd TAC* britannique, qui vont traquer sans relâche le moindre véhicule transformé en buisson mobile par ses occup ants. Pire encore pour les Allemands, les combats de blindés vont être entravés par les profondeurs de champs limitées induites par cette végétation. Or, ce qui fait la force des *Panzer* par rapport aux chars alliés – c'est-à-dire puissance de feu, allonge et moyens optiques – va s'en trouver sérieusement amoindri. Ainsi, pour s'affranchir de ce bocage et permettre la manœuvre des unités blindées de manière plus aisée, vont apparaître sur le champ de bataille des M4 Sherman et M3 Stuart modifiés par les maintenanciers américains par l'adaptation de lames dozer devant permettre de traverser ces denses haies. Les Britanniques utiliseront pour leur part leurs Churchill Crocodile (version lance-flammes) pour déloger les *Grenadiere* des haies, comme les Américains le feront quelques mois plus tard à Okinawa avec leurs Sherman Zippo.

COMBATS DÉFENSIFS À TILLY-SUR-SEULLES : LA « PANZER-LEHR » TIENT !

L'avantage de la manœuvre demeure du côté des Alliés, et le général Montgomery prend la décision de mener son attaque en direction de Villers-Bocage, Noers et les rives de l'Odon, pour être en mesure de s'emparer des hauteurs aux environs d'Évrecy. La *7th Armoured Division* – les fameux « Rats du désert » – devra s'enfoncer profondément dans le dispositif allemand, alors que la *50th Infantry Division* sera engagée entre la Seulles et l'Aure en vue de s'emparer du village d'Hottot-les-Bagues.

À l'est de la Seulles, la *8th Armoured Brigade*, désormais passée sous commandement de la *7th Armoured Division*, enfonce les lignes allemandes avec son bataillon d'infanterie en passant par Tilly, pour ensuite se ruer sur Villers-Bocage. Le hameau de Saint-Pierre, point de jonction entre les différentes unités d'infanterie britanniques de la *8th Armoured Brigade*, tombe en fin d'après-midi, malgré la défense acharnée du *I./Panzer-Grenadier-Regiment 901*. Les pertes enregistrées sont lourdes des deux côtés, car l'artillerie de marine anglaise a noyé les positions allemandes sous un déluge de feu : 1 000 obus tirés par le croiseur *Orion*, dont 186 pour le seul village de Lingèvres. En dépit de ce déluge, les *Grenadiere* parviennent à conserver les ponts sur la Seulles. Plus tard dans la soirée, à la faveur de l'obscurité, les deux régiments tomberont en garde face au nord, de part et d'autre de l'axe Bayeux–Tilly-sur-Seulles : le « 901 » à l'est et le « 902 » à l'ouest.

La *22nd Armoured Brigade* de la *7th British Armoured Division* attaque, dès 5h45, le long de la route Caen–Bayeux, avec les chars Cromwell du *4th County of London Yeomanry* en tête. Mais cette tentative, qui constitue l'aile droite de l'offensive britannique, est freinée par la configuration du bocage. Le manque de soutien d'infanterie se fait en effet cruellement sentir, car fantassins et tankistes allemands attendent de pied ferme l'arrivée des « Rats du désert ». S'ensuit un combat à bout portant, où les défenseurs, ayant parfaitement préparé leurs positions, détruisent à la *Panzerfaust* Cromwell et Sherman britanniques, voire en lançant des grenades à main par les trappes de tourelle ouvertes. Il faudra l'intervention de l'infanterie galloise du *2nd South Wales Borderers* pour reprendre l'ascendant sur l'adversaire. Cinq Cromwell réussissent néanmoins à percer les lignes allemandes et arrivent vers midi aux environs du PC du *I. Bataillon* du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902*. L'apparition rapide des *Jagdpanzer IV 7,5cm L/48* affectés depuis peu à la *1./Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130* permet de leur faire échec : ils incendient trois Cromwell, alors que deux autres se télescopent, mésaventure qui se traduit par la capture des tankistes britanniques.

Cet épisode fait prendre conscience à Bayerlein de la fragilité du front et de la situation.

▼ Ce *Panzer IV Ausf. H* de la *5./Panzer-Lehr-Regiment 130*, détruit le 10 juin dans le secteur de Tilly-sur-Seulles, n'a pas résisté au tir à bout portant d'un canon de 6 livres britannique qui a percé son flanc gauche. IWM

Mais, la *22nd Armoured Brigade* marque un temps d'arrêt dans son attaque afin de souffler après d'aussi âpres combats. La « Panzer-Lehr » profite donc de ce répit pour réarticuler son dispositif. Le front tenu par la division forme toujours, en ce 10 juin, un arc de cercle défensif au nord–nord-ouest de Tilly-sur-Seulles. À droite de la division blindée, entre les positions de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et la route Bayeux–Juvigny, se trouve le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901* de l'*Oberst* Scholze, renforcé par les *Panzer IV* de la *II./Panzer-Lehr-Regiment 130* et deux bataillons d'artillerie (la *II./Panzer-Artillerie-Regiment 130* et la *schwere Artillerie-Abteilung 992*). La partie gauche du front est constituée par le reste du *Panzer-Lehr-Regiment 130*, du *Panzer-Pionier-Bataillon 130*, la *I./Panzer-Regiment 6* avec ses Panther arrivés la veille, et les deux derniers bataillons d'artillerie divisionnaire, les *I.* et *III./Panzer-Artillerie-Regiment 130*. Déployé encore plus à l'ouest, l'*Aufklärungs-Abteilung* continue d'assurer sa mission de flanc-garde le long de la Laurette, mission qui consiste à affiner le renseignement concernant un éventuel débordement du dispositif divisionnaire par les blindés britanniques et prendre contact avec une unité en phase d'installation dans ce secteur : la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen » en provenance des Deux-Sèvres. La *Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130* demeure stationnée quant à elle dans le secteur de Sermentot, le PC divisionnaire étant installé au château d'Orbois. Responsable de la protection antiaérienne, la *Heeres Flak-Abteilung (mot.) 311* est établie dans le secteur d'Hottot ; secteur qui sera labouré quelques jours plus tard par les pièces de 406 mm du cuirassé britannique *HMS Nelson*.

L'offensive britannique du 11 juin est déclenchée sur toute la largeur du front de la division de Bayerlein. La *50th Infantry Division* attaque à l'est de la Seulles, avec sa *69th Brigade*, en vue de percer le front allemand en direction de Christot, en passant par Audrieu. Face à elle, est engagée la *Panzer-Abteilung* « von Schönburg » qui détruit sept des neuf chars anglais du *4th/7th Royal Dragoon Guards* engagés en appui de cet assaut. Aux environs de 16 heures, la cote 103 est prise par l'assaillant après des combats acharnés à l'arme antichar. Deux *Panzer*, dont un de commandement à bord duquel le *Major* Prinz Schönburg-Waldenburg et quatre de ses subordonnées perdent la vie, sont détruits.

Dans le secteur Ouest de la Seulles, les « Rats du désert » lancent leur offensive sur Juaye-Mondaye, conquis dans la soirée. C'est à ce moment que deux groupes de combat mixtes sont formés par les Britanniques, mêlant chars et infanterie : un passe sous le commandement de la *22nd Armoured Brigade* et a pour mission d'attaquer dans le secteur de Lingèvres ; l'autre se trouve à gauche, sous l'autorité de la *56th Infantry Brigade*, et se positionne dans le secteur de Bucéels afin de s'emparer de Tilly-sur-Seulles. Effectivement, la *22th Armoured Brigade* prend rapidement

◀ Briefing tenu le 10 juin aux abords de l'abbaye de Mondaye, en vue de coordonner une action commune entre le premier peloton de la *2./Panzer-Regiment 6* équipée de Panther et la *3./Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130*. On peut remarquer les blousons vert roseau qui, au début de leur introduction le 5 mai 1941, étaient destinés aux unités de reconnaissance. Ils se généraliseront par la suite au sein des équipages de chars. Le Panther *Ausf. A* en arrière-plan est un des premiers exemplaires équipés de la TZF 12a monoculaire. ECPA-D

▼ Une tension extrême se lit sur les visages de ces *Panzergrenadiere* du *I. Bataillon* du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* engagés à l'ouest de Caen. L'opération « Margarethe » en Hongrie semble bien loin et l'ennemi est d'une tout autre nature.

Lingèvres, mais la situation demeure confuse à Tilly-sur-Seulles, jusqu'à ce qu'une *Kampfgruppe* formée à la hâte par l'*Oberst* Scholze vienne faire basculer le combat en faveur des Allemands. Les grenadiers du *I./901* dirigent une contre-attaque aux environs de minuit dans ce secteur et causent à l'adversaire pas moins de 150 tués.

À l'aile gauche de la *130. Panzer-Lehr-Division*, les Britanniques mènent des actions de reconnaissance offensives devant les positions du bataillon de reconnaissance de von Fallois, aux abords de l'Aure. Bien menées, elles se traduisent, du côté allemand, par la perte du carrefour de La Belle Épine. Cette opération démontre bien que les Britanniques cherchent à mener une attaque en coin, entre le dispositif de la « Panzer-Lehr » et son unité voisine, la *352. Infanterie-Division*. Le danger pour Bayerlein est bien réel…

Le 12 juin, les Britanniques partent en force à l'assaut des positions défensives de la division blindée, en portant leur effort sur les secteurs de Lingèvres, Tilly et Saint-Pierre. Malgré leur supériorité en hommes et en matériel, toutes les attaques sont repoussées par les Panther de la *3. Kompanie* du *Panzer-Regiment 6* et les soldats des *Panzer-Grenadier-Lehr-Regimenter 901* et *902*. L'assaillant, avec la *231st Infantry Brigade*, parviendra tout de même à prendre pied sur le carrefour de La Belle Épine et à libérer le village de Trungy, à l'ouest du dispositif de la division.

En vue de se prémunir, face à l'ouest, d'un encerclement par les troupes américaines qui ont pris Caumont-l'Éventé, sur l'aile gauche de la division, la *Begleit-Kompanie* (compagnie d'escorte) est envoyée dans le secteur d'Anctoville sous le commandement du *Major* von Fallois. La *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130* réussit à établir le contact avec les éléments de reconnaissance de la *2. Panzer-Division*, qui prend la relève de la *352. Infanterie-Division*, à l'ouest de la « Panzer-Lehr ». En début de soirée, cette dernière rend compte de la destruction de 20 blindés ennemis, dont sept en combat rapproché.

Les affrontements du 13 juin voient la *50th (Northumbrian) Division* piétiner dans ses actions offensives en direction du sud, puis procéder à un repli. Le 14 juin, les unités de la *130. Panzer-Lehr-Division* doivent faire face à un assaut général dans le secteur de Lingèvres–La Sanaudière–La Belle-Épine. Cette attaque est précédée par un pilonnage d'artillerie, y compris celle de marine, et une pluie de roquettes tirée par les Hawker Typhoon de la *2nd Tactical Air Command* (*2nd TAC*). Pas moins de 11 escadrilles de ces terribles *Jabos* participent à l'action qui s'étend sur un front de seulement 3,5 km. Les pertes au sein du *I./902* sont importantes et le PC du régiment est sévèrement touché. Malgré la présence de Panther de la *I./Panzer-Regiment 6*, la défense acharnée des grenadiers du *II./902* – dont la *6. Kompanie* est à deux doigts d'être anéantie –, et celle des sapeurs du *Panzer-Pionier-Lehr-Bataillon 130*, le carrefour tombe entre les mains du *1st Dorsetshire* de la *231st Infantry Brigade*. En début de matinée, une attaque britannique est lancée sur Lingèvres et Verrières par la *151st Infantry Brigade*. Les combats sont terribles entre le *9th Durham Light Infantry* et les grenadiers du « 902 » qui stoppent l'avance ennemie dans le centre de la localité. Mais en dépit de l'appui des Panther de la *I./Panzer-Regiment 6*, le verrou de Lingèvres doit être abandonné. En fin d'après-midi, Bayerlein organise une contre-attaque avec les *Panzer IV* de la *II./Panzer-Lehr-Regiment 130*, à partir des couverts du secteur de Longraye. Cette opération est toutefois « tuée dans l'œuf » par un dense barrage d'artillerie qui rend toute progression en direction de Lingèvres impossible. À l'ouest du secteur divisionnaire, la *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130* doit elle aussi faire face à un très violent tir d'artillerie qui précède une attaque de chars. Mais celle-ci est stoppée en début d'après-midi, évitant ainsi la perte de contact de la « Panzer-Lehr » avec l'unité voisine.

Afin d'éviter à la division d'être submergée, l'ordre lui est donné de se replier davantage au sud. Ce mouvement rétrograde n'est possible que grâce à l'arrivée à l'ouest de la *2. Panzer-Division*. En effet, cette dernière sera en mesure de fixer l'ennemi pendant que les unités éprouvées de la *130. Panzer-Lehr-Division* pourront s'établir sur leurs nouvelles positions en toute sécurité. Ce repli aura lieu durant la nuit du 14 au 15 juin, l'obscurité étant plus propice à ce genre de manœuvre.

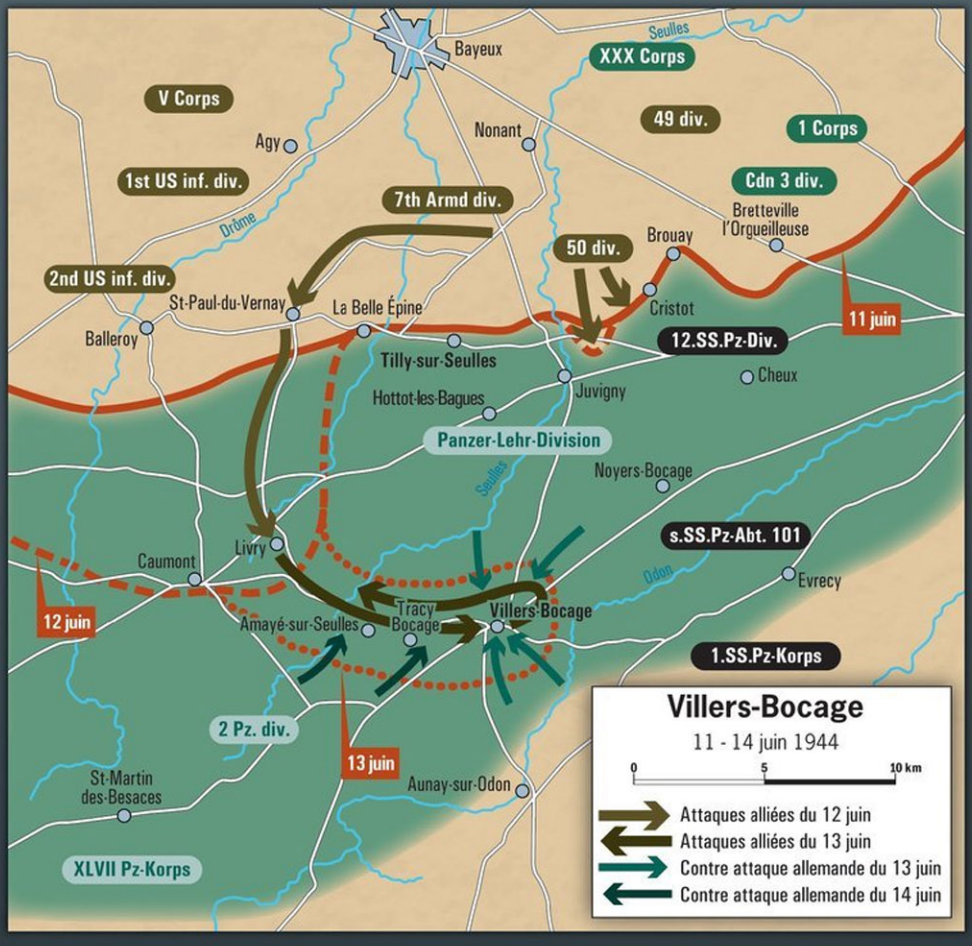
▼ Un Panther appartenant au *Panzer-Regiment 6*, détruit près de Bernières-Bocage, au nord-ouest de Tilly-sur-Seulles, est inspecté le 12 juin par un fantassin britannique de la *50th (Northumbrian) Infantry Division*.
IWM

CARNAGE À VILLERS-BOCAGE

Face à l'agressivité de la *Panzer-Lehr-Division*, les Anglais étudient la possibilité d'un débordement par l'ouest. Ainsi débute, le 12 juin, l'opération « Perch », qui a pour but de s'emparer de la région de Villers-Bocage. Le *Lieutenant-General* Bucknall, commandant le *XXXth British Corps*, espère bien profiter de cet espace pour enfoncer le front allemand à la jointure de la « Panzer-Lehr » et de l'« Hitlerjugend ». Il donne l'ordre au *Major-General* Erskine de lancer ses « Rats du désert » précisément à cet endroit. La *7th British Armoured Division* devra traverser le dispositif de la *50th (Northumbrian) Division* d'est en ouest, en vue de se déployer pour l'assaut. La marche de la division doit être éclairée par la *22nd Brigade* du *Brigadier-General* Hinde, qui a encore des unités au contact dans le secteur Est, à Tilly-sur-Seulles, et non des moindres, comme le *Queen's Royal Regiment* et le *1st Royal Tank Regiment*. Ce sera donc le *8th King's Royal Irish Hussars* qui aura l'honneur de composer l'avant-garde et d'enfoncer le dispositif des grenadiers de la « Panzer-Lehr ». Aux environs de 15 heures, en cet après-midi du 12 juin, les premières pertes sont enregistrées aux environs du village de Livry, au nord-est de Caumont. Il faudra attendre 20 heures pour que le village soit nettoyé par l'infanterie britannique, la *Rifle Brigade*.

La *1st US Infantry Division* en profite pour s'établir à Caumont-l'Éventé. Par mesure de sûreté, l'avance britannique est stoppée, les défenseurs allemands ayant causé de nombreuses pertes avec leurs pièces antichars. La reprise de l'offensive a lieu à 5h30, le 13 juin, avec en tête les chars Cromwell du *4th County of London Yeomanry* « Sharpshooters » renforcés par une compagnie d'infanterie de la *Rifle Brigade* : la A *Company* du *1st/7th Queens Royal Regiment* embarquée à bord d'*Half-Tracks* M3 de construction américaine. En deuxième échelon, suivent le *5th Tank Royal Regiment* et deux bataillons d'infanterie de la *131st Brigade*. Deux régiments de hussards assurent la flanc-garde de cette progression, le *8th* à l'est et le *11th* à l'ouest.

L'avance britannique se déroule sans encombre et Villers-Bocage est atteint, de même que la cote 213. Le combat qui va suivre reste l'un des plus célèbres de la Seconde Guerre mondiale car, malheureusement pour elles, ces unités anglaises vont croiser le *SS-Obersturmführer* Wittmann, l'un des as de la *Panzerwaffe*, et sa *schwere SS-Panzer-Abteilung 101*. Ce bataillon de chars lourd est arrivé dans le secteur Est de Villers-Bocage avec deux compagnies de Tiger, dans la nuit du 12 au 13 juin. Ce combat, maintes fois relaté, va stopper net l'avance alliée. Wittmann, dont le char a été immobilisé dans les combats, rejoindra à pied les lignes tenues par les grenadiers de la « Panzer-Lehr » et rendra compte de son fait d'arme au *Major* Kaufmann. Afin de concrétiser ce succès foudroyant, la *II./Panzer-Lehr-Regiment 130* reçoit immédiatement l'ordre de barrer les sorties Nord de Villers-Bocage avec tous les personnels disponibles. Dans la foulée, l'ennemi est délogé de la cote 213 grâce à l'action de *Panzer IV* qui venaient juste d'être remis en état par la compagnie de maintenance à Parfouru-sur-Odon. À midi, une nouvelle contre-attaque est menée de manière énergique. Les Britanniques ne tiennent plus que les quartiers Ouest de Villers-Bocage. Pendant ce temps, la *2. Panzer-Division* entre en lice, obligeant la *7th Armoured Division* à se regrouper autour de Tracy-Bocage. Le 14 juin, ses éléments de reconnaissance vont tester le dispositif britannique tout en cherchant à entrer en contact avec la « Panzer-Lehr ». La jonction ne s'effectuera que dans la soirée du 14, après des combats acharnés dans le secteur d'Anctoville. Sous la pression allemande, la *7th Armoured Division* se verra contrainte de se replier pour s'aligner sur le dispositif de la *50th (Northumbrian) Division*. Celle-ci piétine devant Tilly-sur-Seulles que la division de Bayerlein a reçu l'ordre de tenir jusqu'au dernier homme.



Le bilan de la bataille de Villers-Bocage est à la hauteur de la panique qui a régné dans les rangs britanniques. Leurs pertes matérielles s'élèvent en effet à 27 chars, 14 automitrailleuses et 14 *Half-Tracks*, et encore ne s'agit-il que des véhicules blindés ! Les pertes humaines sont aussi très élevées, 19 officiers et 239 soldats ayant trouvé la mort. Voici ce qu'en dit l'auteur :

« Il m'a été donné de rencontrer deux survivants britanniques de cette attaque. Le premier était lieutenant d'infanterie (décédé depuis une dizaine d'années dans la région de Saumur), et le second membre d'un équipage de Cromwell que j'ai côtoyé à Colleville-sur-Mer en 2008 et avec qui j'ai longuement discuté. Près de 70 ans après, leurs récits sont effrayants de réalisme et ils s'accordent tout simplement à dire que ce n'était pas leur heure, car tous deux ne comprennent toujours pas comment ils ont pu s'en sortir vivants. »

Ce succès défensif incontestable des Allemands à Villers-Bocage amènera les forces britanniques à prendre beaucoup plus de précautions dans la planification des opérations futures. Cet échec, bien que temporaire, réduit à néant la manœuvre de débordement par l'ouest de Caen.

Malgré la pénombre, le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901* va faire l'objet de tirs d'artillerie d'une extrême violence qui vont grandement compliquer sa marche vers l'arrière. D'autant qu'aux premières lueurs du jour, les Typhoon prennent la relève et écrasent tout sous leurs roquettes. Parachevant ce matraquage en règle, l'artillerie britannique reprend ses tirs, noyant les sapeurs de la *Panzer-Pionier-Lehr-Abteilung 130* et les grenadiers du *Regiment 901*, terrés dans leurs trous individuels, sous un déluge d'acier. Exténué, le bataillon de *Pioniere* est immédiatement relevé par les hommes du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* détournés en urgence de leur objectif initial : le secteur Sud-Est de Sermentot. Le front de la *Panzer-Division* semble être enfoncé et, à l'ouest, le bataillon de reconnaissance doit lui aussi abandonner le secteur de La Belle-Épine. La situation se dégrade dès les premières lueurs de l'aube pour le « 902 » qui risque désormais d'être coupé de ses arrières par un mouvement enveloppant de l'ennemi. Il est impératif pour Bayerlein de réagir !

La seule issue semble être de contre-attaquer en direction d'Hottot-les-Bagues. À la hâte, sont rassemblées deux compagnies de Panther de la *I./Panzer-Regiment 6* – la *1.* et la *2. Kompanien* – sur lesquels sont juchés des grenadiers du « 902 ». Les chars allemands s'élancent à la rencontre de l'ennemi, solidement retranché dans Hottot. Les combats se déroulent à courte distance. Tirant à bout portant sur les chars Cromwell, les Panther ne laissent aucune chance de survie aux équipages anglais, les nids de résistance étant écrasés sous les chenilles des chars allemands. En fin d'après-midi, Hottot est nettoyé par les hommes du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* qui tombent en garde face au nord dans les lisières du village, rassurés par la présence de pièces d'artillerie et de chars. Malheureusement, quelques heures après leur installation, ces derniers doivent quitter Hottot et se déployer dans le secteur de Tilly, pour faire face à une attaque de grande envergure contre les lignes du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902*. Précédée comme toujours d'un barrage d'artillerie d'une rare densité, l'infanterie anglaise se rue à l'assaut des positions allemandes. Assurés d'un succès facile, les fantassins de la *50th (Northumbrian) Division*, appuyée par des chars de la *7th British Armoured Division*, n'en croient pas leurs yeux quand ils sont pris à partie par des grenadiers encore vivants ! Pire encore pour les *Tommies*, des Panther et des *Panzer IV* appuyés par de très rares *Jagdpanzer IV* du bataillon de chasseurs de chars du *Major* Barth engagent les forces britanniques, semant le trouble dans les rangs.

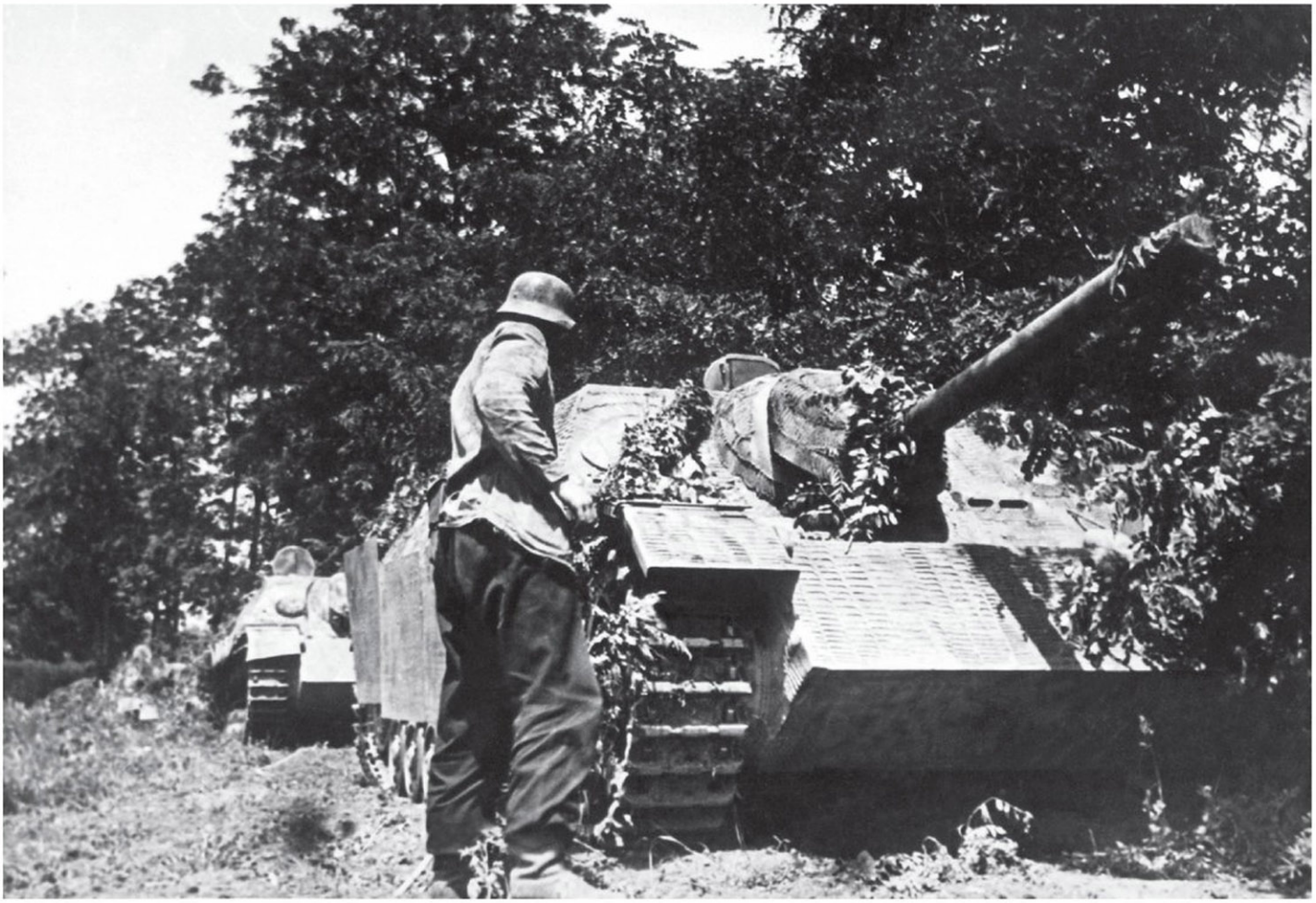
Au crépuscule, Tilly est toujours aux mains des grenadiers, et cette terrible journée du 15 juin fait prendre conscience aux Anglais que la *130. Panzer-Lehr-Division* n'a pas usurpé sa réputation d'unité d'élite. Les Britanniques, sentant que Tilly ne tombera pas dans l'immédiat malgré leur supériorité en hommes et en matériel, entament à leur tour un repli afin de se réorganiser et de reprendre des forces.

...PUIS LÂCHE PRISE

Après s'être repliée dans le secteur Ouest de la division, la *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130* réussit néanmoins à prendre contact avec les éléments de la *2. Panzer-Division* dans la région d'Anctoville, lors de l'offensive menée par cette dernière.

À l'aube du 16 juin 1944, les positions du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901* sont pilonnées en préambule à l'attaque des fantassins de la *50th (Northumbrian) Division* qui n'ont piétiné que trop longtemps face aux grenadiers. Une nouvelle fois, Tilly tient bon et le régiment mécanisé allemand stoppe l'assaut des chars britanniques qui sont détruits à bout portant à la *Panzerfaust* et à la *Tellermine*. En fin d'après-midi, après des combats sanglants, la situation demeure inchangée.

À l'ouest, en ce 16 juin, elle devient plus préoccupante, car les éléments du bataillon de reconnaissance divisionnaire sont surpris par une puissante attaque le long de la route Torteval–Hottot, en fin de matinée. Seule l'intervention des *Panzer IV* permet d'enrayer l'action anglaise. Reste que l'*Abteilung* du *Major* von Fallois n'est pas passée loin de la catastrophe, car s'il cède, c'est toute la limite des secteurs entre la *2. Panzer-Division* et la *130. Panzer-Lehr-Division* qui sera enfoncée, menaçant grandement l'équilibre général du front normand. Conscient de ce fragile équilibre, le commandement



allemand détache la *Begleit-Kompanie* de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » auprès de von Fallois. Ce renfort conséquent arrive à point nommé, car la journée du 17 est marquée par l'augmentation des reconnaissances offensives britanniques dans ce secteur charnière et la destruction de plusieurs chars trop entreprenants. Dans l'après-midi du 17, les positions du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* au sud de Lingèvres et du « 901 » au nord de Tilly sont une nouvelle fois pilonnées, en prévision d'une attaque générale qui sera encore un échec.

Après quinze jours de combats, le bilan de la *130. Panzer-Lehr-Division* fait état de 137 chars alliés détruits et 22 avions abattus. Outre les tués et blessés, 322 soldats de la division ont été faits prisonniers, dont 12 officiers.

La journée du 18 juin commence comme toutes les précédentes, c'est-à-dire par un déchaînement de l'artillerie anglaise précédant une attaque généralisée. Les efforts déployés par les Britanniques finissent par payer : les villages de Cristot, de Brouay et le hameau de Saint-Pierre sont pris par la *49th (West Riding) Division*, malgré l'acharnement du *I./901*. Parallèlement, la *50th (Northumbrian) Division* débute son action sur Tilly à partir du nord-ouest, mais les grenadiers du *II./901* du *Major* Schöne et les 9 *Sturmgeschütze* de la *Funklenk-Kompanie 316* commandée par l'*Oberleutnant* Meinhardt réussissent à la repousser. Une seconde tentative échoue. Il faut attendre l'apparition des Typhoon du *2nd TAC* pour faire sauter le verrou germanique : Tilly tombe. En début de soirée, les Allemands lancent un assaut avec quelques Panther pour reprendre la bourgade aux fantassins de la *56th Infantry Brigade*, mais sans succès. Le *Major* Markowski est blessé par un tir d'artillerie lors de cette attaque avortée. Il doit laisser son poste de *Kommandeur* du bataillon de Panther à l'*Hauptmann* Jahnke, commandant la *4. Kompanie*.

Deux des 31 *Sd.Kfz. 162 Jagdpanzer IV* affectés à partir du 31 mars 1943 à la *Panzerjäger-Lehr-Abteilung 130* dans la campagne normande. D'après le *K.St.N. 1149*, une compagnie de *Jagdpanzer IV* est composée de trois sections à quatre pièces et d'une section de commandement à deux pièces.
AMX # R00370-11

Un Panther *Ausf. A* de la *I./Panzer-Regiment 6* dans le bocage normand. Si cette caractéristique du terrain favorise le combat défensif et le camouflage des fantassins allemands, elle empêche aux blindés du *Reich* d'utiliser leur portée pratique de tir supérieure à celle des blindés alliés.
AMC # E021102

Au sud-ouest, Longraye est abandonné par la *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130* soumise à la pression du *7th Green Howards* qui s'empare du hameau. Une contre-attaque allemande est alors lancée pour le reconquérir, mais elle se révèle infructueuse. De surcroît, les lignes du bataillon sont enfoncées, forçant la *Begleit-Kompanie* de la *12. SS-Panzer-Division* à prendre part au combat pour endiguer le flot des forces britanniques et rétablir la liaison avec l'unité voisine qui avait été coupée des lignes allemandes.

Le manque de moyens et les pertes enregistrées ne permettent plus à la division de Fritz Bayerlein de maintenir un front aussi large. Ce dernier doit être raccourci dans les plus brefs délais. Le repli débute durant la nuit du 18 au 19 juin. Cela tombe bien, car c'est précisément cette nuit que les Britanniques ont choisie pour marquer une pause et consolider leurs positions autour du village chèrement acquis, tout en menant des actions de reconnaissance en direction du sud pour tâter les défenses ennemies.

Durant la matinée du 19, les patrouilles allemandes observent des concentrations de troupes anglaises devant les deux régiments de grenadiers. L'imminence d'une offensive semble se profiler, et en début d'après-midi, l'artillerie anglaise se déchaîne effectivement sur les positions des *Panzer-Grenadier-Lehr-Regimenter 901* et *902*. L'attaque de la *231st Infantry Brigade*, appuyée par des chars, débute à 15h15 et vise comme bien souvent le point faible du dispositif allemand : la jonction entre les deux unités de grenadiers. La brigade a pour objectif de s'emparer du château de Cordillon et du village d'Hottot-les-Bagues. L'affaire tourne court, car quinze chars anglais sont détruits dans le secteur du château par les Panther de la *I. Abteilung*, stoppant net l'avance britannique effectuée sous une pluie battante qui a, certes, favorisé le travail des défenseurs. Plus à l'est cependant, les assaillants réussissent à prendre pied dans Hottot.

Se sentant une nouvelle fois menacé sur son aile gauche, le *Generalleutnant* Bayerlein engage la *Begleit-Kompanie* de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et ses sapeurs venus renforcer le secteur tenu par les grenadiers du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901*. Le village change plusieurs fois de main. Les lisières Nord d'Hottot sont ainsi conquises par les Anglais et reprises par les Allemands dans la nuit du 20 au 21. À cette date, la « Panzer-Lehr » a perdu 2 300 hommes, principalement des grenadiers, dont seuls les plus aguerris ont survécu.

Le 21 juin voit la relève d'une partie du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* par le *Feld-Ersatz-Bataillon* de la *2. Panzer-Division*. La situation restera relativement calme jusqu'au 24 juin, chacun campant sur ses positions. En effet, de part et d'autre, des problèmes d'approvisionnement se font jour. Côté britannique, la tempête du 19 juin a détruit une partie des éléments du pont artificiel « Mulberry » d'Arromanches, portant un coup préjudiciable à la poursuite des combats. Ainsi, à titre d'exemple, l'opération « Epsom » visant à prendre Caen, devra être reportée du 22 au 25 juin. Du côté allemand, en raison de l'insuffisance du ravitaillement, les munitions d'artillerie et le carburant manquent, de même que tout simplement, la nourriture, malgré la présence du cheptel bovin local.

Le 22 juin voit une recrudescence des reconnaissances britanniques et allemandes afin de déterminer au mieux les forces et positions exactes de l'adversaire. Cette journée est également mise à profit pour renforcer les limites de secteur entre la *2. Panzer-Division* à l'ouest et la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » à l'est, zones névralgiques trop souvent prises pour cibles par l'ennemi.

L'OPÉRATION « MARTLET »

Les 23 et 24 juin sont deux journées relativement calmes, malgré une tentative anglaise sur Juvigny, le 23, repoussée par les soldats du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901*, ainsi que des tirs de mortiers sur l'aile Ouest du front de la division qui s'abattent sur les positions tenues par la *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130* et sur son PC. Ceci, néanmoins, n'est que le calme avant la tempête… En effet, dès l'aube du 25 juin, débute l'opération « Martlet », dont le but est de s'emparer des hauteurs situées aux environs de la commune de Rauray et de contourner Caen par l'ouest, objectif principal des forces britanniques de Montgomery.

Afin de sécuriser le flanc occidental de son offensive menée par le *VIIIth Corps*, le vainqueur d'El-Alamein doit lancer son *XXXth Corps* à l'assaut des positions tenues par la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » et la *Panzer-Lehr-Division*. La *49th (West Riding) Division* constitue la pointe de l'attaque avec ses deux brigades d'infanterie : la *156th* et la *147th*, chacune composée de trois bataillons et renforcée pour la circonstance de deux bataillons de chars.

Face à cette grande unité, la division de Bayerlein ne peut opposer dans le secteur de Saint-Pierre, Rauray et Fontenay-le-Pesnel que le *I. Bataillon* du *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901*, des sapeurs du *Panzer-Pionier-Lehr-Bataillon 130*, un peu moins de deux compagnies de la *II. Abteilung* du *Panzer-Lehr-Regiment 130*. Deux compagnies du *Panzer-Grenadier-Regiment 192*, appartenant à la *21. Panzer-Division,* viennent s'ajouter au dispositif.

Aux environs de 20 heures, le 24 juin, un violent tir de barrage est déclenché par les batteries britanniques. Il dure pas moins de 4 heures et écrase tout le secteur sous un déluge d'acier : les défenses allemandes sont pulvérisées. Le lendemain à l'aube, aux environs de 5 heures, les chars britanniques passent à l'attaque afin d'appuyer l'assaut des deux brigades d'infanterie. Dans le secteur au nord de Fontenay-le-Pesnel–Juvigny, il reste des survivants du « 901 » qui sont submergés par les *Tommies* et ne peuvent empêcher la chute de Juvigny, ce qui facilite la percée « en coin » qu'a effectuée la *146th Brigade* sur 3 km de profondeur entre la « Panzer-Lehr » et l'« Hitlerjugend ». Une contre-attaque de *Panzer IV* de cette dernière rétablit la situation de manière temporaire. En raison de cette brèche ouverte par les Anglais, le 901e régiment risque

▼ Lancé à pleine vitesse sur une route normande dans le secteur de Caen, ce *Panzer IV Ausf. H* de la *3. Kompanie* de la *II./ Panzer-Lehr-Regiment 130* monte au front. Ces déplacements sur routes permettent de gagner des délais, mais exposent les colonnes allemandes aux « Jabo » alliés.
Bundesarchiv Bild-101I-493-3356-03

d'être débordé et l'unique alternative pour lui est de faire face, en échelonnant sa défense dans la profondeur à partir du sud du bois de Tessel. L'assaillant sera ainsi confronté à un dispositif restreint mais beaucoup plus dense. Alors que les combats continuent à faire rage à l'est, dans le secteur de la *12. SS-Panzer-Division*, à l'ouest, le bataillon de von Fallois se voit confier une mission de reconnaissance : trouver une nouvelle ligne de coup d'arrêt si la ligne de front cède, les positions aux environs de Saint-Germain-sous-Écot semblant favorables.

La journée du 26 est beaucoup plus calme. Les mauvaises conditions météorologiques clouent les *Jabos* au sol, permettant aux troupes du *Reich* de se reconditionner. Une seule action d'envergure est à noter dans le secteur de la *Panzer-Aufklärungs-Lehr-Abteilung 130* : celle-ci repousse à la hauteur du château de Cordillon des reconnaissances britanniques trop curieuses.

Le 27 juin, l'ennemi insiste toujours au même endroit et le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 901* repousse l'attaque d'un bataillon d'infanterie de la *146th Infantry Brigade* à l'est de Juvigny. Ce jour, la division se voit renforcée de deux unités. La première est la *Kampfgruppe* « Weidinger » issue de la *2. SS-Panzer-Division* « Das Reich » : elle vient étayer à hauteur de deux bataillons de grenadiers ceux des *Regimenter 901* et *902* décimés depuis le début de l'engagement en Normandie. Ce groupement tactique provenant du secteur de Saint-Lô reçoit l'ordre de s'installer face au nord-est d'une ligne passant par Rauray, Grainville-sur-Odon et Mondrainville, la mise en place s'effectuant dans la nuit du 27 au 28 juin. Cette *Kampfgruppe* SS sera appuyée par des Panther de la *I./Panzer-Regiment 3* de la *2. Panzer-Division*. La seconde formation à renforcer la « Panzer-Lehr » est une compagnie de chasseurs de chars lourde, la *2./schwere Panzerjäger-Abteilung 654*. Elle met en œuvre une dizaine des plus puissants véhicules de sa catégorie : le *Sd.Kfz. 173* Jagdpanther équipé du redoutable canon de *8,8cm Kwk 43 L/71*.

Le 28 juin, l'opération « Epsom » se poursuit à l'est du dispositif de la *Panzer-Lehr-Division*, où la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » de Kurt « Panzer » Meyer n'a pas l'intention de céder un pouce de terrain à l'ennemi. Le *Panzer-Grenadier-Lehr-Regiment 902* déjoue une attaque de la *50th (Northumbrian) Division* à l'ouest de Mondrainville.

Mais en haut lieu on estime qu'il est temps de retirer la division de Bayerlein du front, dans le but de l'engager davantage à l'ouest, dans le secteur de Saint-Lô face aux Américains.

▲ Ce grenadier appartenant au *Panzer-Grenadier-Regiment 902* est en observation, appuyé par son *Sd.Kfz. 251*. Il arbore, sur son treillis vert roseau, les épaulettes ornées du « L » gothique, insigne de la division. ECPA-D

RETRAIT

Les dernières actions de combat de la division, à l'ouest de Caen, se déroulent le 28 juin. La formation d'élite se voit signifier, le lendemain, l'ordre de gagner le secteur de Saint-Lô, plus à l'ouest dans la Manche, afin de barrer la route à l'Armée américaine. Les opérations de relève, section par section, débutent dans la soirée du 30 juin. La *130. Panzer-Lehr-Division*, très éprouvée, est remplacée par la *276. Infanterie-Division* et laisse ses munitions sur place. Les unités sont alors envoyées dans le secteur d'Aunay-sur-Odon pour se reposer et être reconditionnées avant de prendre la direction de Saint-Lô. Sont relevés en premier les deux régiments d'infanterie mécanisée, puis les Panther de la *I./Panzer-Regiment 6* prennent la direction de Courvaudon (4 km à l'est d'Aunay-sur-Odon). La *II./Panzer-Lehr-Regiment 130* de l'*Hauptmann* Ritgen, avec ses *Panzer IV*, décroche en dernier et couvre la marche rétrograde de la division vers le sud. Néanmoins, les unités divisionnaires doivent malgré tout se tenir prêtes à intervenir depuis leur zone de repos respective, au cas où la situation se dégraderait sur la ligne de front, désormais tenue par la *276. Infanterie-Division* et les redoutables Jagdpanther de la *2./schwere Panzerjäger-Abteilung 654*.

Du 1er au 30 juin 1944, la « Panzer-Lehr » déplore 490 soldats tués (dont 27 officiers), 1 809 blessés (dont 463 officiers), 673 disparus et 435 malades, représentant un total de 3 407 hommes. Ces déficits ne seront qu'en partie comblés, à hauteur de la moitié, par des soldats peu expérimentés. Concernant le matériel, la division a perdu 24 *Panzer IV*, 23 Panther et 82 semi-chenillés *Sd.Kfz. 251*. Ce dernier chiffre illustre de manière significative le lourd tribut qu'ont payé les deux régiments de grenadiers engagés dans tous les combats depuis le baptême du feu de la *130. Panzer-Lehr-Division* ! ■

LES ÉVADÉS

OU L'INCROYABLE DESTIN DE DEUX B1BIS ÉCHAPPÉS DES USINES DE SAINT-CHAMOND !

▼ Photographie de l'un des deux chars B1bis échappés de Saint-Chamond, réalisée le 21 juin 1940 à Saint-Jeure-d'Ay (Ardèche) par le commandant Henry Nazat de l'état-major du 18e corps d'armée. Le char, dont l'assemblage n'a pas été achevé, est dépourvu de sa tourelle. Partiellement dissimulé derrière la trappe relevée du poste de conduite du mécanicien-pilote, on observe un personnage portant un béret surmonté de lunettes de conducteur. Sa position – il est assis jambes pendantes à l'intérieur du char – permet de confirmer l'absence d'obturation du trou béant laissé par la tourelle absente. La lecture du journal de marche du 10e BCCA nous apprend que ce vide sera comblé au moyen d'une plaque boulonnée le 24 juin à Puy-Saint-Martin dans la Drôme, au terme de la première nuit de route en direction du front de l'Isère. On note qu'aucun numéro d'immatriculation n'apparaît sur l'entretoise supérieure, partiellement maculée de boue, située juste sous le canon de 75 SA 35 de caisse. Aucun nom de baptême ne figure non plus sur le capot avant, où seul est présent un drapeau tricolore, auquel la couleur bleue semble manquer. Le flanc gauche de l'engin permet d'observer que celui-ci a partiellement reçu sa livrée de camouflage, sous forme de grandes taches non cernées de noir. Sur la trappe relevée du poste de conduite est fixé un fanion, dont nous ignorons la couleur et par conséquence la signification. - Coll. Dutrône

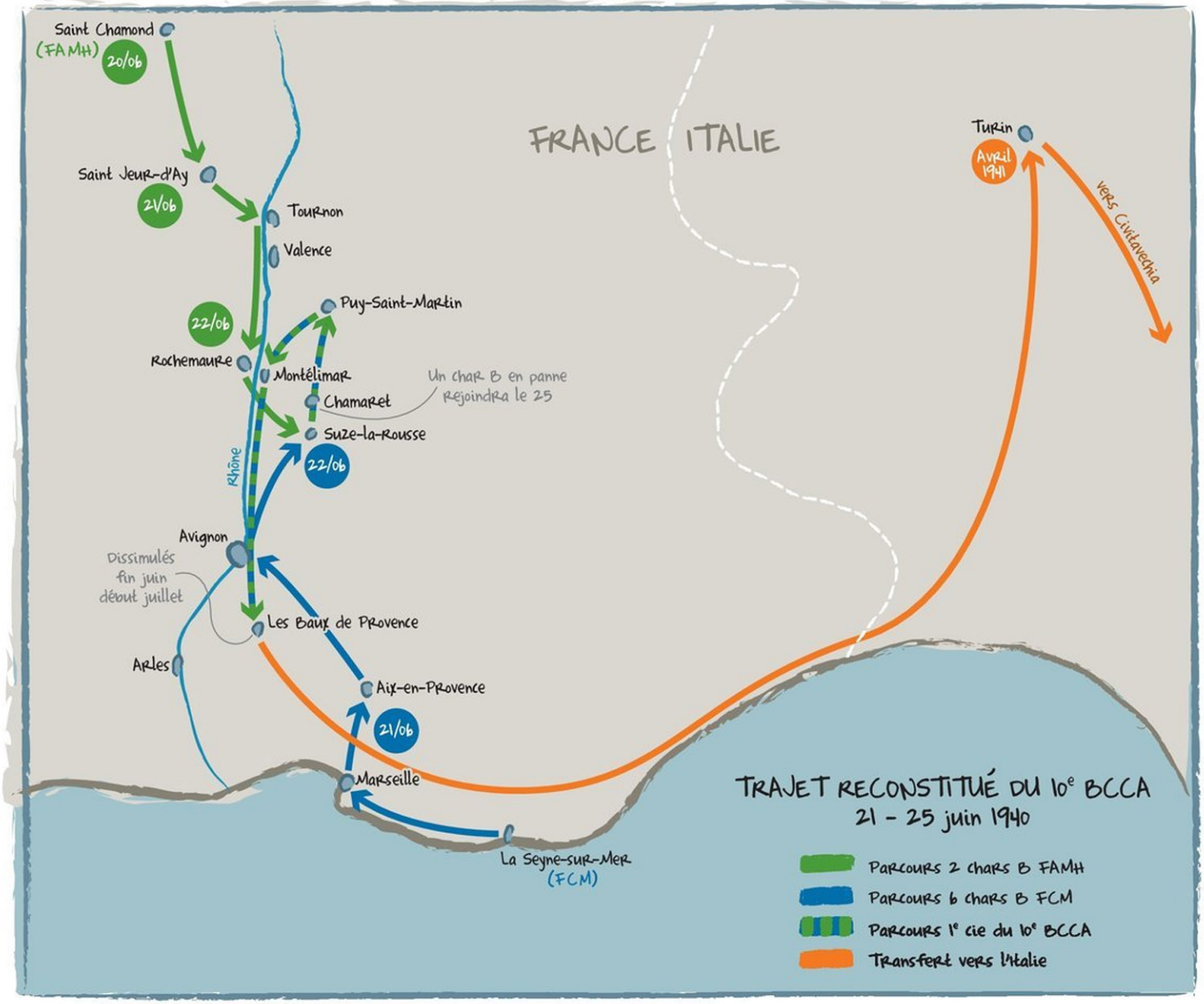
Par **Christophe Dutrône**
Remerciements : David Zambon et Cyril Dumas, conservateur du musée des Baux-de-Provence.

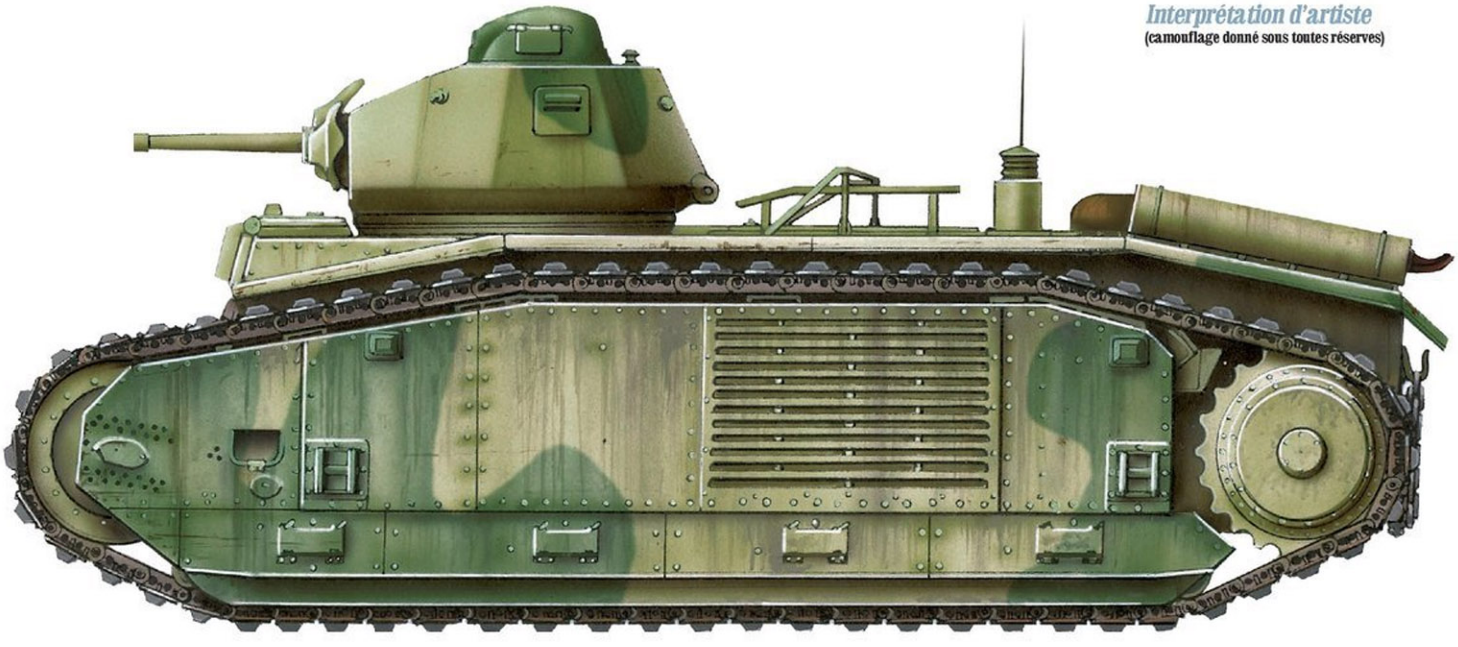
La découverte récente de deux clichés inédits pris le 21 juin 1940 à Saint-Jeure-d'Ay, en Ardèche, nous a permis de lever le voile sur l'un des – petits – mystères entourant l'histoire des chars B1bis : celui du destin de deux de ces engins, échappés le 20 juin 1940 des ateliers des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt (FAMH) à Saint-Chamond, pour tenter de rallier le sud de la France afin d'y poursuivre le combat. Les rares sources existant à ce sujet font apparaître que l'histoire de ces chars est intimement liée à celle du 10e bataillon de chars de combat alpin (BCCA) qui, peu avant le 9 juin 1940, se trouvait dans l'Aisne. Au cours de la retraite et au terme d'engagements successifs, ce bataillon parvient en partie à échapper à l'encerclement et à se replier vers le sud.

Entre le 18 et le 19 juin 1940, un détachement d'une centaine d'hommes et de 17 véhicules appartenant au 10e BCCA arrive jusqu'à Valence, où se situe le dépôt de l'unité. Les rescapés, qui ont perdu la totalité de leurs chars Renault R35, tentent aussitôt d'obtenir du matériel afin de reconstituer une unité de marche. Leurs demandes restent cependant vaines, du fait du repli du dépôt 504 devant l'avance ennemie. Le 20, alors que les survivants de l'unité s'inquiètent de l'éventualité d'être bêtement rattrapés par les avant-gardes allemandes qui approchent de la région, le groupement reçoit l'ordre de se porter plus au sud, à Suze-la-Rousse, le bataillon venant d'être rattaché au commandement des chars de l'armée des Alpes. Le 21 juin, tandis que quelques isolés – dont le lieutenant Grégoire circulant à bord d'un side-car allemand capturé – rejoignent encore, le 10e BCCA apprend qu'il va être reconstitué sur la base de deux compagnies de marche qui percevront des chars B1bis. Six premiers engins, fournis à la hâte par les ateliers des Forges et Chantiers de la Méditerranée (FCM) à La Seyne-sur-Mer, doivent être perçus à Marseille, auxquels doivent venir s'ajouter deux autres engins échappés des chaînes de montage de la FAMH qui sont signalés en Ardèche. Le capitaine Boreau de Roincé, parti à leur recherche, parvient à les localiser sur la rive droite du Rhône, à Rochemaure, et les met immédiatement en route vers Suze-la-Rousse.

Les personnels, qui avaient jusqu'alors exclusivement servi sur char FT ou Renault R35 et qui ne connaissent rien du char B, doivent être sommairement instruits par une équipe de six ouvriers, venus avec les engins. Compte tenu de l'urgence de la situation, il est décidé que l'école de conduite se fera lors de la montée en ligne.

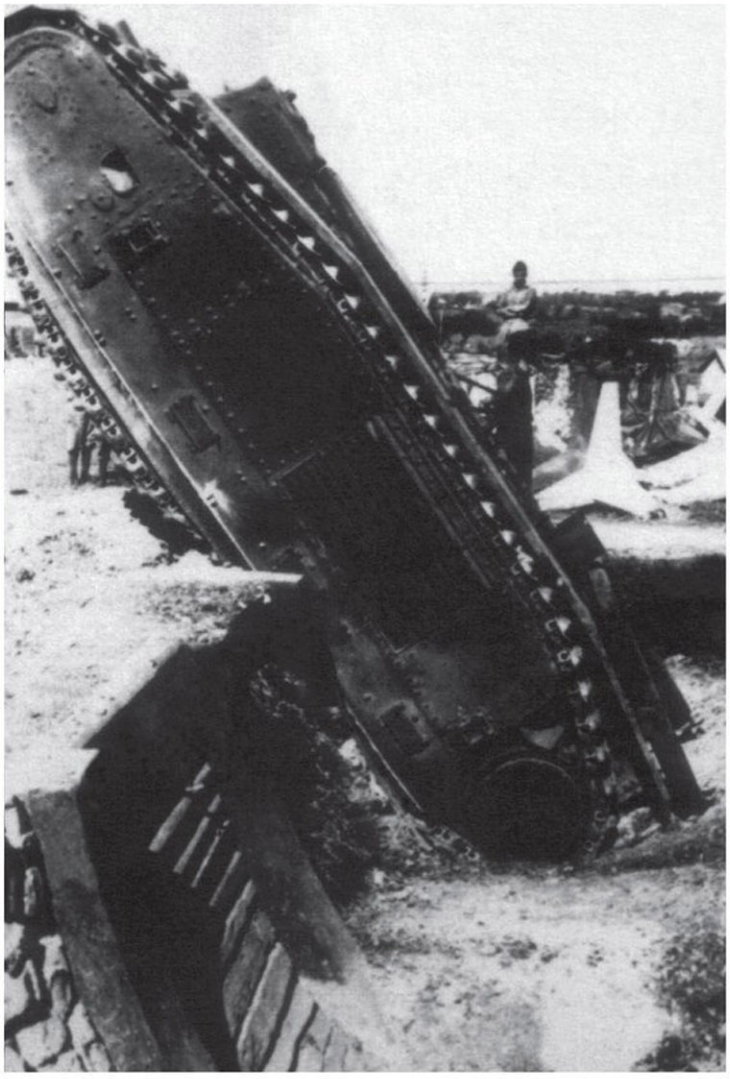
▼ Toujours photographié dans le secteur de Saint-Jeure-d'Ay le 21 juin, le second des évadés de la FAMH apparaît comme achevé, disposant de sa tourelle. Juché sur la pièce de 75 et accroché au tube de celle de 47, un homme en bleu de travail semble conseiller le mécanicien-pilote. Il s'agit probablement d'un des ouvriers des usines de Saint-Chamond, dont on sait qu'avec ceux de la FCM, ils prendront en charge la formation accélérée à la conduite pour les équipages, les 22 et 23 juin, à Suze-la-Rousse. Tout comme l'engin précédant, ce char B a reçu partiellement sa livrée de camouflage. Un drapeau tricolore (complet) a été apposé sous le poste de pilotage, tandis qu'aucune immatriculation n'est visible sur l'entretoise supérieure. Les Nord-Africains, visibles à droite du document, appartiennent au 6e Spahis algériens qui s'illustrera avec la 1re brigade de Spahis, en bloquant les Allemands avec succès du 23 au 25 juin dans le secteur Annonay-Tournon. - Coll. Dutrône



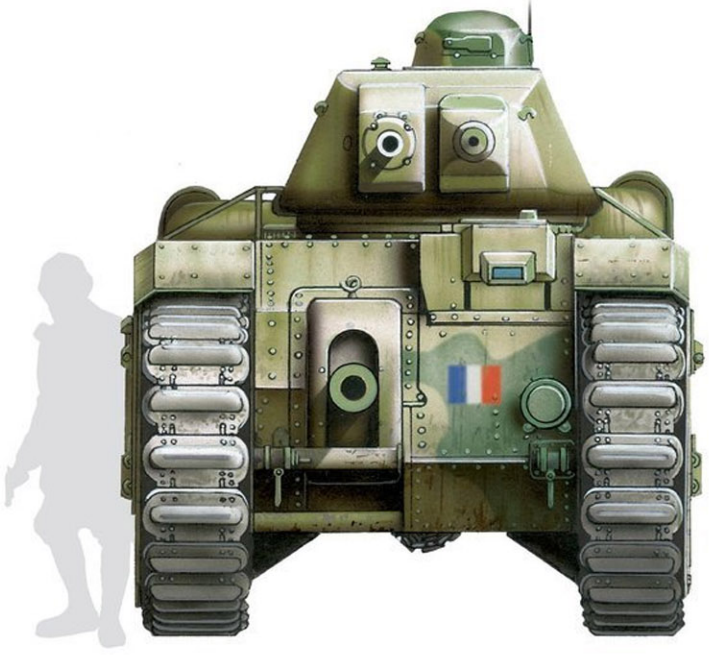


Renault B1bis
Interprétation d'artiste
(camouflage donné sous toutes réserves)

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011



▲ La *Scuola Centrale del Genio* de Civitavecchia, dans le Latium, recevra pour expérimentation trois des huit chars B du 10e BCCA, découverts en 1941 dans la carrière « Sarragan » des Baux-de-Provence. L'exemplaire visible sur cette photographie, qui fait partie des quatre engins dépourvus de tourelle, semble avoir été repeint. Outre les huit exemplaires saisis par la commission d'armistice italienne, 123 autres chars B auraient été remis à **Mussolini par les Allemands entre 1941 et 1942. Aucun ne participera à des** combats ef**fectifs contre les Alliés. -** USSME via David Zambon



Le 23 juin, les huit chars sont affectés à la 1re compagnie, dont le commandement est confié au capitaine de Roincé. Le soir même, celle-ci est mise en route vers le nord, avec mission de se porter en direction du front de l'Isère, où l'armée des Alpes parvient à contenir avec succès les premières unités de la *Wehrmacht* qui sont désormais au contact. Le 24 juin vers 2 heures, la compagnie atteint Puy-Saint-Martin, dans la Drôme, où elle s'arrête après avoir dû abandonner l'un des engins tombé en panne 25 km plus au sud, à Chamaret. La journée du 24 est mise à profit pour percevoir les munitions qui faisaient défaut pour approvisionner les canons de 47 SA 35. Trois des engins incomplets qui ont réussi à atteindre la première étape reçoivent des plaques boulonnées, qui permettent d'obturer le vide laissé par l'absence de tourelle. Ils sont en outre équipés de mitrailleuses fixes approvisionnées à huit chargeurs.

Tandis que sont réalisés ces travaux, il apparaît vite que le bataillon est bloqué : en effet, les ponts routiers sur la Drôme – à l'exception de ceux de Loriol et de Die – ont été détruits à la demande du général Parmentier, commandant provisoirement la 14e région militaire. À 16 heures, le 10e BCCA reçoit l'ordre de faire mouvement en direction de Loriol-sur-Drôme, par la route de Montélimar. Au cours de la nuit, une camionnette chargée d'obus de 75 – dénichés à Toulouse par le lieutenant-colonel Flamand, qui commande les chars de l'armée des Alpes – parvient à délivrer sa précieuse cargaison à la compagnie, qui disposera désormais des munitions nécessaires pour approvisionner les canons de caisses de 75 SA 35.

L'aventure, malgré la bonne volonté de tous, s'arrêtera là. L'ordre de cessez-le-feu atteint l'unité le 25 juin, alors que celle-ci s'apprêtait à reprendre le chemin de l'Isère. Au cours de la soirée, le 10e BCCA rebrousse chemin en direction de Suze-la-Rousse, les chars devant être embarqués à Montélimar sur plate-forme et partir en convoi en direction de Tarascon. À compter de cette date, le destin des chars B échappés de Saint-Chamond, tout comme ceux venus de La Seyne-sur-Mer, devient aussi nébuleux que rocambolesque. Le général Olry, qui commande l'armée des Alpes, demande au responsable du 1er Bureau de son état-major, le chef de bataillon Plan, de dissimuler les chars afin que ceux-ci échappent à la *Commissione Italiana di Armistizio con la Francia*, chargée de vérifier la bonne application des clauses de la convention d'armistice. Les huit engins sont finalement dissimulés dans une vaste carrière souterraine des Baux-de-Provence, la carrière « Sarragan », leurs galets de roulement ayant été préalablement ôtés.

Malheureusement, la cachette ne connaîtra qu'une existence éphémère : l'un des maçons italiens ayant participé au murage de la carrière révèle, en 1941, aux Italiens l'emplacement où les blindés avaient été mis à l'abri. Il paiera par la suite de sa vie le prix de sa trahison. Les Italiens, après avoir fait refabriquer les galets manquants par une firme automobile de Turin, feront franchir les Alpes aux blindés pour les acheminer en Italie du Nord, au *1° Centro di Torino*, où ils sont remis en état et immatriculés réglementairement pour certains à la fin du mois d'avril 1941. Au moins trois de ces chars B sont envoyés par la suite à la *Scuola Centrale del Genio* de Civitavecchia, dans le Latium, pour y subir des essais. Contrairement aux chars R35 affectés à la défense de la Sicile, qui connaîtront le feu face aux Américains en 1943, aucun des chars B saisis par la commission d'armistice italienne ne sera engagé dans des opérations de guerre. Tous achèveront leur carrière dans des tâches obscures, utilisés comme tracteurs ou comme véhicules-écoles. Le personnel du 10e BCCA a quant à lui été démobilisé au cours des semaines ayant suivi l'armistice, le bataillon étant officiellement dissous le 31 juillet 1940. ■

SOURCES :

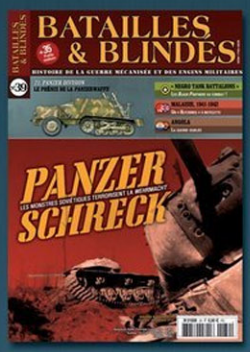
Anonyme, *Journal de marche du 10e Bataillon de Chars de Combat Alpin,* Valence, Imprimerie Chevalier, 1941
Lefèvre (E.) & Plan (gén. É.), *La bataille des Alpes 10-25 juin 1940, l'armée invaincue*, Lavauzelle, 1982
Pignato & Cappellano, *Gli autoveicoli de combattimento dell'Esercito italiano*, Roma, USSME, 2002

BATAILLES & BLINDÉS

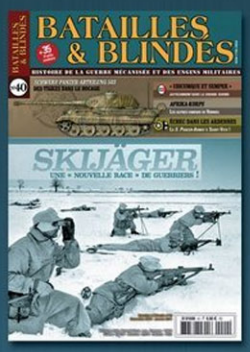
Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

www.caraktere.com

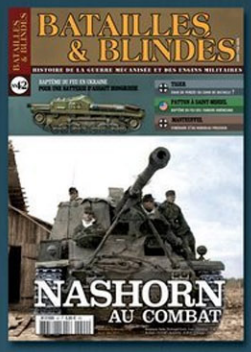


N°39
- *PANZERSCHRECK*
- *21. Panzer-Division*
- Les « Negro Tank Battalions » en Europe
- L'invasion de la Malaisie, 1941-42
- Angola, la guerre oubliée



N°40
- *SKIJÄGER*
- *La schwere Panzer-Abteilung 503*
- « Ubicumque et Semper », *Autobatterie da 102/35*
- Échec dans les Ardennes
- Le Blindorama : La genèse de la force blindée bulgare
- ...

N°41
- WITTMANN À KOURSK
- La bataille d'Hannut
- Échec dans les Ardennes
- Guerre du Golfe, la bataille des cent heures
- Super Pershing *versus* Tiger II
- ...



N°42
- NASHORN AU COMBAT
- Tiger
- Patton à Saint-Mihiel
- Hasso Eccard von Manteuffel
- Chroniques africaines, Avril - Mai 1941
- Le Blindorama, La Croatie, 1941 - 1945

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°44 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°44 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
B&B hors-série n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°12 : Barbarossa / Tome 2 (réf.143)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°13 : Panther au combat (réf.155)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°14 : Tiger-Abteilungen ! (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
Anciens numéros :					
B&B n°7 : La SS-Totenkopf dans l'enfer de Targul (réf.7)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°8 : Mortain, Normandie, août 1944 (réf.8)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°11 : Combats de chars en Lorraine (réf.11)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°13 : Normandie 44 vue par von Lüttwitz (réf.13)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°15 : Combats de chars en Lorraine 2 (réf.15)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°16 : Saga d'un « Wikinger » sur l'Ostfront (réf.16)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°17 : Destins croisés en Normandie (réf.17)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (réf.22)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°27 : Dans l'enfer de la Roer (réf.27)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°30 : Dossier Ferdinand / Elefant (réf.30)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°33 : La Campagne de Tunisie (réf.127)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°34 : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°35 : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°37 : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°39 : *Panzerschreck* (réf.162)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°40 : *Skijäger* (réf.172)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°42 : Nashorn au combat (réf.182)		8.00 €		x_____ =	
TOTAL :					

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
3120 route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro: .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

TIGER ABTEILUNGEN

HORS-SÉRIE N°14

Guide historique des unités lourdes de la *Panzerwaffe*

TOME I

Plutôt qu'une analyse technique du *Panzer VI Ausf. E* Tiger, avec ce nouveau numéro hors-série de *Batailles & Blindés* de plus de 120 pages, nous souhaitons vous proposer un point d'étape complet dans l'étude des unités équipées de Tiger, les célèbres *schwere Panzer-Abteilungen*. Le premier tome couvrira l'historique de la *schwere Panzer-Abteilung 501*, qui opérera en Tunisie puis sur l'*Ostfront*, jusqu'à la *508*, qui combattra en Italie. Chacune aura ainsi droit à un historique assorti de données statistiques (nombre de chars détruits, as et personnalités, décorations, insignes, organigrammes détaillés, etc.), suivi d'un album photos, incluant des clichés inédits, et de nombreux profils en couleurs présentant les différents types de camouflages et de marquages tactiques en fonction des campagnes et des époques.

Notre volonté est simple mais ambitieuse : vous proposer une documentation de référence en français, tout en mettant l'accent sur l'iconographie !

DISPONIBLE SUR NOTRE SITE WWW.CARAKTERE.COM HORS-SÉRIE N°15

Vétéran de la Première Guerre mondiale, membre des corps francs, officier dans la *Reichswehr* puis dans la *Wehrmacht*, Heinz Guderian a jusqu'en 1939 un parcours prometteur. C'est à partir de 1940 qu'il s'illustre vraiment lorsque son concept de *Panzer-Division* prouve sa pertinence durant la campagne de l'Ouest. Fin tacticien, travailleur infatigable persuadé de la justesse de ses vues, il ne se fera pourtant pas que des amis parmi ses condisciples de l'*Oberkommando der Wehrmacht*. Sa relation avec le pouvoir en place sera aussi teintée d'ambiguïté et sa carrière s'en ressentira.

Alors, Guderian, père des blindés ? Celui qui publiera *Achtung Panzer!*, puis bien plus tard *Panzer Leader,* a en effet toujours prêché pour l'existence d'une force blindée puissante et autonome, une force non plus au service de l'Infanterie mais au contraire appuyée par les autres Armes. Pour autant, Guderian n'a rien inventé. Il reprend souvent à son compte diverses théories militaires plus anciennes, qu'il aura l'intelligence d'amender et de coordonner pour en faire une doctrine tactique à part entière.

Hugues Wenkin revient dans ce hors-série sur le parcours de Heinz Guderian et sur son apport essentiel au fameux « Blitzkrieg » allemand. Il étudie pour cela sa formation et ses influences avant d'analyser sa vision tactique et ses campagnes. Une partie est aussi dédiée à son héritage intellectuel dans la guerre moderne. Pour accompagner ce texte utile à tout passionné, la rédaction de *Batailles & Blindés* a réuni une formidable collection de photographies d'époque et de profils d'engins en couleurs.

GUDERIAN

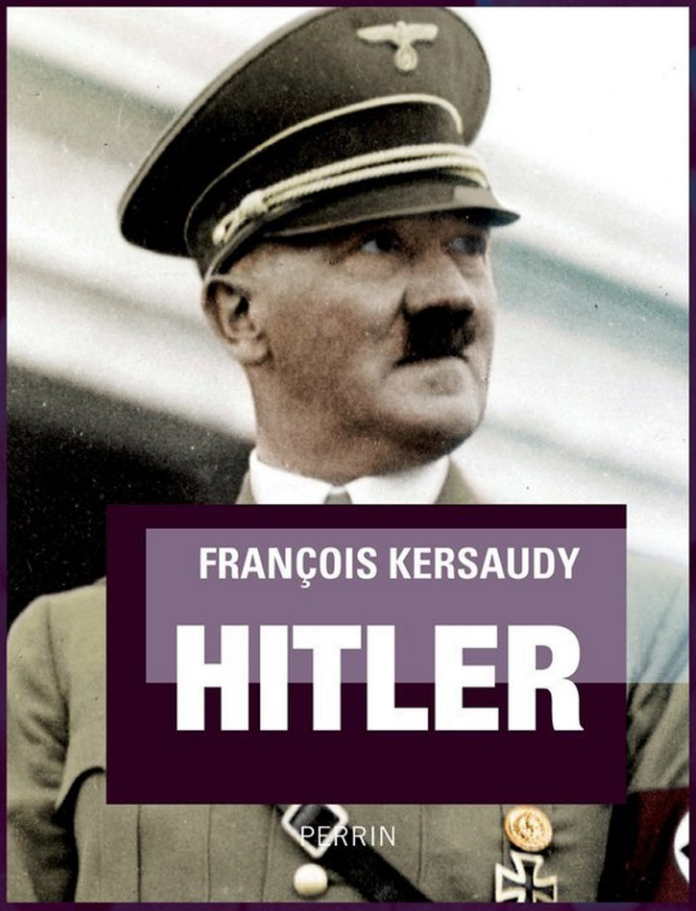
Prophète de la guerre moderne ?

MAÎTRES DE GUERRE

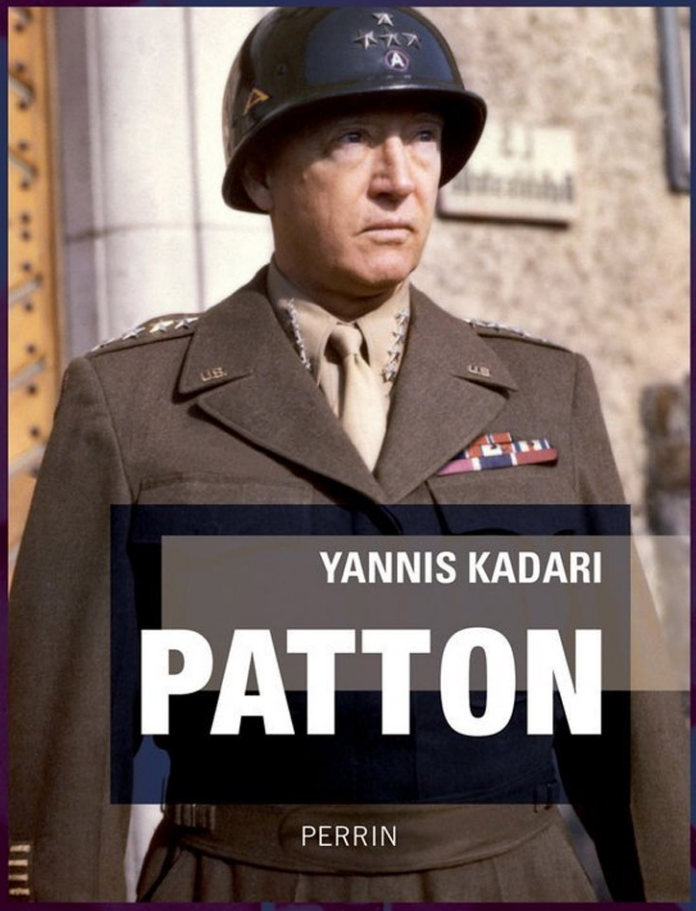
UNE NOUVELLE COLLECTION DIRIGÉE PAR
FRANÇOIS KERSAUDY ET YANNIS KADARI

Sur les traces de deux chefs militaires
qui ont infléchi le cours de la guerre.

Une iconographie riche, abondante
et largement inédite.



19,90 €
264 pages
183 illustrations
16 cartes



19,90 €
288 pages
146 illustrations
10 cartes

www.editions-perrin.fr